HENRI BERALDI

LA RELIURE

DU XIXE SIÈCLE

QUATRIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5

1897

LA RELIURE

DU XIXᴱ SIÈCLE

Né à Paris le 12 mars 1855
je suis entré en apprentissage
chez Mr Magnier en 1869
où je suis resté 3 ans. Je
après avoir travaillé dans
quelques maisons de reliure,
toujours seul comme doreur,
chez Mrs Vignal, Garidel
Vandeynes, j'ai commencé en
1876 chez Mr Smeers à faire
du travail soigné: la décoration
des reliures pleines

C'est au mois de janvier
1882 que je suis entré chez
Monsieur Cuzin

L'atelier Reymann était
13 rue de Buci

Après la mort de son mari
Madame Ve Reymann
avait confié quelques rel.
pleines que j'ai dorées
moi-même et qui étaient
signées sur le 2me plat Cuzin.

E. Mercier

HENRI BERALDI

LA RELIURE

DU XIXE SIÈCLE

QUATRIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5

1897

Scholfield.

July 29, 1897.

Co. [illegible]

LA RELIURE

DU XIX[e] SIÈCLE

XLVI

Transformation radicale de la bibliophilie : elle cesse d'être accumulatrice et redevient créatrice.
Prédominance exclusive du livre illustré.
Les bibliophiles de 1900.

Quoi donc, alors? Il n'y a plus rien? La bibliophilie va périr par la disparition des bibliophiles et l'épuisement des livres?

Rassurez-vous. Il faut du nouveau? En voici : et de l'inattendu! et du plus haut intérêt!

Rien de moins qu'une transformation radicale de la bibliophilie, personnel et matériel.

Coup de théâtre! Au moment où la troupe de 1860 et de 1875 quitte la scène, où elle s'était livrée au « grand divertissement » du livre (quelque chose comme *Excelsior, ou la Hausse, ballet bibliophilique*), voici que, loin de la laisser vide et désolée, — comme elle le croyait, non sans quelque fatuité, — elle la voit parfaitement occupée par une troupe nouvelle, une véritable armée de bibliophiles, pratiquant une nouvelle bibliophilie.

Oh! toute différente de la bibliophilie qui régnait depuis un demi-siècle.

Et c'est fort heureux! Car enfin, qu'est la bibliophilie, sinon un collectionnisme, et qu'est le collectionnisme, sinon, en grande partie, une suite de conversations entre fervents du même culte sur leur dévotion favorite?

Pouvait-on indéfiniment répéter et entendre les mêmes histoires, les mêmes anecdotes, les mêmes exclamations qui avaient fait le bonheur de la génération de 1875, histoires dites, ressassées, reprises sur tous les tons, tous les jours, pendant des années?

— Boyet! Boyet! Boyet! Boyet!

— Trautz! Trautz! Trautz! Quel Trautz! Ce Trautz! Par Trautz! De Trautz! Chez Trautz!

— Cinq mille! Dix mille! Quinze mille! Vingt mille!

— Mon *Daphnis*! Votre *Daphnis*! Son *Daphnis*! Quel *Daphnis*!

— Mon *Olivier*! Votre *Olivier*! Son *Olivier*! Quel *Olivier*!

— Mon *La Borde*! Son *La Borde*! Quel *La Borde*!

— Ma *Rodogune*! Sa *Rodogune*! Ah! *Rodogune*! Quelle *Rodogune*!

— Mon *Fragonard*! Derome exquis! Ma *Louise*! Ses *Baisers*! Mon *Pastissier*! Son *Faublas*!

Etc., etc., etc.

Cela s'usait jusqu'à la corde, tournait à la scie. Il devenait urgent de varier le répertoire.

Le changement était d'ailleurs fatal pour un motif plus puissant encore, et d'une logique à réjouir Darwin : extinction et origine des espèces de bibliophiles par sélection naturelle; adaptation au milieu dans lequel on vit, entraînement mutuel.

De quoi avait vécu la grande bibliophilie rétrospective? De l'abondance du livre ancien. Quelle fut la mission de la bibliophilie vénérante? D'épuiser le livre ancien. De quoi est morte cette bibliophilie? De l'accomplissement même de sa mission : de la disparition du livre ancien, fixé dans les bibliothèques par cinquante ans de collectionnisme. Dans les années épileptiques surtout, la faculté d'épuisement s'était exaspérée : ainsi, en dix ans, le XVIII[e] siècle fut absorbé à extinction, rongé jusqu'à la dernière fibre. Et non seulement c'étaient les morceaux très purs qui se fixaient, mais même les livres de second ordre, ou contestables. Par exemple, les fameux classiques à illustration factice, ces livres à portraits ajoutés, fabrication à la mode d'il y a vingt-cinq ans, où se sont-ils placés? qui les conserve précieusement? Toujours est-il que, depuis, on ne les a jamais revus.

De quoi va naître et vivre la bibliophilie nouvelle? De la raréfaction et de la cherté du livre ancien, de l'abondance provisoire du livre moderne. Et aussi d'une obligation supérieure, de la nécessité de faire entrer dans la matière



Heliog Charreyre

Imp. Ch Wittmann

ŒUVRES DE COPPÉE, 1883

RELIURE DE CUZIN



Heliog Charreyre

Imp Ch Wittmann

ŒUVRES DE COPPÉE 1883

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

collectionnée les livres d'un siècle entier, le XIXe, rien que cela! et d'empêcher la production du livre de bibliophile et de la reliure d'art de s'arrêter.

Pour accomplir cette mission qu'on pourrait sans emphase dire providentielle, la bibliophilie va cesser d'être purement accumulatrice et redeviendra la bibliophilie créatrice.

Bien entendu, la nouvelle bibliophilie naissante ne se dit point tout cela et n'y mit pas tant de transcendance. Elle obéit à la fatalité sans le savoir et sortit humblement des faits. Ses débuts furent modestes. Quelques pionniers de la bibliographie, comme Asselineau, estimant qu'au sortir de chez Barbin on pouvait sans déroger faire une halte chez Renduel; quelques curieux d'iconographie comme Champfleury, prenant plaisir à défricher des landes abandonnées et à découvrir les illustrations romantiques; quelques bibliophiles proprement dits, comme Brivois, se donnant mission de conserver pures, immaculées, *dans leur couverture*, les principales œuvres littéraires de notre temps. Puis un flot

d'amateurs se passionnant pour les « illustrés » du XIXe siècle et pensant, par exemple, que l'histoire d'un homme tel que Napoléon, commentée par un artiste tel que Raffet, pouvait être un livre, — mais oui, un livre, — tout aussi bien que *l'Épinette du jeune Conquérant*!

Déjà, en 1869, la vente d'un précurseur, François Garde, ancien ouvrier typographe devenu fabricant d'encre d'imprimerie, et collectionneur de livres illustrés du XIXe siècle, produisait soixante mille francs.

Mais c'est dans le temps fameux qui suivit 1870 que se forma véritablement l'armée. La nouvelle bibliophilie eut tous les débutants sincères et passionnés, mais modestes, qu'épouvantaient les allures de la bibliophilie épileptique et les théories doctrinaires des vénérants.

Ils sont rares, ceux qui naissent à la bibliophilie tout musclés, avec des biceps de cent mille! qui entrent tout droit dans la cage du fauve. D'habitude on commence par exercer ses forces sur une bibliophilie à trois soixante-quinze, en recherchant les premières éditions

des livres du jour; on risque un doigt à travers les barreaux, on joue avec le monstre. Mais il bondit, saisit l'imprudent, et tout y passe!

Donc, vers 1873, un jeune libraire, très avenant, plein d'ardeur, bibliophile pour son propre compte, un moment apprenti photographe, puis commis de Rouquette et de Garousse, s'établit boulevard Bonne-Nouvelle, ou pour mieux dire, ouvrit en face du Gymnase, par un procédé renouvelé avec succès de Romulus, une librairie d'asile où se réfugièrent aussitôt tous les effarouchés par les prix fantasmagoriques, tous les timides ayant besoin d'être guidés, et aussi nombre de bibliophiles connaisseurs et résolus, n'ayant point vis-à-vis des manifestations contemporaines de la littérature et de l'art les préjugés et les ignorances des amateurs rétrospectifs.

Là vinrent tous ceux des amoureux du livre qui n'avaient pas toujours sur eux vingt mille francs pour pratiquer l'amour. Léon Conquet leur ménagea des bonnes fortunes dans des prix plus modestes. Sa raison d'être était de former contraste avec le libraire de la

bibliophilie épileptique. Morgand, en librairie, était aphrodisiaque, haussier. Conquet dut être et fut sédatif, baissier, ménager du client; concevant — au lieu du client « juteux » comme disait Charles Cousin le Toqué, au lieu de ce client-citron qu'on exprime en une seule fois — le client-usufruit, qu'on fait durer en bon père de famille. (Les deux systèmes d'ailleurs ont leurs dangers. A trop chauffer le client, on le brûle; à le trop ménager, on risque de le laisser refroidir.)

Conquet poussa aux romantiques, inventa Béranger, fut l'homme des illustrés du XIX[e] et des éditions originales des écrivains contemporains. Lentement, sûrement, il formait une légion de bibliophiles.

En 1874, trois amateurs, Philippe de Saint-Albin (le bibliothécaire de l'impératrice Eugénie), Ernest Gallien (bibliothécaire de la Cour de cassation) et Truelle fondent une association de bibliophiles se réunissant pour dîner et causer livres le premier mardi de chaque mois. Autour d'eux se groupent une trentaine de bibliophiles,



[illegible] Imp. C. W[illegible]tmann

[illegible] IADE 184[illegible]

R[illegible] CUZIN [illegible]

MM. Arnal, Germain Bapst, Bégis, Henri Beraldi, Billard, Brivois, de Champ-Repus, Cherrier, Clément, Charles Cousin, docteur Cusco, Daguin, Delbergue-Cormont, Fernand Drujon, Paul Gallimard, Ferdinand Gauthier, Abel Giraudeau, Laugel, Lessore, de Marchéville, Georges Masson, Léon Mercier, Eugène Paillet, Piet, baron Roger Portalis, de Saint-Geniès, Sixdeniers, Vian, Octave Uzanne, etc., représentant dans leur ensemble toutes les modalités, les variantes, les nuances de l'amour des livres. (Et plus tard Mme Adam, prince Alexandre Bibesco, prince Roland Bonaparte, MM. Henri Bordes, de Bormans, Bougard, Christophle, Jules Claretie, Collin, Delafosse, Descamps-Scrive, Droin, Galichon, Grondard, Robert Hoë, Henry Houssaye, Paul Lacombe, Lucas, Manchon, Henri Meilhac, Victor Mercier, de Montgermont, Parran, Ribot, Rodrigues, Sarcey, vicomte de Savigny, Solacroup, Tual, Tricaud, Vautier, Villebœuf, etc.)

Dès la première réunion, grande et décisive discussion sur la conduite à suivre. Tout de suite l'opinion vieillotte et rétrospective se produit : publier des textes anciens ou inconnus, intéres-

MM. Arnal, Germain Bapst, Bégis, Henri Beraldi, Billard, Brivois, de Champ-Repus, Cherrier, Clément, Charles Cousin, docteur Cusco, Daguin, Delbergue-Cormont, Fernand Drujon, Paul Gallimard, Ferdinand Gauthier, Abel Giraudeau, Laugel, Lessore, de Marchéville, Georges Masson, Léon Mercier, Eugène Paillet, Piet, baron Roger Portalis, de Saint-Geniès, Sixdeniers, Vian, Octave Uzanne, etc., représentant dans leur ensemble toutes les modalités, les variantes, les nuances de l'amour des livres. (Et plus tard Mme Adam, prince Alexandre Bibesco, prince Roland Bonaparte, MM. Henri Bordes, de Bormans, Bougard, Christophle, Jules Claretie, Collin, Delafosse, Descamps-Scrive, Droin, Galichon, Grondard, Robert Hoë, Henry Houssaye, Paul Lacombe, Lucas, Manchon, Henri Meilhac, Victor Mercier, de Montgermont, Parran, Ribot, Rodrigues, Sarcey, vicomte de Savigny, Solacroup, Tual, Tricaud, Vautier, Villebœuf, etc.)

Dès la première réunion, grande et décisive discussion sur la conduite à suivre. Tout de suite l'opinion vieillotte et rétrospective se produit : publier des textes anciens ou inconnus, intéres-

sants pour l'histoire de la linguistique, genre sociétés savantes. Sur ce, grimace atroce de la majorité, qui déclare « considérer la bibliophilie comme un délassement intellectuel et délicat, non comme un travail pénible annexe à l'érudition ». Le mot d'ordre est donc : *Livres choisis, éditions soignées, belles illustrations.*

Ainsi naît la Société des Amis des Livres, appelée bientôt à une si grande prospérité et à une si considérable influence, sous la présidence d'honneur du duc d'Aumale, sous l'aimable, ferme et prudente présidence effective d'Eugène Paillet.

On décide de publier une édition de luxe de la *Chronique de Charles IX*. Eugène Paillet, chargé de la confection du livre, en demande l'illustration à Edmond Morin (1876).

Sans y mettre de prétention, la Société des Amis des Livres venait de faire un acte caractéristique. Elle créait le livre illustré fabriqué par des bibliophiles pour eux-mêmes; le livre à petit nombre, le livre voulu et rigoureusement tenu rare.

Sans s'en douter elle venait de dégager la

formule de la bibliophilie de 1900, qu'on pourrait écrire : *Désormais, si tu veux des livres, fais-les-toi toi-même.*

Fais-les-toi toi-même! Mais c'est la formule primitive, essentielle, et éternelle, de la bibliophilie. L'autre formule : *Borne-toi à acheter les livres que d'autres se sont faits à eux-mêmes*, n'est que secondaire, dérivée et transitoire. Secondaire et dérivée : il est clair que s'il n'y avait pas eu, pendant des siècles, des bibliophiles créateurs et fabricateurs, nos modernes accumulateurs rétrospectifs n'auraient rien eu à se mettre sous la dent. Transitoire : les chefs-d'œuvre de cette fabrication ancienne, absorbés par les collections et les musées, disparaissent de la circulation, sinon encore tout à fait, du moins assez pour ne plus suffire désormais à entretenir chez les collectionneurs de livres l'ardeur de la recherche quotidienne.

La situation est donc nette : ou ne plus avoir de livres, ou les faire.

Les faire, c'est-à-dire, non seulement confectionner des exemplaires exceptionnels, mais aussi provoquer directement la production du livre

lui-même, le fabriquer, ou collaborer à son éclosion : introduire, dans la création du livre, la fameuse collaboration de l'industriel ou des artistes qui exécutent, et de l'amateur qui commande.

— Et que peut donc donner cette fabrication du livre par le bibliophile?

— Ce qu'elle peut donner? Mais, jadis, elle a donné les admirables manuscrits que les bibliophiles se firent calligraphier, enluminer, illustrer! Voulez-vous ne pas remonter si loin et laisser de côté nos prédécesseurs carolingiens, ou même notre vénéré patron Charles V? Eh bien, au XVIe, le principe du *fais-les-toi toi-même* a donné les livres de Grolier et des Valois; au XVIIe, la fameuse *Guirlande de Julie*; au XVIIIe, les *Contes de La Fontaine* des fermiers généraux, les *Fables de Dorat*, les *Baisers*; mieux encore, cette merveille de l'art français, les *Chansons de La Borde*! au XIXe, *les Portes de fer*, les *Contes Rémois*....

Le retour — par nécessité — au principe primitif, à la création du livre, est donc le trait caractéristique de la bibliographie de 1900.



Héliog Bordier — Imp Ch Wittmann

SYLVIE, 1886

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

Si la Société des Amis des Livres n'avait agi que par sa propre production, c'eût été relativement peu de chose (bien qu'à l'occasion elle ait obtenu des illustrations de premier ordre, comme les dessins de Dagnan gravés par Le Rat, pour *Eugénie Grandet*). Mais, par influence, elle renouvela les idées ; elle déchaîna la production et le collectionnisme du livre illustré.

Conquet entraîné s'y lança. L'idée lui vint que ce serait un livre typique à créer que *Monsieur, Madame et Bébé* illustré par Edmond Morin ; il communiqua cette idée à Gustave Droz, qui sauta dessus... et la fit réaliser par un autre éditeur. Conquet se rabattit sur *Mon Oncle Benjamin*, avec lequel il commença, en 1881, la nombreuse série de ses publications, conçues avec goût dans un style classique et retenu.

Conquet, lui, amenait au livre illustré ses légions, les nouveaux bibliophiles, clientèle la plus aveuglément fidèle, la plus disciplinée, la plus sûre qu'on ait connue.

En 1880, il avait quitté le boulevard Bonne-Nouvelle pour s'établir, 5, rue Drouot, dans cette librairie célèbre dont on peut dire que pendant

la fin du XIXe siècle elle a été le grand quartier général du livre contemporain, le lieu de réunion et de causerie quotidienne, le cercle des bibliophiles. Le libraire était de bon et avenant caractère ; son associé-caissier Poisson, de joyeuse figure, et à l'occasion, d'ailleurs, un humoriste. Et le nombre des bibliophiles-clients-causeurs-souscripteurs ne peut s'évaluer à moins de deux ou trois cents. Voilà l'armée nouvelle !

C'est un sentiment très humain que de ne pas aimer celui qui doit vous remplacer dans votre fonction. Le plus ordinaire des capitaines, dans l'armée, comme dans l'administration le plus mince des commis principaux, demeure convaincu que, lui mis à la retraite, personne ne sera plus capable « d'assurer le service ». Idem en bibliophilie. Le premier idéal des vénérants et des bibliophiles de 1875 avait été que, eux ayant recherché le *Pastissier* à dix mille francs, leurs neveux rechercheraient le *Pastissier* à quinze mille, leurs petits-neveux le *Pastissier* à vingt mille, et ainsi de suite. Ce calcul ayant croulé devant les faits, autre espérance : que la biblio-

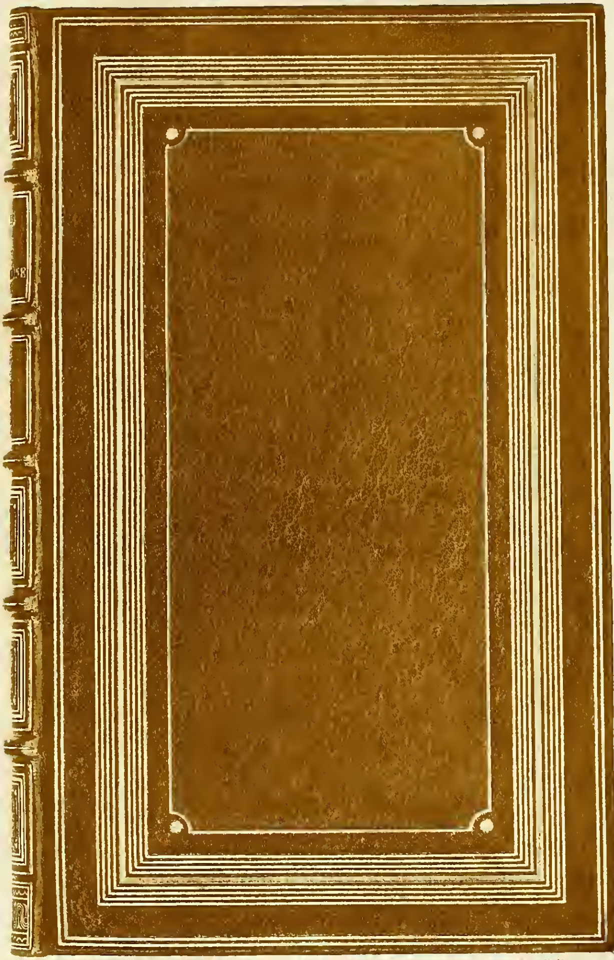
philie finirait avec eux, vénérants, tout comme devait aussi finir la reliure. Quant à ces jeunes amoureux du livre, pratiquant la bibliophilie sous une nouvelle forme, les vénérants les regardaient de l'œil dédaigneux de Clavaroche toisant Fortunio. Ce qui, on le sait, est un tort. Ils appelaient les nouveaux venus, membres de la Société des Amis des Livres et autres : les *minores*.

Petit *minor* deviendra grand. — Il est certain que les *minores* eurent une période d'enfance, pendant laquelle ils bégayèrent la bibliophilie, ce qui était d'ailleurs leur droit de jeunes, comme celui des vieux de la gâtifier. Il y eut même, de ce fait, un moment très amusant. Les nouveaux bibliophiles, pleins d'une candide bonne volonté, ne demandaient qu'à s'instruire : ils avaient un besoin naïf et caractéristique d'être conseillés. On les conseilla donc, dans une pluie de publications biblio-pédagogiques : ce fut à qui enseignerait « la bibliophilie en vingt-cinq leçons » : *L'Art d'aimer les livres et de les connaître*, — *La Bibliographie instructive, petit manuel*, — *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, — *Les Ex-libris, choix d'une marque*

personnelle, classement d'une collection, — Les Livres à vignettes, idée d'une collection documentaire, moyens d'y parvenir, — Des Livres modernes qu'il convient d'acquérir, — De la Reliure, exemples à imiter ou à rejeter, etc. Il ne manquait plus que « *Conseils aux bibliophiles affaiblis!* »

Mais la bibliophilie ne s'apprend pas en allant à l'école : elle s'apprend en faisant des écoles, ce qui est bien différent. On devient bibliophile sur le champ de bataille, au feu des achats, au contact journalier des bibliophiles, des libraires et des livres.

Et puis, dans la nouvelle troupe, tout n'était pas conscrits. Elle avait des cadres solides, des chefs de file anciens et d'une expérience consommée. Elle avait, elle aussi, ses érudits et ses bibliographes. Elle avait ceux des bibliophiles rétrospectifs chez qui la connaissance du livre ancien n'a jamais exclu l'amour du livre contemporain : tel Eugène Paillet, toujours tenu, malgré sa vente, par l'indélébile passion de la bibliophilie. Elle avait des apôtres comme Giacomelli, si perspicace, si chaud, si communicatif, si



Imp. Ch. Wittmann

CONTES DE LA FONTAINE 1883

irrésistible dans ses enthousiasmes pour les illustrateurs du XIXe siècle....

Mais, plus que tout, la pression des circonstances, le milieu ambiant, la situation générale du marché aiguillèrent les bibliophiles « dernier train » sur une voie nouvelle. Cette voie suivie, rapidement ils se formèrent, sachant nettement ce qu'ils voulaient, prenant une physionomie très tranchée.

Dirigés vers les livres de leur siècle, ils contractèrent la passion de la production contemporaine en toutes choses; la passion de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure, de ce qui vit en même temps que nous. Ceci suffit à les faire contraster avec la génération de collectionneurs qui les avait précédés.

Plus particulièrement, dans la production contemporaine, ils se spécialisèrent sur le livre illustré. A cela rien d'étonnant. L'illustration, toujours vivace, toujours merveilleusement renouvelée, est chez nous de tradition nationale et séculaire : nous en avons le goût chevillé dans l'âme, tout comme la passion du théâtre.

Mais vivre avec une bibliothèque de livres illustrés, c'est vivre dans un musée de dessins, c'est vivre constamment ouvert à la question d'art. Autre contraste avec les bibliophiles précédents, hermétiquement fermés à l'art.

Les nouveaux bibliophiles n'eurent pas, il est vrai, certaines notions bibliographiques, ce coin d'érudition spéciale dont les rétrospectifs étaient si fiers. En revanche, ils n'eurent point la morgue des « grands bibliophiles » et cette méprisante ignorance de toute œuvre de notre temps. Donc l'avantage leur reste, comme largeur d'esprit : il y a là un angle d'ouverture qui se mesure mathématiquement : les rétrospectifs ne tolèrent que trois siècles, XVIe à XVIIIe; la nouvelle génération, ajoutant le XIXe, en admet quatre. (Mais, pour dire vrai, elle n'en cultive et par suite n'en connaît bien qu'un seul, le XIXe, ce qui est insuffisant.)

Les nouveaux bibliophiles ne furent pas épileptiques. Après tout, l'épilepsie est-elle le souverain bien? cette ardeur convulsive, cette piaffe en salle de vente, ces bouquins de cinq cents francs portés à vingt mille, quitte à

retomber à dix le lendemain, cette surchauffe de tout pour aboutir à de désastreuses chutes? C'est même précisément par terreur de l'épilepsie et pour s'en garer que les derniers arrivants s'étaient réfugiés dans le XIXe siècle. Mais modérez donc la passion! Une fois mordus, ils devinrent à leur tour des enragés du livre. Ces livres du XIXe siècle, qu'ils recueillaient d'abord avec facilité, se raréfièrent. Il fallut les payer. Et comme toujours, plus on paya, plus on voulut pur, et plus on voulut pur, plus on paya.

On voulut exclusivement intact, non entamé, dans la fraîcheur d'origine, non coupé, avec la couverture. (Par parenthèse, ce critérium de virginité cherché dans la présence de la couverture déchaîna les sarcasmes des rétrospectifs, de ceux qui faisaient des folies pour un millimètre de marge de plus à un elzévir. O la paille et la poutre!)

On voulut les fumés des bois, les états des gravures, les papiers exceptionnels; on ne parla plus que chine, japon, eaux-fortes, tirages hors texte.

On voulut, illustrés, même les livres qui ne

l'étaient pas : on les fit orner de dessins originaux sur les marges. Les rétrospectifs — les mêmes qui couvraient d'or un petit livret de Salon avec griffonnis informes de Gabriel de Saint-Aubin — pouffèrent de cet « enfantillage ». Encore la paille et la poutre! Des livres à aquarelles marginales, il en a été fait, certes, une infinité de médiocres. Mais les bibliophiles rétrospectifs du xxe siècle et suivants s'arracheront, vraisemblablement, des livres comme cet exemplaire des *Fleurs du mal* que Paul Gallimard a fait annoter d'énergiques croquis par le sculpteur Rodin; et *les Trois Mousquetaires* à élégantes gouaches marginales de Maurice Leloir; et ces volumes où Giacomelli a semé à profusion les aquarelles placées avec tant de distinction et d'à-propos; et ces livres sur le Paris du xixe siècle commentés avec tant d'esprit, sur les marges, par les Pierre Vidal, les Robaudi, les Jouas!

Que disons-nous? Point n'est besoin d'attendre les futurs siècles : c'est dès aujourd'hui que, pour le régal de leur œil, et pour l'orgueil de posséder des exemplaires uniques, les nouveaux bibliophiles prodiguent l'or et le sèment



Heliog. Charreyre

Imp. Ch Wittmann

MONSIEUR, MADAME ET BÉBÉ, 1878

RELIURE DE CUZIN



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

MONSIEUR, MADAME ET BÉBÉ. 1878

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

sans compter, par cinq mille, par dix mille. Ils ne sont pas épileptiques, non! Mais ils sont résolus, résolus à froid, et les voici maintenant *les bibliophiles, non pas les plus dépensants peut-être, mais dans une occasion donnée les plus payants qu'on ait jamais connus*, épileptiques compris. Les voici, ces amateurs qui naguère considéraient comme le suprême effort d'enlever pour cinq louis un Norvins non rogné, les voici ayant parcouru tous les stades de la passion bibliophile, et faisant pour leurs livres, par amour et par amour-propre, les sacrifices les plus considérables qui aient jamais été faits. Les voici arrivés à la recherche des dessins originaux des illustrations, prêts à payer, par exemple, vingt mille francs les dessins de *Notre-Dame de Paris* par Luc-Olivier Merson, et faisant monter à soixante mille francs, en vente publique, les dessins de Maurice Leloir pour *Manon Lescaut*, à soixante mille encore les dessins du même pour *les Trois Mousquetaires*. La bibliophilie épileptique elle-même n'avait pas connu de tels prix. Et cela sans fracas, sans spéculation : la génération nouvelle ne

parle jamais du bénéfice possible sur un livre, et accepte même l'idée de sacrifice et de perte. Cette génération nouvelle fait du livre fermement et simplement, solitairement, sans qu'on la voie ; elle ne prête nullement à l'anecdote : rien de piquant à raconter sur elle.

Trois cents bibliophiles ainsi résolus et disposant ensemble de puissants moyens d'action constituent une force; et l'existence d'une pareille force ne va pas sans de prompts et considérables résultats.

C'est être une force que d'avoir fait entrer dans la matière bibliophilique toute la littérature du XIX[e] siècle, des romantiques aux naturalistes.

C'est être une force que d'avoir fait enfin admettre dans la « curiosité » les admirables illustrateurs de notre temps : de Gigoux, de Johannot, de Raffet à Meissonier, de Doré à Edmond Morin, à Vierge, à Lepère.

C'est être une force que, les livres illustrés existants étant épuisés, d'avoir dit : « faites-m'en », ou « faisons-en » (*fais-les-toi toi-même !*) ; d'avoir inscrit dans les statuts des

sociétés de bibliophiles l'encouragement à la création du livre illustré, et de s'être rendu compte qu'il suffit de frapper du pied le sol de Paris pour en faire jaillir des légions d'illustrateurs admirables, bientôt interprétés par une élite de graveurs et de tailleurs de bois, eux-mêmes bientôt servis par une élite de typographes et de pressiers.

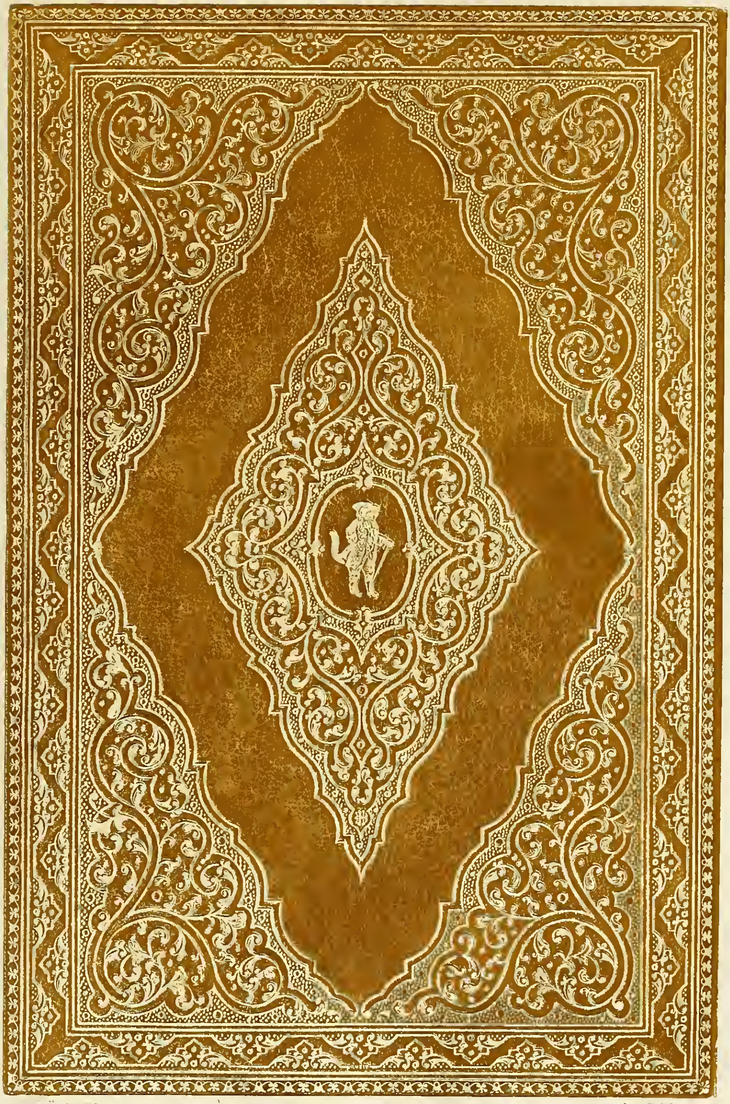
A l'appel des nouveaux bibliophiles, on répondit de toutes parts.

Certes, ce n'est pas à dire que sans eux le livre illustré eût cessé de vivre, non ! La librairie française, toujours en activité, n'a pas besoin d'être provoquée pour se lancer en tout temps dans les plus vastes entreprises : du *Racine* de Didot aux *Voyages dans l'ancienne France* du baron Taylor ; du *Paul et Virginie* de Curmer et des *Français peints par eux-mêmes* au *Musset* de Charpentier et au *Molière* de Scheuring ; des livres de Doré aux *Évangiles* de Hachette, au *Molière* de Leman, au *Victor Hugo* de l'édition dite nationale, à *l'Armée française* illustrée par Detaille. La librairie française, peut-on

dire, marque chaque année au moins par un chef-d'œuvre!

Mais les bibliophiles de 1900 ont été, auprès des éditeurs, les initiateurs de cette évolution très particulière, qui tend à faire du « livre de bibliophile », obtenu par des moyens d'art, une production à part, distincte du livre de production industrielle : une sorte de conservatoire de la véritable gravure, des vrais papiers et des tirages délicats, au milieu des procédés, des *simili* (la maladie *similitique*!) amenant fatalement à leur suite l'infamie du simili-papier, du papier « couché », des tirages mécaniques à haute pression. Exactement comme la reliure d'art reste un coin privilégié, un conservatoire des traditions, au milieu de l'immense production de la reliure industrielle.

Faut-il citer l'éditeur Jouaust, imprimant force livres pour sa clientèle, qu'il tenait en haleine par des bulletins d'un style étonnant? (Oh! les boniments d'éditeurs! Au moins Conquet, lui, nous en a-t-il fait grâce!) Son succès a été considérable. Imprimeur fort ordi-



Imp. Ch. Wittmann

CONTES DU TEMPS PASSÉ [illegible]

[illegible]

naire, ne tirant pas deux pages de suite du même ton, Jouaust eut la main heureuse avec les dessinateurs et les graveurs ; il publia quelques-uns des meilleurs livres qu'ait produits l'illustration à l'eau-forte. Mais sa donnée elzévirienne, de tout imprimer sur un type unique, est fatigante et inacceptable. De plus, excité par le succès, il publia, publia, publia; et surtout il tira, tira, tira. Il eut cette conception étrange, aussi irréalisable que la quadrature du cercle : le livre rare tiré à nombre illimité. On sait la fin. Un jour l'éditeur « solda » sa librairie : il y avait là pour cinq ou six millions de livres, au prix fort. On vendit le tout deux cent mille francs, et les Jouaust — du moins les exemplaires ordinaires — tombèrent à rien. Et l'on appelle cela un « krach » de la librairie ! C'est simplement la juste liquidation d'une opération abusive, la loi naturelle qui veut qu'après les prix d'émission il y ait baisse. — Mais ceci n'entame en rien la valeur d'art des livres : quand vous les auriez pour un franc, les volumes illustrés par les Beaumont, les Louis Leloir, les Hédouin, les Boilvin, les Lalauze, n'en compte-

ront pas moins dans l'histoire du livre à figures, dont ils forment un chapitre, comme des morceaux exquis.

La véritable donnée nouvelle, c'est le livre d'art tiré à nombre restreint, et exécuté spécialement en vue de la nouvelle armée bibliophile.

C'est Conquet, poursuivant ses publications.

C'est Launette, tempérament ardent, énergique et artiste; aimant le livre grand et somptueux, et marquant sa trop courte carrière par une série de productions remarquables.

C'est Testard, entreprenant, intelligent et fin, ajoutant au fond du livre illustré français quelques morceaux de premier ordre.

C'est Ferroud, trouvant avec *Hérodias* une très belle formule de livre.

C'est Quantin, c'est Gillot, c'est Boussod, c'est Hachette, etc., etc., s'efforçant tous, à un moment donné, de mettre au jour un livre « de bibliophile » capable de conquérir la clientèle des « Trois Cents ».

C'est la Société des Amis des Livres. Mais cette société de soixante-quinze n'est plus assez éten-

due pour englober tous les nouveaux passionnés du livre. Il se forme donc, à son image, d'autres sociétés : les Amis des Livres de Lyon, présidés par Gustave Rubattel ; puis, plus tard, les Bibliophiles Contemporains, fondés par Octave Uzanne.

Uzanne, qui rédigeait une très intéressante revue spéciale, *le Livre*, avait été un des ferments les plus actifs pour faire lever la nouvelle couche de bibliophiles. On peut différer avec lui sur certains points, mais il faut lui reconnaître cette qualité : d'avoir toujours combattu pour les contemporains et de n'avoir jamais reculé devant l'emploi des artistes d'aujourd'hui.

Un tel service rendu à la bonne cause méritait sa récompense. Lorsque Uzanne voulut créer la société des Bibliophiles Contemporains, sur le modèle des Amis des Livres, dans une donnée plus progressiste, avec le sous-titre d'*académie des beaux livres*, et à cent soixante membres, ce qui n'est pas peu, il eut la satisfaction de se voir immédiatement suivi par cent soixante bibliophiles pleins de confiance en leur chef. La société nouvelle débuta par la pleine prospérité.

En même temps, Uzanne supprimait sa revue

le Livre, et la remplaçait par *le Livre moderne*, qui a été certainement la plus verveuse des publications de l'espèce. Quels abatages aux bibliophiles récalcitrants, fermés à l'idée des œuvres contemporaines, aux *traditionnaires monochromes*, *pessimistes*, *perruques*, *pompiers* et *comateux* ! Quel brio dans les variations sur l'art du livre et le livre d'art : *Bibliographie-express*, *Excursion aux frontières des nouveautés littéraires*, *le Petit Quérard des publications récentes*, *la Nouvelle Flore littéraire*, *la Bibliothèque tournante*, *Envolée de nouvelles bouquinières*, *le Bibliophonographe*, etc., etc. Ah ! nous voici loin de la savante et traditionnelle bibliographie, raide comme un pal, qui ne se déride jamais !

Seulement, ce n'est point une mince affaire pour un homme seul que de fabriquer tous les livres publiés par une société de bibliophiles. Bientôt, le fondateur des Bibliophiles Contemporains — des *Biblio-Contempo* — fut excédé, et il invita purement et simplement l'académie des beaux livres à se dissoudre. Ce qui fut fait, en pleine vitalité. Mais la plupart des membres, d'abord suicidés par obéissance, devinrent des



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

SOUS BOIS, 1883

RELIURE DE CHAMBOLLE (DOUBLURE)

morts récalcitrants, et, se regroupant, ont formé récemment la société des Cent Bibliophiles, présidée par Eugène Rodrigues (Erasthène Ramiro), un des bibliophiles d'aujourd'hui qui savent confectionner un livre.

Pour la revue *le Livre moderne*, Uzanne la remplaça au bout de deux ans par *l'Art et l'Idée*, publication déjà moins spécialement consacrée à l'étude du livre actuel et qui cessa elle-même de paraître au bout de deux ans. Grand-Carteret fonda alors pour les bibliophiles une nouvelle revue mensuelle, *le Livre et l'Image*, qui elle aussi mourut au bout de deux ans. A quoi tient donc, pour ces publications, l'impossibilité de vivre? Tout simplement à ceci que la bibliophilie en général, et à plus forte raison le livre illustré contemporain, n'est pas à lui seul un sujet assez copieux pour fournir matière tous les mois à un fascicule de revue.

Des articles spéciaux, *quand l'occasion les demande*, voilà tout ce qu'il faut. Telles sont les *Tablettes du Bibliophile* de d'Eylac (le baron de Claye), publiées dans le *Moniteur* selon les nécessités du moment et qui, réunies, forment

une très intéressante *Année bibliophile.* Tels sont les articles de critique publiés, à l'occasion, par le traditionnel *Bulletin du Bibliophile*, par la *Revue des Arts graphiques* de Paul Bluysen, le *Courrier du Livre* du libraire Rondeau, la *Revue des Arts décoratifs* de Victor Champier, *l'Image*, puis *l'Estampe et l'Affiche*, etc., enfin l'intéressante *Revue biblio-iconographique* de Pierre Dauze, laquelle ne paraît pas pendant les quatre mois de « morte-saison bibliophile » (juin à octobre).

Ainsi, la bibliophilie nouvelle ne manque pas d'un des organismes indispensables : des tribunes pour la discussion publique sur les livres.

Un autre organisme indispensable est un ensemble de bibliographies : là encore, le nécessaire est fait. La *Bibliographie des Livres illustrés du XIXe siècle*, par Brivois, a commencé ce mouvement d'études, qui s'est développé par maintes bibliographies monographiques et se résume aujourd'hui dans la belle et curieuse *Bibliographie du XIXe siècle*, de Georges Vicaire. C'en est donc fait, notre XIXe siècle est mort, puisqu'on le catalogue. Hélas, comme tout passe !

Les auteurs qui hier encore étaient les contemporains, les « modernes », prennent, une fois catalogués, un petit air rétrospectif.... Il semble qu'Augier, Dumas, Hugo, soient vieux de cent ans; Balzac et George Sand, de deux cents.... Et que de livres, tout frais hier à la devanture des libraires, et devenus déjà de vieux bouquins; déjà quelle odeur de papier piqué!...

Et les livres illustrés continuent à naître.

Quelques dessinateurs et graveurs sur bois se sont associés récemment pour publier *Paris Vivant* (*le Journal* et *le Théâtre*).

Leur formule de livre était fort jolie; elle vient d'être adoptée comme donnée première par un éditeur, Édouard Pelletan, épris de belle typographie, qui commence aujourd'hui toute une série de livres illustrés avec des bois.

Un jeune libraire, Floury, ouvrant boulevard des Capucines sa librairie d'aimable accueil, se met à éditer. Déjà il tient un « morceau », la revue des graveurs sur bois : *L'Image*.

Enfin, on voit tel bibliophile isolé faire imprimer des livres illustrés, spécialement pour

lui.... C'est le comble de la passion créatrice.

Ainsi, voilà toute une bibliophilie nouvelle, très vivante, ardente, — très *bibliophile*, quoique ne ressemblant en rien à la bibliophilie rétrospective — non accumulatrice, mais créatrice ; il le fallait, et il le faudra bien longtemps encore, et même toujours, sous peine de mort pour la bibliophilie. Il a fallu trois cents ans de création pour fournir aux quarante ou cinquante années de frénésie collectionnante de notre siècle. Il faudra maintenant des siècles de création pour refaire une autre matière collectionnable aux amateurs rétrospectifs qui vivront dans trois ou quatre cents ans d'ici.

Nos bibliophiles d'aujourd'hui ont mis leurs forces au service de cette œuvre de création et de rénovation, laquelle rénovation n'est qu'un retour à la bibliophilie primitive. On peut dire qu'avec eux la bibliophilie a évolué de De Thou vers Grolier.

De Thou, c'est déjà le livre à consulter, le livre recherché par séries, *de omni re scibili*, l'entassement : la « forêt des livres », comme dit



Héliog Charreyre

Imp.Ch.Wittmann

CONTES RÉMOIS, 1858

RELIURE DE CUZIN



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

CONTES RÉMOIS, 1858

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

Émile Goudeau; *tanta authorum sylva*, comme dit dans sa préface le catalogue même de De Thou. C'est l'accumulation. De Thou, c'est déjà Lignerolles.

Grolier, c'est l'exemplaire pur, choisi tout frais au sortir de la presse et porté chez le relieur pour être habillé d'une reliure originale combinée tout exprès; c'est le livre à regarder, à palper : l'objet de vitrine. Grolier, modèle éternel et prototype du bibliophile, c'est déjà le bibliophile de 1900 faisant imprimer spécialement pour lui, sur les presses de Lahure ou de Chamerot, composant un exemplaire de choix, et le portant à Marius ou à Mercier pour lui faire mettre cinq cents, mille, deux mille francs de reliure....

— Les reliures de Grolier sont inimitables!

— Et qui vous parle de les imiter? On ne les a déjà que trop copiées; mais les copies ne sont qu'un exercice inutile pour l'histoire de l'art. L'erreur des bibliophiles rétrospectifs a été de croire que faire comme Grolier consiste à faire copier des Groliers. Faire comme Grolier, ce n'est pas lui emprunter ses dessins d'entrelacs,

c'est adopter son principe : *le livre de son temps, dans la reliure originale de son temps.*

Or, en ce qui concerne les livres, le résultat n'est plus contesté aujourd'hui.

La poussée des livres illustrés, dans le dernier quart du XIXe siècle, a été la digne continuation d'un passé très glorieux.

Les beaux exemplaires de ces livres constituent des morceaux qui n'eussent pas déparé les plus célèbres bibliothèques des temps anciens.

Aucun des bibliophiles du XVIIIe, du XVIIe, du XVIe, y compris Grolier, n'a eu de plus beaux livres que ces exemplaires dans lesquels les bibliophiles de 1900 peuvent montrer avec fierté les états, la « belle épreuve », ou même les dessins originaux des Edmond Morin, des Vierge, des Lepère, des Neuville, des Detaille, des Le Blant, des Beaumont, des Boilvin, des Hédouin, des Giacomelli, des Lhermitte, des Dagnan, des Luc-Olivier Merson, des Rochegrosse, des Robida, des Rops, des Chéret, des Forain, des Willette, des Steinlen, des Grasset, des Louis Legrand, et de cinquante autres.

— Oui. Mais la reliure?

XLVII

Triomphe de la reliure originale.

La reliure ?

Premier point incontesté. C'est surtout pour la reliure que la génération nouvelle s'est montrée la plus passionnée, la plus payante, la plus brave à la dépense qu'on ait connue. Nul bibliophile des siècles passés ne consacra à l'habillement d'un livre de plus fortes sommes que les Villebœuf, les de Lacroix-Laval, les Rattier, les Audéoud, les Descamps-Scrive, les Victor Mercier, les A. Bordes, les Lebeuf de Montgermont, etc. Nous le montrerons plus loin par des chiffres.

Deuxième point incontesté. Cette force maté-

rielle et cette vigueur d'impulsion, les bibliophiles de 1900 les ont mises au service de la plus belle main-d'œuvre qui ait jamais été. Il est aujourd'hui jusqu'à plus de vingt relieurs que je pourrais nommer[1] ! Et des doreurs merveilleusement habiles, combien encore il en faudrait citer : Mercier, Maillard père, Maillard

1. Relieurs de la fin du XIX[e] siècle :

Henri Marius Michel, 179, boulevard Saint-Germain, puis 74, rue de Seine.

Cuzin, puis A. Cuzin, puis Mercier, 5, rue Séguier.

Ruban, 9, rue de Savoie.

Meunier, 75, boulevard Malesherbes, puis 36, rue de Laborde.

Chambolle, 1, rue du Pont-de-Lodi.

Gruel, 418, rue Saint-Honoré.

Bretault, 8, rue Bonaparte. — Canape, 18, rue Visconti. — David fils, 11, rue Mazarine. — Marcelin Lortic, 50, rue Saint-André-des-Arts. — Noulhac, 10, rue de Bucy. — Pagnant, 30, rue Jacob. — Raparlier, 7, rue Christine. — Etc.

Magnin, quai du Rhône, à Lyon.

Wiéner, rue des Dominicains, à Nancy.

Carayon, 10, rue de Nesles. — Champs, 4, rue Gît-le-Cœur. — Lemardeley, 21, passage du Pont-Neuf. — Pierson, 30, rue Mazarine. — Pouillet, 3, rue Saint-André-des-Arts. — Prouté, 11, rue d'Ulm.

Engel fils, 91, rue du Cherche-Midi. — Lenègre, rue Périer, au Grand-Montrouge. — Magnier, 7, rue de l'Estrapade.

Joly, l'ancien associé de Thibaron, dore quelquefois, pour se distraire, dans sa retraite de La Marche (Vosges).



Imp Ch Wittmann

CHRONIQUE DE CHARLES IX, 1876

RELIURE DE CUZIN



Hélio§. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

CHRONIQUE DE CHARLES IX 1876

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE).

fils, Auguste Cuzin, Domont, les deux Godefroy, Drees, Maylaender, Ghyssens, etc.!

Troisième point incontesté. C'est la nouveauté et la variété du décor, le triomphe de la reliure originale. Ces livres si beaux, si enviables, dont nous parlions plus haut, les bibliophiles d'aujourd'hui les veulent logiquement dans des reliures exceptionnelles, spéciales, extraordinaires, uniques. *Qu'est-ce que vous allez me mettre là-dessus?* est le mot topique de l'amateur d'aujourd'hui portant son livre au relieur. *Surtout, rien qui ait déjà servi!* Du nouveau, de l'imprévu, pas de reliure banale et « passe-partout », mais bien une reliure appropriée au volume et que l'on sente faite tout exprès. — Mais il faudra graver des jeux de fers? — Faites graver. — Mais il en coûtera un prix considérable? — Marchez toujours. — Mais le prix de la reliure sera vraiment hors de proportion avec la valeur du livre? — Marchez, vous dis-je. — Mais, voici un volume, moins important, pour lequel on pourrait économiser, en ne « doublant » pas? — Non, doublez : la reliure doublée est un principe....

Et ainsi, chaque livre qui paraît, et non seulement chaque livre, mais chaque exemplaire de ce livre provoque une création nouvelle. — *Qu'est-ce que vous allez me mettre là-dessus?* — — J'ai une idée de mosaïque à froid, toute nouvelle. — Mettez! — J'ai une idée de plats tout couverts et rutilants d'or. — Essayez! — C'est très risqué, comme idée, et peut-être ne suis-je pas sûr de réussir. — Risquez!...

Et finalement la très curieuse caractéristique de la reliure actuelle est de présenter *autant de décors qu'il est relié de volumes*. Impossible de suivre la production actuelle dans toutes ses manifestations; on n'en peut plus suivre que les grandes lignes, le mouvement d'ensemble.

Jamais, en aucun temps, on ne demanda au relieur pareil effort décoratif! *Qu'est-ce que vous allez me mettre là-dessus?*

Par l'ardeur à chercher, et le courage à payer, par la multiplicité inouïe des idées, la variété des données, par l'intensité de l'effort, par la beauté de l'exécution, bibliophiles et relieurs ont porté de nouveau la reliure à un

haut degré de splendeur, dont on n'a pas vu l'équivalent depuis trois cents ans, et la fin du XIX[e] siècle restera un des plus curieux et des plus florissants moments dans l'histoire de cet art. Voilà le jugement d'ensemble qu'on en doit porter à coup sûr. Voilà l'incontesté.

Porter dès aujourd'hui un jugement de détail est plus difficile : même impossible.

Juger définitivement les relieurs vivants? Ils n'ont pas dit leur dernier mot. Les uns sont engagés dans le plein de leur production et n'ont pas terminé leur œuvre; les autres sont seulement au début de leur carrière.

Juger définitivement les reliures? Émettre sur chaque tentative nouvelle de décor un jugement certain et non révisable? Mais on sait si mal voir, on juge si injustement, en général, les œuvres de son temps! Certes, nous sommes personnellement passionné pour nos contemporains et leurs œuvres, que nous cherchons à voir dès à présent avec du recul, en leur accordant, sans plus attendre, l'intérêt, le respect et au besoin l'admiration que leur accorderont ceux qui les

verront et les jugeront dans les temps futurs, alors que, sanctifiées par l'ancienneté et par la patine, les reliures d'aujourd'hui seront devenues à leur tour des « objets de curiosité », des « objets anciens », rares, précieux, souvent admirables. Malgré cela, nous ne saurions avoir la prétention d'apprécier sans nous tromper.

Évidemment, il y a toute une catégorie de reliures qu'il est facile de juger, et de condamner irrévocablement : celles d'une *exécution* insuffisante. Avec l'admirable perfection que peut atteindre aujourd'hui l'*exécution*, toute reliure mal bâtie, tout décor gauchement rendu, est inexcusable, inadmissible. De même, comme conception, le genre *faux naïf* est nettement insupportable.

Il faut ajouter que la reliure actuelle ayant produit à elle seule plus de décors différents que plusieurs siècles réunis, il est évident que c'est elle qui en a le plus produit de médiocres — disons le mot — de mauvaises, et jusqu'au ridicule. Les reliures dans lesquelles on ne trouve, sans exécution de reliure ou de dessin,



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

L'OMBRELLE ET L'ÉVENTAIL, 1882-83

RELIURE DE CUZIN



Berdier — Imp. Ch. Wittmann

L'OMBRELLE ET L'ÉVENTAIL 18 52-1883

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

que de bonnes intentions et de la bonne volonté, sont une peste.

Restent les autres, les seules, les œuvres d'une belle exécution. C'est ici, encore une fois, que, sur les idées décoratives, on diffère; c'est ici que l'on ne peut juger sans se tromper, surtout au fort de la lutte....

— Quelle lutte? Vous disiez plus haut que la lutte était terminée dès 1885, et par le triomphe des idées nouvelles, du « style XIX[e] ».

— Oui, nous avions assisté — pour prendre la philosophie de l'histoire — à un épisode de la grande et éternelle querelle des anciens et des modernes. Engagement partiel, remarquable par sa singulière vivacité : ardeur de création chez les partisans du nouveau, âpreté de réaction chez les rétrospectifs. Finalement, victoire complète des modernes, comme de juste....

— Eh bien?

— Eh bien, quand un parti est vainqueur, c'est dans son sein que se produisent les divergences d'opinions. Le principe original triomphe

du principe copiste, c'est acquis. Mais que faire de la victoire? Dans quelle voie la pousser? Jusqu'à quel point risquer l'innovation et l'amour de l'inédit, le dégagement des préjugés, le mépris des règles qui semblaient acquises? Où est la limite où cesse l'audace heureuse, l'étrangeté savoureuse, pour entrer dans le mauvais excentrique, dans l'extravagance? C'est sur cela que l'on conteste et que l'on se bat aujourd'hui avec acharnement, parfois avec aigreur. C'est sur cela que l'on ne peut trancher dès aujourd'hui avec une sûreté absolue.

Il n'y a pas lieu de prendre ici parti dans cette lutte. L'observer suffit.



Ve.. & Charreyre

Imp Ch Wittmann

MANON LESCAUT 1885

RELIURE DE MARIUS MICHEL (DOUBLURE)

XLVIII

Cuzin : renouvellement des fers.
Marius : développement de la flore ornementale.
L'exposition de 1889.

Nous en étions restés à 1885.

Date importante, qui marque le moment précis de la mort de la copie, le moment où les amateurs rétrospectifs, déjà bien clairsemés, commandèrent le dernier Grolier, la dernière fanfare, le dernier Le Gascon.

La copie mourut sans secousse; sa disparition ne fut ni brusque, ni imprévue, ni désastreuse pour la reliure d'art, qui durant un demi-siècle en avait vécu. Ce fut une mort de vieillesse, ou d'épuisement. La transition fut insensible et

toute naturelle. Dès ce moment nos relieurs avaient tous les éléments nécessaires pour continuer sur nouveaux frais : une nouvelle clientèle pour commander, un nouvel ordre de livres à relier, enfin de nouvelles idées de décors à exécuter, — pour appeler ceci par son nom : un nouveau style.

Voyons le développement de ce style dans les deux ateliers chefs de file, ceux qui alors, en matière de reliure, donnaient le *la* : les ateliers de Cuzin et de Marius.

Cuzin, vers 1885, est arrivé à la plus haute réputation : il a même l'honneur d'être seul adopté par les bibliophiles rétrospectifs. Très intelligent, très chercheur, il vient de créer le « genre Cuzin », le brillant décor XVIIIe-XIXe, pour lequel il fait exécuter des merveilles de dorure. Mais ceci ne lui suffit pas : il a le sentiment que tous les décors copiés ou seulement inspirés d'un autre temps ne servent de rien, et que pour laisser un nom il faut faire du nouveau, sur les livres de son temps.

Aucun embarras quant au décor à adopter



Heliog Dujardin

Imp Ch Wittmann

LA DOT DE SUZETTE, 1892

RELIURE DE MARIUS MICHEL

pour l'extérieur de la reliure : il y a les riches combinaisons de filets XIXe.

Mais, maintenant, presque toutes les reliures sont doublées. Pour la doublure il faut l'équivalent des anciennes « dentelles intérieures », des « larges dentelles ». On va le trouver dans des encadrements de feuilles et fleurs, *en poussant de plus en plus ces encadrements vers la nouveauté, la liberté de forme et la non-symétrie.*

FILETS XIXe EXTÉRIEURS, GUIRLANDE INTÉRIEURE : voilà donc la formule nouvelle du relieur-doreur, la formule la plus générale, classique; celle qui depuis dix ans a été appliquée à la majeure partie des reliures exécutées sur la commande des bibliophiles.

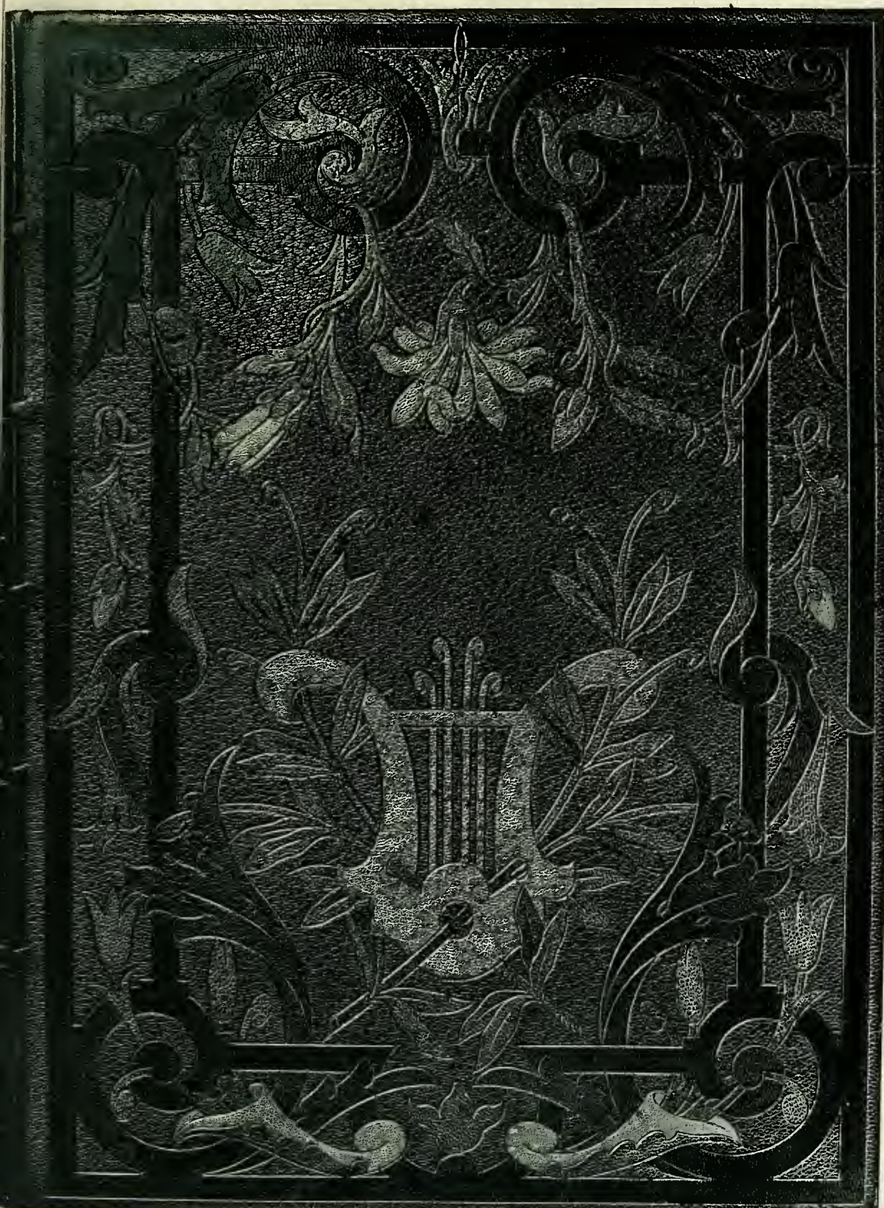
Puis, par exception, — sur certains livres qui peuvent motiver, ou qui appellent même un décor tout spécial et heureusement approprié au sujet du livre, — un *ornement* emblématique. oriental pour *les Orientales* ou *Zadig*, gothique pour *Notre-Dame de Paris* ou *la Légende de Saint Julien l'hospitalier*, fleurdelisé pour l'*Histoire de France*, arlequiné pour les *Odes Funam-*

bulesques, à ombrelles et éventails pour *l'Ombrelle et l'Éventail*, etc.

Seulement, pour renouveler les guirlandes et intérieurs, il faut des fers nouveaux; pour créer des ornementations emblématiques, il faut des fers spéciaux.

Des fers! c'est, en tout temps, le cri du relieur-doreur soucieux de retremper son art. C'est l'absence de fers nouveaux qui a donné les décors de salmigondis et d'anachronisme. Il y a plus de deux siècles déjà que Peiresc soupirait : *J'ai un jeune et gentil relieur, et qui ferait très bien. Ah! s'il avait des fers!* (Eh bien, Peiresc, il fallait les lui faire graver!) Autre exemple : en 1824, un relieur anonyme de province pousse dans les *Annales de l'Industrie* un appel de détresse. Convaincu de la nécessité « de renouveler ses vieux fers pour se mettre au niveau », il veut « provoquer le génie des artistes afin qu'ils exécutent des modèles, fruit nouveau de leur imagination ». Demande prématurée!

Un demi-siècle s'écoule : alors les temps sont venus. En 1885 la clientèle est enfin née, qui



Héliog Bordier — Imp Ch. Wittmann

SONNETS ET EAUX-FORTES, 1869

RELIURE DE MARIUS MICHEL

veut consacrer ses efforts et ses ressources à créer un matériel de fers. Dès lors, comme on n'est jamais embarrassé de trouver le dessinateur et le graveur, le décor à fers (nous ne disons pas « à petits fers », car, à y regarder de près, cette expression de « petits » ne signifie rien de net) est entièrement renouvelé.

Imaginons maintenant une exposition de reliures dorées d'après ces données.

[183] Cuzin. *Œuvres de Coppée*, édition Lemerre in-4, 1883. Maroquin bleu : encadrement de sept filets droits, brisés dans les angles; coins spécialement gravés pour cette reliure, tentative de retour au pointillé. Au dos, dans chaque entre-nerfs, réduction admirablement proportionnée du décor du plat (il est entendu que le rappel heureux, au dos, du décor du plat, est souvent une grande difficulté et toujours une des beautés du décor).

[184] Doublure du même volume : rouge, très large encadrement de feuillages et fleurs.

Ernest Bauchart, juge difficile, proclamait cette reliure admirable de tout point, par la qualité du corps d'ouvrage, la beauté du maroquin, l'exécution étourdissante de la dorure, tant dans les filets droits de l'extérieur que dans les filets courbes de la doublure, d'un brillant, d'une netteté, d'une maestria incomparables.

Mais nous sommes encore ici dans l'ancien matériel de fers, avec les feuilles posées invariablement *de profil* et *deux à deux.*

[185] Cuzin. *La Pléiade*, de Curmer, 1842. Doublure. Maroquin fauve, avec deux guirlandes de lierre symétriques, mosaïquées en vert.

Ici les fers sont nouveaux.

[186] Cuzin, *Sylvie*, édition Conquet, 1886. Doublure. Maroquin bleu, guirlande de fleurs, non absolument symétrique.

Les fers ont été gravés tout exprès pour cette reliure, et sur cette donnée : de contraster avec la tradition ancienne en représentant maintenant les feuilles et les fleurs *de face*, et d'une façon *pittoresque*, dans la mesure permise.



?ieliog. Bordier Imp. Ch. Wittmann

L'OISEAU, 1867

RELIURE DE MARIUS MICHEL, CUIR INCISE

Nous n'exagérons pas en disant que cette reliure de *Sylvie* a eu des conséquences considérables. C'est elle, en effet, qui mit l'atelier de Cuzin en possession d'un matériel absolument inédit.

Ces fers ont été introduits depuis, par Cuzin et Mercier, dans la plupart de leurs décors nouveaux, à qui ils ont donné un aspect *sui generis* (vous les retrouverez, par exemple, dans les reliures montrées plus haut, nos 138 et 143, etc.).

[187] Cuzin. *Contes de La Fontaine*, édition Jouaust, 1885. Maroquin fauve. Filets droits, gras et maigres. Décor simple, mais de beaucoup d'effet sur le maroquin.

[188] Cuzin. *Monsieur, Madame et Bébé*, 1878. Encadrement de filets brisés, sertissant un second encadrement intérieur, de fers spéciaux.

[189] Doublure du même volume. Ton sur ton : bleu, avec cadre intérieur d'un bleu plus foncé, très richement orné de fleurs, à l'aide du

nouveau jeu de fers dont nous parlions tout à l'heure à propos de *Sylvie.*

[190] Cuzin. *Contes du temps passé*, 1843. Doublure. Riche panneau de dorure formé d'une bande, de coins et milieu; fers gras genre 1840, et pointillé. Au centre, un petit *Chat botté.*

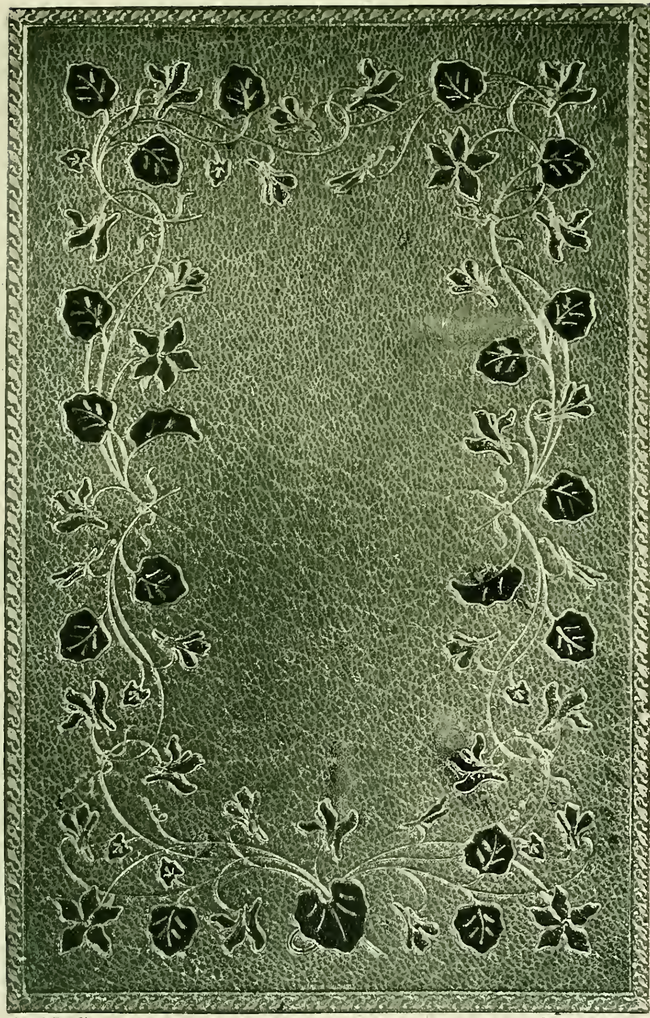
Nous voici dans « l'emblème ».

[191] Chambolle. *Sous Bois*, édition Conquet, 1883. Doublure. Guirlande de feuillage, obtenue avec les fers anciens, mais disposée très élégamment et *non symétrique.*

[192] Cuzin. *Contes Rémois*, 1858. Maroquin rouge. Encadrement de filets droits, formant arabesque aux angles. Au dos, très habile répétition de ce motif.

Encore une merveille d'exécution.

[193] Doublure du même volume : guirlande de fleurs et feuilles mosaïquées, non symétrique, et absolument nouvelle. Fers gravés pour cette reliure.



Heliog. Bordier — Imp. Ch. Wittmann

NOUVEAUX CONTES A NINON, 1886

RELIURE DE MARIUS MICHEL (DOUBLURE)

Cette disposition de guirlande, très souvent reproduite depuis, a créé une famille de reliures.

[194] Cuzin. *Chronique de Charles IX*, édition des Amis des Livres, 1876. Encadrement de filets droits et courbes; feuillage aux angles.

[195] Doublure du même volume. Guirlande de feuillage, non symétrique. Chaque feuille mosaïquée en jaune. Fers nouveaux

Comme exécution, un chef-d'œuvre : on dirait un émail cloisonné. Sous les doigts du doreur-mosaïste, le maroquin est devenu ici de la « belle matière », plus que du maroquin.

[196] Cuzin. *L'Ombrelle et l'Éventail*, 1883. Cadre de filets et rinceaux; le décor, en mosaïque, sur fond La Vallière, offre des attributs tout à fait spéciaux, un éventail et deux ombrelles. Ces motifs inusités jusque-là dans la dorure sont amenés avec le plus grand goût. C'est, sous l'irrésistible pression des idées ambiantes, la pénétration de « l'emblème » dans la reliure classique.

Les fers ont été gravés pour cette reliure.

[197] Doublure du même volume. Décor oriental, en fond de châle, d'une extrême richesse, obtenu au moyen d'un très petit nombre de fers.

Avec la brillante série de modèles que nous venons de reproduire, nous sommes au fait des chefs-d'œuvre de dorure qui, grâce à l'impulsion première de Cuzin et aux incomparables mains de Mercier et de nos autres doreurs, s'exécutent aujourd'hui couramment dans ce qu'on pourrait appeler la technique traditionnelle, la technique normale de la reliure, appliquée à des idées nouvelles sur des livres nouveaux.

Passons à Marius.

De sa personne, ce curieux artiste diffère sensiblement, en 1885, du Marius de 1875. Il tient à présent le succès, la clientèle des plus considérables bibliophiles; il est incontestablement en première ligne. Ceci lui met un peu de



Héliog. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

ZADIG, 1893

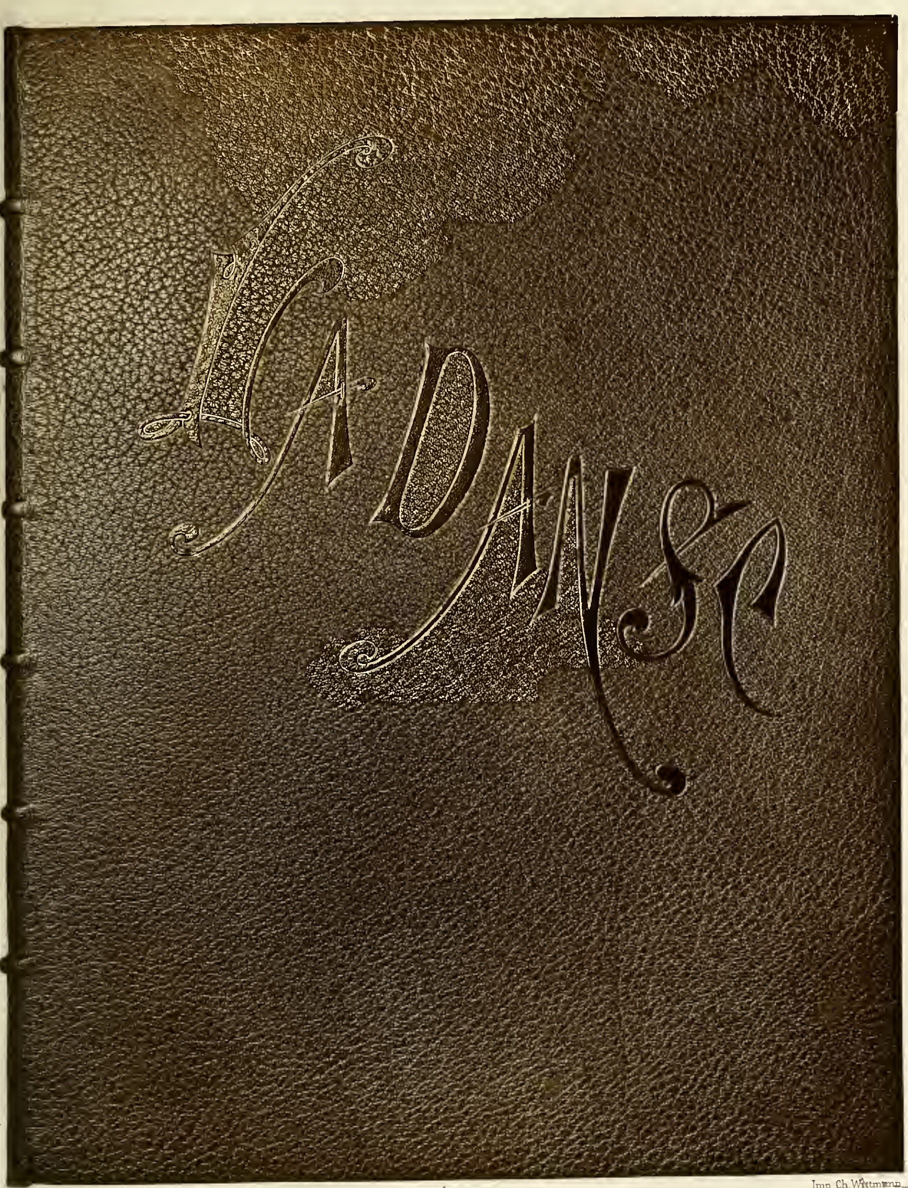
RELIURE DE MARIUS MICHEL

baume dans le cœur. Un peu, pas beaucoup, sa nature ne comporte pas davantage : Marius est né un inquiet, il le restera; les mécomptes du début de sa carrière semblent l'avoir voilé pour toujours de tristesse et d'angoisse. Mais enfin le voici, en 1885, non pas moins convaincu, mais moins âpre et moins contrariant dans les discussions sur la reliure; on le voit moins disputer chez les libraires : les adversaires d'ailleurs lui manquent, puisque les trautzistes disparaissent l'un après l'autre. Il ne se calme pas, mais il se retient, se montre moins intransigeant, fait des concessions, devient presque clément à la mémoire de Trautz. Maintenant qu'il a des clients, il fait ce qu'il faut pour les garder, et subit certains de leurs désirs. Ainsi, il adopte, pour leur être agréable, les fameux composteurs gras, à la Bauzonnet et à la Trautz, dont il a tant médit! Sentez-vous l'énormité de l'effort sur soi-même? Enfin, comme il a à s'occuper de la direction d'ensemble de son atelier, où tous les détails d'exécution sont minutieusement soignés, et comme son fait est spécialement la recherche de nouveaux décors,

de nouvelles idées, il renonce à pratiquer de sa main la dorure, qu'il menait un peu vite, comme un nerveux qu'il est, et prend des doreurs de profession qui sous son contrôle exécutent, avec la patience voulue, une dorure de première vigueur — voyez, par exemple, les volumes dorés par Maillard fils. — Oui, chez Marius, maintenant, on dore nourri, brillant, appuyé, repassé, j'oserai même risquer le mot d'*enfoncé*. — Mais il se réserve l'exécution des cuirs incisés : comme cette exécution est travail, non pas d'ouvrier, mais d'artiste, il y conserve une écrasante supériorité.

Comme courant d'idées, nous savons ce que Marius représente : l'audace dans la recherche du nouveau, *mais toujours combinée avec la construction de l'ornement et la qualité de l'exécution matérielle.*

Nous savons aussi que dès 1885 il a un style à lui, et que pour chaque nouveau livre qui paraît il crée un décor spécial, basé sur l'emploi remarquablement habile d'une flore ornementale très personnelle et de l'emblème discret, c'est-à-dire de l'emblème maintenu dans *l'or-*



Hélio§ Bordier

Imp Ch. Wittmann

LA DANSE, 1892

RELIURE DE MARIUS MICHEL

nement et ne dégénérant pas dans *l'illustration en maroquin*, dans ce qu'on a appelé « les histoires racontées sur la reliure ».

Avec cela, tout « discret » qu'est Marius, il demeure le chef de l'école révolutionnaire lorsqu'il se sent repris de son idée de « reliures de vitrine », où l'un des plats et le dos sont sacrifiés à l'autre plat, à celui qui, devant seul être exposé et attirer les regards, sollicite, amène fatalement les données inaccoutumées, « excentriques » : par ce mot il faut entendre : hors des nécessités normales de la reliure.

Marius est un relieur de combat. Tempérament d'opposition; s'il voit les relieurs s'attarder à la donnée traditionnelle et symétrique, il cherche le nouveau par l'inusité et le dissymétrique. Bataille pour le dessin du décor! Il réussit, il fait brèche; les relieurs se ruent derrière lui; ses idées sont adoptées, copiées, imitées, démarquées, transformées, dépassées. Il se retourne; en vrai chef de révolution, il toise la cohue de reliures mal exécutées qu'il a déchaînée, cette société de mauvaise tenue le dégoûte, il se met avec les réactionnaires. Bataille

pour l'irréprochable exécution! Très sincèrement, il ne voit plus alors que par les grandes traditions, la symétrie, les données éternelles, logiques; il donne tous les cuirs ciselés et tous les emblèmes pour un décor à répétition, des coins et milieux, une bande d'encadrement, voire de simples filets, mais d'une belle exécution!

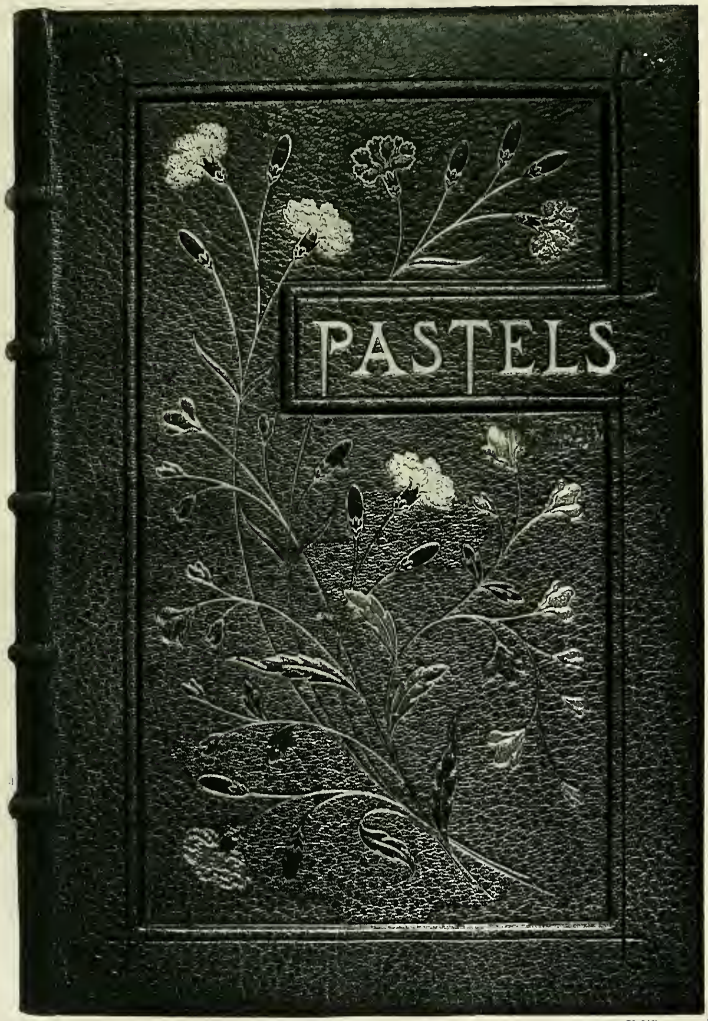
Et ainsi de suite. La reliure de bascule!

Nous allons voir nettement cet « état d'âme » par des exemples. Formons une nouvelle vitrine de reliures de Marius.

[198] Marius. *Manon Lescaut*, Launette, 1885. Exemplaire contenant les dessins originaux des encadrements de pages, par Maurice Leloir. Doublure jaune, avec encadrement formé d'une banderole rouge et de passiflores mosaïquées.

Depuis, Marius a fait un emploi fréquent et toujours heureux des passiflores.

[199] Marius. *La Dot de Suzette*, par Fiévée ; édition des Amis des Livres, 1892. Exemplaire contenant les dessins originaux de Foulquier.



Héliog. Bordier Imp. Ch. Wittmann

PASTELS 1895

RELIURE DE MARIUS MICHEL

Maroquin ton sur ton; fond clair, avec bande et compartiments plus soutenus. Remplissage des compartiments par des petites roses mosaïquées de rouge.

Reliure très délicate de ton et fine d'exécution[1].

[200] Marius. *Sonnets et Eaux-Fortes*, 1869 : exemplaire en peau de vélin, contenant le dessin original de Victor Hugo pour *l'Éclair*.

Un des plus beaux décors de Marius. Sur fond bleu presque noir, la carcasse du décor, l'encadrement, est rouge-brun foncé. Dans le haut une passiflore s'accroche à cet encadrement. Au bas, une lyre jaune, avec rameaux verts.

[201] Marius. *L'Oiseau*, de Michelet, 1867. Cuir incisé. Une hirondelle vole au-dessus d'une branche de vigne vierge, d'une exécution très nerveuse[2].

[202] Marius. *Nouveaux Contes à Ninon*,

1. Bibliothèque Eugène Paillet.
2. Bibliothèque de Bormans.

édition Conquet, 1886 : exemplaire orné d'aquarelles par Giacomelli. Doublure bleue, garnie d'une très élégante guirlande de violettes[1].

[203] Marius. *Zadig*, édition des Amis des Livres, 1893. Décor oriental à répétition; sur fond rouge foncé, fers à froid formant des losanges, au milieu desquels sont poussées en or des fleurs persanes. Sur le dos, le titre est obtenu au moyen de fers spéciaux[2].

Une variante de ce décor, mais sur fond vert et avec les fers des losanges poussés en platine, a été exécutée sur l'exemplaire de la bibliothèque Paillet, contenant les dessins originaux de Rops.

[204] Marius. *La Danse, vingt dessins de Paul Renouard transposés en harmonies de couleurs*, Gillot, 1892 (livre des plus intéressants, bien qu'inconnu des bibliophiles, ou peu s'en faut!). Pour tout décor, le titre en lettres mosaïquées bleu et serties d'or, dansant capricieusement au

1. Bibliothèque Descamps-Scrive.
2. Bibliothèque de Bormans.



Imp. Ch. Wittmann

MONSIEUR MADAME ET BEBÉ 1878

RELIURE DE MARIUS MICHEL DOUBLURE

milieu du plat, sur le superbe maroquin orange du fond. (Un de ces morceaux de peau exceptionnels de ton, que Marius ne laisse échapper à aucun prix, pour servir ensuite dans les grandes occasions !)

Nous sommes ici en pleine fantaisie.

[205] Marius. *Pastels*, de Paul Bourget; édition Conquet, 1895. Cadre extérieur formé par un relief de la reliure, qui projette sur le plat une bande — une presqu'île — portant le titre. En contre-bas, le fond du plat est orné d'œillets mosaïqués. Très originale reliure dans le genre fantaisiste[1].

[206] Marius. *Monsieur, Madame et Bébé*, 1878. Doublure maroquin jaune; décor à répétition; filets formant des losanges, feuilles de violettes à l'intersection des filets, violettes dans les milieux des losanges.

C'est un décor exquis et bien nouveau, quoique dans la simple donnée traditionnelle[2].

1. Bibliothèque De Claye.
2. Bibliothèque Léon Conquet.

[207] Marius. *Les Fleurs du Mal*, 1857. Maroquin vert; le plat traversé par une bande qui porte une inscription tirée du livre. Cette bande forme interruption sur le fond de cuir noir incisé représentant un chardon vert foncé et une tête de mort de ton ivoire en demi-relief.

Une variante de cette reliure a été exécutée sur le remarquable exemplaire de Paul Gallimard, illustré de croquis par Rodin.

Ces deux reliures des *Fleurs du Mal*, par la beauté de la reliure même, par l'originalité et le nerf du décor, sont des chefs-d'œuvre.

Après le décor au squelette, d'Amand, elles ont inauguré les reliures macabres, souvent répétées aujourd'hui, surtout sur *les Fleurs du Mal*.

Nous sommes de nouveau en pleine fantaisie.

[208] Marius. *La Vie Rustique*, par André Theuriet. Launette, 1888. Doublure, vert olive, encadrement formé par la répétition d'un gros fer donnant des feuilles et des fleurs de pomme de terre mosaïquées.

Ce décor est à la fois emblématique et clas-



Héliog Bordier — Imp Ch Wittmann

LES FLEURS DU MAL, 1857

RELIURE DE MARIUS MICHEL, CUIR INCISÉ

sique[1]. Il a été répété sur l'exemplaire de *la Vie Rustique* de la bibliothèque de Lacroix-Laval.

[209] Marius. *Émaux et Camées*, de Théophile Gautier, édition Conquet, 1887. Décor de fantaisie et emblématique, amenant naturellement l'enchâssement d'un petit émail et d'un camée.

Nous confinons ici à la reliure d'orfèvrerie.

Marius. *Pêcheur d'Islande*, de Loti, édition Calmann-Lévy, 1893. Reliure funèbre, en maroquin noir janséniste. A l'angle supérieur droit, dans un creux de la reliure, est une petite mouette blanche, en maroquin modelé[2].

Ce n'est rien, et c'est charmant!

C'est charmant, et c'est de mauvais exemple. Nous sommes ici sur la voie qui mène au remplacement des reliures en cuir décoré par les reliures en cuir tripoté. La reliure-sculpture!

Marius. *Nos Oiseaux*, par André Theuriet, 1887. Cuir incisé, oiseaux voltigeant sur des

1. Bibliothèque Léon Conquet.
2. Bibliothèque Léon Conquet.

branches très délicatement ciselées. Oui, belle ciselure, une exécution hors de pair!

Mais voici que, d'autres ateliers, nous arrivent des décors du même genre, puis d'autres encore, et voici qu'insensiblement nous glissons du livre-livre dans le livre-table de marqueterie, le livre-mosaïque de nacre, le livre-boîte de laque, le livre-coffret, le livre-boîte à gants, le livre-buvard, le livre-album de photographies....

Quand on voit ces oiseaux qui se posent sur ces branches, on est toujours tenté de pousser le bouton pour faire partir la musique!

Ne croyez-vous pas, Marius, qu'il serait temps de réagir? (Et il nous semble que la voix de Marius nous répond : — *Mais si!*)

[210] Marius. *Cours de Danse fin de siècle*, Dentu, 1892; exemplaire accompagnant l'album des dessins originaux de Louis Legrand. Maroquin La Vallière; sur le plat, le titre tracé capricieusement en grandes lettres de maroquin bleu. Dans la courbe du C vient s'encastrer une petite plaque ronde de cuir incisé représentant le Moulin-Rouge!



Heliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

LA VIE RUSTIQUE 1884

RELIURE DE MARIUS MICHEL (DOUBLURE)

Reliure d'une très amusante fantaisie, et très justifiée.

Ainsi, partis des sobres et classiques filets, nous voici arrivés bien loin dans ce que nous avons appelé l'inusité et l'imprévu, nous voici arrivés, sans déchoir, au Moulin-Rouge! et à travers quel développement, quelle variété, quelle richesse, quelle nouveauté d'idées!

Mais, dira-t-on, pourquoi avez-vous réuni ici dans le même chapitre deux relieurs aussi dissemblables dans leurs tendances que Cuzin et Marius, le conservateur et le révolutionnaire?

C'est qu'ils ont un trait commun, et ce trait est capital. C'est la belle exécution. Marius, en appliquant ses idées les plus osées, est dans l'exécution un pur conservateur, un aristocrate même, des plus délicats. Marius et Cuzin, en reliant un livre, font de ce livre couvert de sa reliure une « belle matière », un « livre relié ».

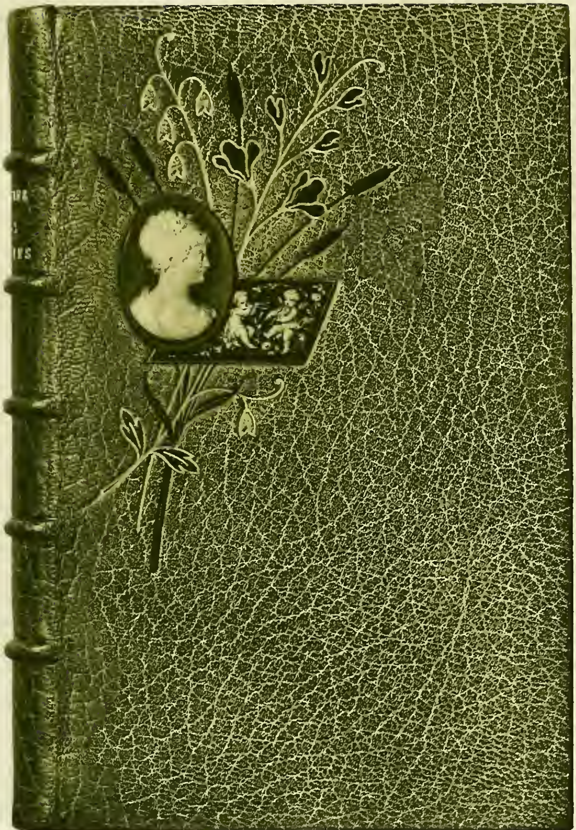
Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que les deux relieurs se trouvent nommés ensemble.

A l'Exposition universelle de 1889, encouragés par les nouveaux bibliophiles, Marius et

Cuzin s'étaient présentés, rompant avec l'habitude d'abstention gardée précédemment vis-à-vis des expositions par les relieurs de premier plan. Leur succès fut complet. Ils emportèrent chacun la médaille d'honneur, suprême et juste récompense. Le rapporteur de la classe 10, M. Choquet, formulait nettement le verdict :

« Frappé des immenses efforts accomplis par deux relieurs d'art, dont l'un se distingue par l'esprit inventif de ses compositions, dont l'autre semble avoir atteint le *summum* de la perfection au point de vue de l'exécution du travail, le jury a accordé un grand prix à chacun d'eux.

« MM. Marius Michel père et fils avaient exposé une collection de reliures d'art des plus riches et des plus variées : presque toutes étaient ornées de belles compositions originales empruntées à la flore décorative et du plus heureux effet. S'ils excellent dans l'art d'orner leurs reliures de dorures et de mosaïques, ils ne s'attachent pas moins à donner tous leurs soins à la correction et à la solidité du corps d'ouvrage. A ces mérites ils joignent celui de chercheurs, d'innovateurs.



Heliog Dujardin — Imp Ch Wittmann

EMAUX ET CAMÉES, 1887

RELIURE DE MARIUS MICHEL

« Toutes les reliures exposées par M. Cuzin sont des joyaux admirables.... »

D'ordinaire, l'intéressant de la médaille d'honneur est d'être une désignation pour une récompense plus haute. Désignation à peu près certaine, depuis la multiplication des expositions, amenant des fournées de croix.

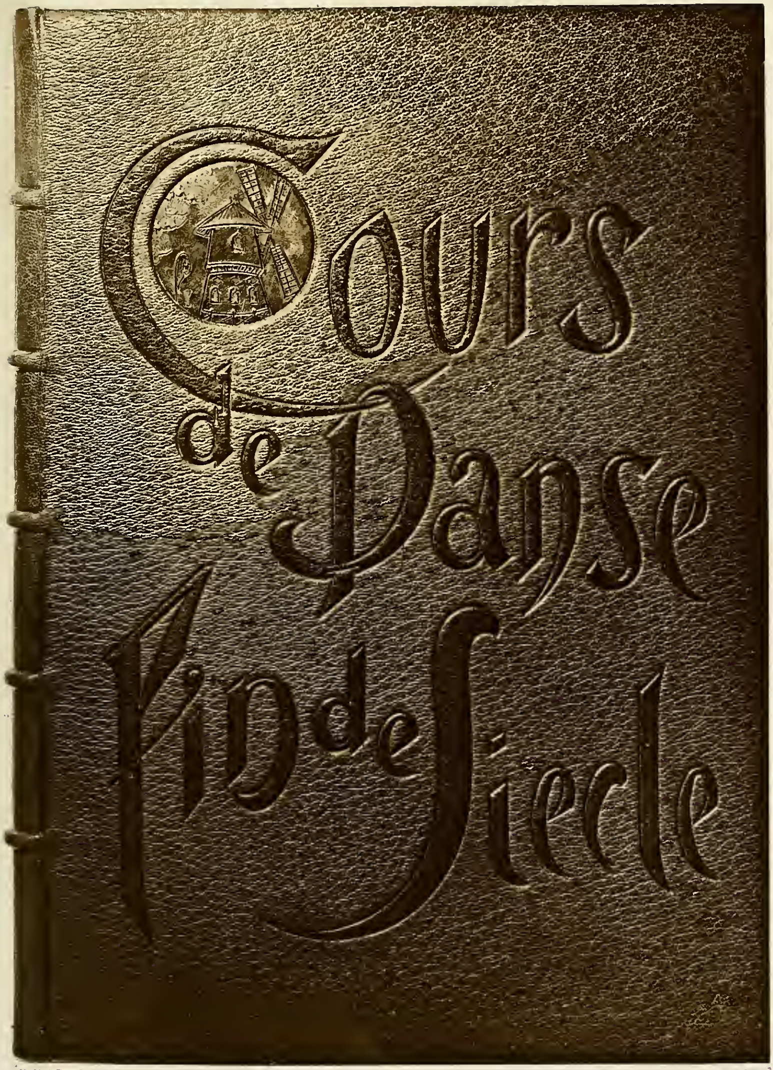
Cependant la croix n'est pas une personne infaillible, et il lui arrive de manquer son homme. Comme elle se mettait à viser des relieurs, elle manqua Marius Michel père, une des célébrités de son art, terminant une longue et glorieuse carrière (cinquante ans de services exceptionnels !) Il mourut en janvier 1890.

Elle manqua Marius fils, — et a persisté à le manquer jusqu'ici. Cependant, avec ou sans croix, Marius est l'artiste le plus considérable qui ait passé dans la reliure depuis la Renaissance. Qu'attendrions-nous pour le lui dire? Qu'il soit mort? Ça lui ferait une belle jambe! Mieux est de le lui dire tout de suite, et qu'il l'entende.

Pour Cuzin, ce fut lui qui manqua à la croix : une appendicite l'emporta en 1890.

La mort de Cuzin, enlevé jeune, plein de force, fut singulièrement sensible aux bibliophiles. On ne saurait trop dire à quel point cet homme de goût, d'avenante physionomie, d'heureux caractère, avait conquis l'amitié de tous ceux qui se trouvaient en relation avec lui. Il disparaissait au moment le plus intéressant, engagé à fond dans le renouvellement du décor.

Son atelier, très fortement constitué comme personnel et comme clientèle, put lui survivre. Il passa d'abord à son fils aîné, Adolphe Cuzin, devenu, sous la direction de son père, un doreur émérite. Héritage magnifique pour un jeune homme : la situation de chef, un nom tout fait et une industrie marchant sur le pied de quarante mille francs de recette brute annuelle! héritage délicat cependant, exigeant pour être développé ou seulement maintenu, surtout au début, une maturité et une expérience qui ne sont guère le fait des garçons de vingt ans. Au bout de quelques mois, le célèbre atelier de la rue Séguier, remis en vente, fut acquis par Émile Mercier.



Heliog Bordier

Imp Ch Wittmann

COURS DE DANSE FIN DE SIÈCLE, 1892

RELIURE DE MARIUS MICHEL

XLIX

La frénésie du nouveau : le tohu-bohu des idées.
Publications : *l'Ornementation des reliures modernes.*
Succès de la reliure emblématique :
elle tend à verser dans la reliure-tableau.
Relieurs divers. — Ruban. — Meunier.

L'amusant microcosme que le monde de la reliure! Ceux qui la font sont une pincée, ceux qui la font faire sont une poignée : mais, ce petit milieu, remué, agité, divisé par toutes les passions qui, sur une scène plus vaste, remuent, agitent, divisent le monde des arts dits « décoratifs »!

Arago disait qu'un astronome, sans jamais être sorti de sa chambre, pourrait apprendre

par l'observation de la Lune la connaissance précise de la Terre : forme, volume, mouvements, perturbations.

La reliure, ici, c'est la Lune : qui connaît sa marche peut en déduire la marche générale des idées quant aux arts « décoratifs ».

Mais la reliure n'est pas nécessairement satellite et dépendante : il lui est arrivé de marcher pour son compte dans l'évolution générale, et de passer au méridien de la nouveauté avant d'autres mondes plus considérables.

Encore une fois (c'est un point capital dans son histoire) : à partir de 1878, la reliure avait pris l'avance sur maints autres arts industriels et, en quelques années, dès 1885, elle s'était, à son grand honneur, renouvelée en entier, abandonnant absolument la copie.

Mais il y a plus. Dès avant 1889, après s'être renouvelée, la reliure était entrée dans la période troublée — si curieuse par son trouble même — où devait la suivre, après 1889, l'ensemble des arts décoratifs. Oui, *dès avant 1889*, la reliure présentait tous les symptômes qui, *après 1889*, se généraliseront. Savoir :

Réaction furieuse — allant jusqu'à l'insulte — contre les amateurs rétrospectifs, contre les « collectionneurs ». On ne leur tient plus compte des services rendus, de l'admirable main-d'œuvre créée; on ne se met plus dans leur temps, on leur reproche de ne pas avoir eu en 1840 ou en 1860 les idées de 1885; on ne se souvient que de leur obstruction des dernières années, de l'accueil méprisant et implacable fait par eux à toute œuvre contemporaine.

Besoin frénétique du nouveau, du « nouveau à tout prix ». Sur ce point, unanimité.

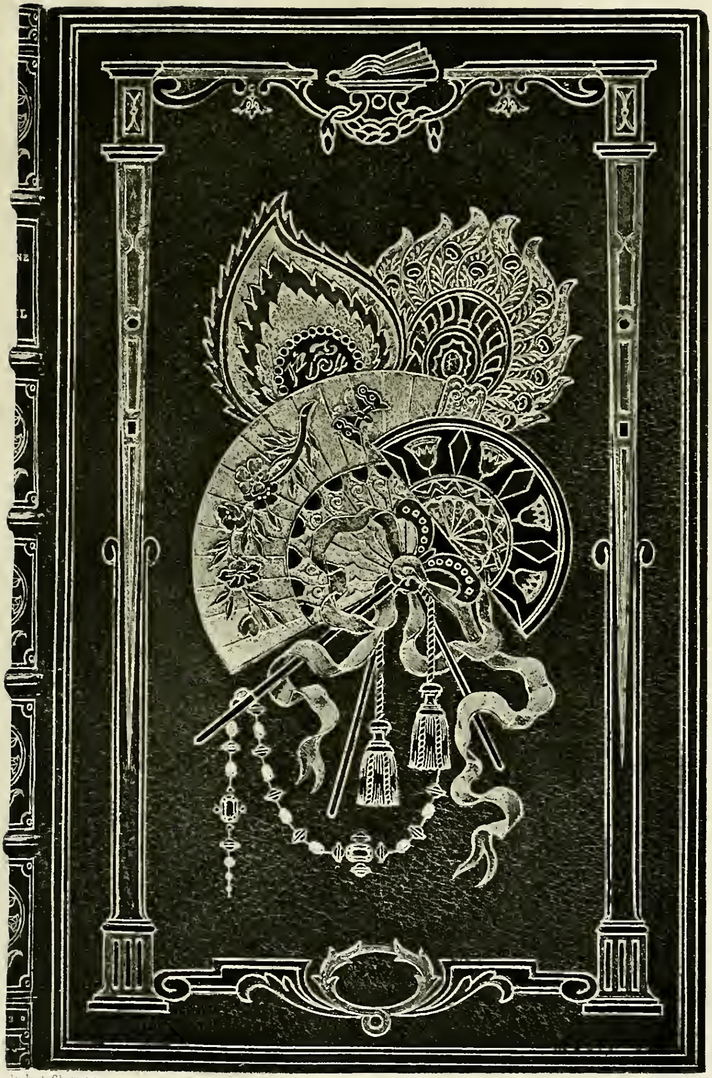
En même temps, impuissance à reconnaître le nouveau comme tel, lorsqu'il se produit. C'est un fait connu : on voit mal son temps. On juge donc toutes les tentatives insuffisantes : rien de ce qui se fait n'est bien, tout est insuffisamment neuf, tout est « déjà vu »; rien n'est conforme à l'idéal que chacun croit devoir se faire de ce que doit être le nouveau; rien n'est assez « moderne », assez « dix-neuvième ».

D'où l'obsession d'un « style XIX[e] » qui trouble les esprits créateurs, les fait dérailler, les rend fous. C'est la « course à l'abîme » de *la Damna-*

tion de Faust — moins la musique. Soyons XIXe! Hop! Hop! Vous n'êtes pas assez XIXe! Hop! Plus XIXe encore! En avant, en avant! Un style, un style! Hop! Du neuf, du neuf! Des hommes et des femmes avec deux bras et deux jambes? pas XIXe! datent de la Création! Des livres oblongs? pas XIXe, « pompier »! ça c'est toujours fait : à nous les livres ronds ou octogones! Les caractères d'imprimerie la tête en haut, et la lecture de gauche à droite? pas XIXe, « vieux jeu »! Chambardez tout! Du maroquin pour la reliure, et de l'ornement dessus? Connu, « déjà vu », pas XIXe, très « coco »! Hop!.....

D'où le symptôme final : quand il s'agit de dire comment il faut chercher le « style XIXe », le tohu-bohu des idées, leur parfait gâchis.

Tout cela, l'histoire de la reliure le montre nettement à dater de 1887. C'est le moment où, sentant une nouvelle génération de bibliophiles se former, on croit devoir la cribler de conseils. L'éditeur Rouveyre, qui s'était fait une spécialité des livres de pédagogie bibliophile, ne pouvait négliger un sujet aussi intéressant que la



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

L'EVENTAIL 1882

RELIURE DE MAGNIN

reliure. Il tira de cette veine trois publications coup sur coup :

La Reliure moderne, artistique et fantaisiste, par Octave Uzanne, 1887. Étude rapide et gaie sur le passé de la reliure, le monde des bibliophiles, les reliures et les demi-reliures. Pour laisser l'auteur la définir lui-même : « un aimable traité tout personnel et primesautier : rien de classique ou rien d'orthodoxe; une simple causerie en dehors de toute technologie, faisant litière des idées reçues, dédaignant le qu'en-dira-t-on et ne s'inquiétant ni des rigoristes ni des méticuleux ». C'est de l'indépendance — mais qui peut mener loin!

La Reliure de luxe, le Livre et l'Amateur, par L. Derôme, 1888. Quel contraste avec le volume précédent! Étude obscure, bilieuse : auteur triste, qui ne plaisante jamais avec le livre, garde le sérieux d'un bibliothécaire qui n'a jamais fait relier pour son compte, mais n'en mord que davantage l'amateur, comme s'il en avait une secrète jalousie; avec des allures sibyllines demeure incompréhensible : impossible de deviner ce qu'il veut; quand il a dit

qu'il faut relier les romantiques, il est à bout; c'est son idée fixe. Retenons cependant deux titres de chapitres intéressants : 1° *Il y a* (aujourd'hui) *plus de livres et de plus beaux qu'il n'y en avait eu depuis l'origine de l'imprimerie, et on les relie davantage;* 2° *Ce n'est pas le relieur, mais le doreur, qui, aujourd'hui comme autrefois, acquiert de la réputation, qu'il mérite à un moindre degré.* Et encore celui-ci : *Entrée prochaine des livres du dix-neuvième siècle dans la catégorie des livres rognés* (c'est-à-dire reliés en plein).

De la Reliure, exemples à imiter ou à rejeter, par Henri Bouchot, 1891. Le titre explique cette courte étude, posée et calme, et qui marque déjà une réaction de l'esprit français contre certains éléments exotiques et excentriques de rénovation.

A ces trois publications de Rouveyre, ajoutez :

L'Ornementation des Reliures modernes, par MM. Marius Michel, relieurs-doreurs, 1889 (lisez : par Marius seul), publication importante, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

Puis plus tard le chapitre court mais substan-

tiel concernant la reliure, dans *les Arts et les Industries du Papier en France*, de Marius Vachon.

Ajoutez encore les articles de critique des publications périodiques, sur la reliure à l'Exposition de 1889 et aux nombreuses expositions suivantes (les expositions ne se comptent plus !).

Notez l'apparition, à dater de 1890, de deux journaux spéciaux : *la Reliure*, organe du syndicat patronal, et *le Relieur*, organe du syndicat ouvrier.

Et vous reconnaîtrez qu'avec un pareil flux d'opinions, tout ira bien si l'on est d'accord, mais que si l'on diffère, nous allons tournoyer dans le tohu-bohu annoncé.

Oh ! tant qu'il ne s'agit que de fouailler les anciens bibliophiles, les vénérants, les trautzistes, ceux qui maintenaient la copie, ça va bien ! tous d'accord.

Oh ! tant qu'il ne s'agit que de déboulonner Trautz, tous d'accord (sauf toutefois L. Derôme, ceci est à noter). C'est la réaction normale : Trautz avait été déifié, il avait « bouché le

siècle », il devait être piétiné par ceux qui poussaient pour entrer.

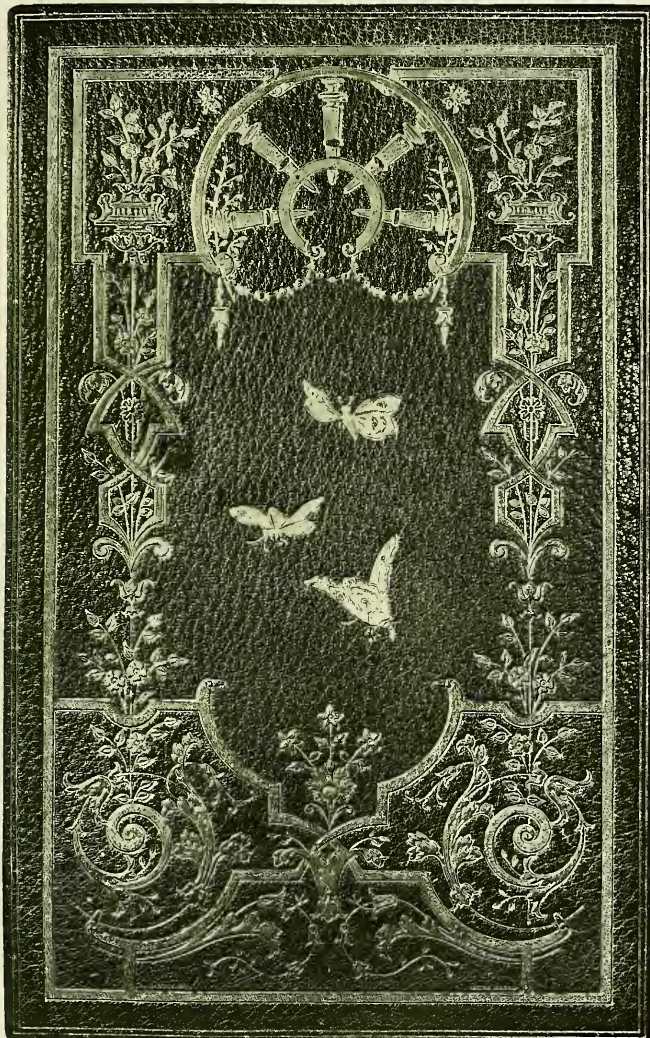
Oh! surtout, quand il s'agit de demander du nouveau, tous d'accord! En chœur! Très bien! Parfait!

Mais quel nouveau? Voici qu'il faut sortir des formules générales et vagues, préciser, faire œuvre positive, dire ce qu'on a derrière la tête. Alors, c'est la confusion des langues.

L'intérêt de toutes les publications que nous venons de citer, c'est de représenter plus que les opinions individuelles de leurs auteurs. Elles représentent les tendances collectives qui se partagent les bibliophiles, les divisent, les troublent. On a dit que le chercheur de nouveauté se ramène à deux types : « l'impulsif » et « le réfléchi ». Entre eux, d'irréductibles incompatibilités d'idées.

Voltaire a dit : *Si deux Français se rencontraient aux extrémités de la Terre, il faudrait que l'un des deux mangeât l'autre : c'est la loi de la nature!*

Quand il est question de reliure, on n'échappe



Hélio§ Bordier — Imp. Ch. Wittmann

L'OMBRELLE ET L'EVENTAIL, 1882-83

RELIURE DE MAGNIN

pas à la loi naturelle, et deux Français qui causent de ce sujet passionnant ont bien de la peine à ne se point dévorer.

Cependant sur le bibliophile parisien qui, placé au centre de l'action, peut juger et se déterminer par discussion et sur pièces, toutes les opinions écrites n'ont encore qu'une influence médiocre.

Mais le bibliophile éloigné, le provincial, l'étranger, qui attend comme la manne les conseils de Paris; malheureux Panurge posant à tous les échos la question de savoir, non plus s'il se doit marier, mais : *Comment dois-je faire relier?* et cahoté entre des réponses formelles et contradictoires apportées par le courrier! C'est du pur Rabelais :

— Vous ne ferez jamais assez de folies pour vos livres : ingéniez-vous à les embellir, adorner, afistoler, diaprer, historier, chamarrer, ornemaniser; tout s'offre aux inventifs : cuirs, bois gravés, pyrogravés et sculptés, cuivres, étains, bronzes, ivoires, plaques de porcelaine, grès flammés, broderies, toiles peintes, minia-

ture, écaille, nacre; tout ce qui est d'un amusant relief. Faites ça.

— Ne faites pas ça! La reliure se doit palper sans mécompte. Pas de relief. La peau, le maroquin reste l'idéal absolu. Et une ornementation plate, qu'on peut d'ailleurs varier et moderniser à l'infini. Telle est la théorie vraie de la reliure. La vraie trouvaille de l'avenir sera une jolie manière d'entrelacs.

— Amateur bibelotier, vous aurez toujours dans vos armoires des tissus Pompadour, des satins précieux, des lampas fanés, des velours ultra-fins, une véritable cargaison de jolies choses ramassées dans les flâneries chez l'antiquaire. Faites ça.

— Ne faites pas ça! Aller chez le bric-à-brac, ça n'a jamais été faire du neuf. Vous qui précisément êtes las de l'imitation des anciens, point de vieilles étoffes sur les livres de notre temps : c'est tomber d'une rétrospectivité dans une autre!

— Enchâssez les émaux; la ressource est précieuse; ne connaissez-vous pas la brochure d'Albert de la Fizelière : *Des Émaux cloisonnés*

et de leur introduction dans la reliure des livres (Paris, Aubry, 1870)? Faites ça.

— Ne faites pas ça! L'émail est le pire contresens qui se voie : quinteux, fragile, rayé par un fétu, marqué d'une tâche indélébile au moindre contact moite.

— Ayez des idées imprévues. Voyez Burty et son abeille du trône impérial dans la reliure des *Châtiments!* Faites ça.

— Ne faites pas ça! L'abeille de Burty, oh hé! Insensé, le gros insecte brodé à une échelle énorme, enterré dans les biseaux du cuir. *Ces tentatives audacieuses excitent les simples et déroutent les naïfs*, et un beau jour on trouve, encastrées dans le plat du premier volume de *la Révolution française*, les besicles de M. Thiers. Nous voilà loin de Le Gascon!

— Tirez parti de toutes les merveilles du Japon : cuirs, papiers, crépins, laques, émaux. Faites ça.

— Ne faites pas ça! Le japonisme est un engouement formidable, comparable à la découverte des Romains par le premier empire, et du Moyen Age par les romantiques. Pas de garde

de sabre japonais sur *le Cavalier Miserey*, pas de kakémono sur *la Vie des Boulevards*! Encore une fois, pas de saillies.

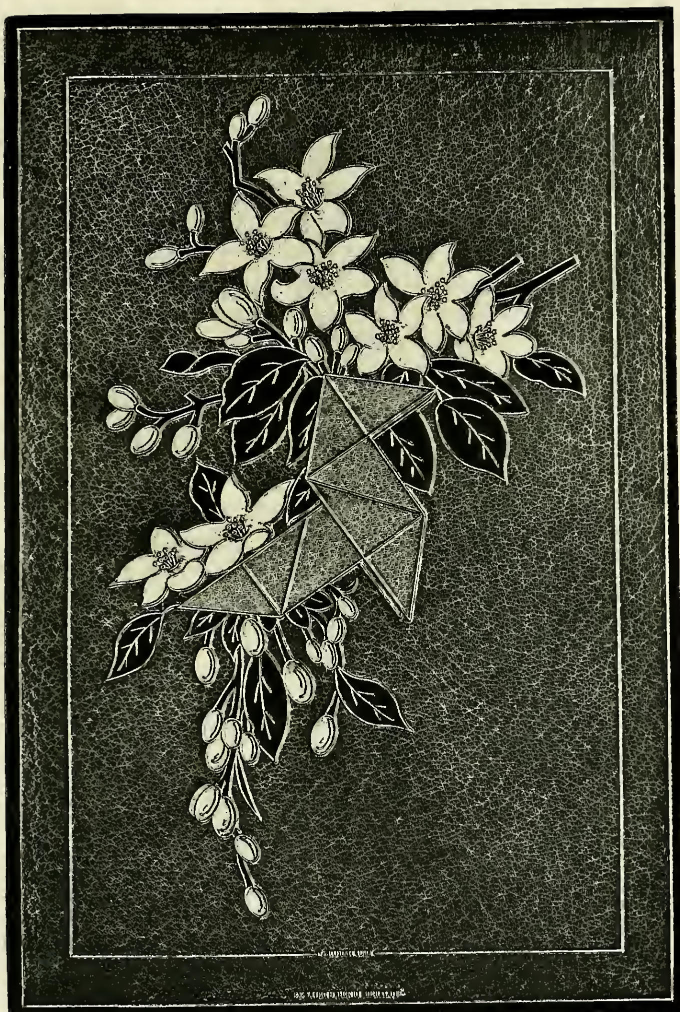
— Tirez parti des formules d'art de l'extrême-Orient, d'une flore exquise, d'une ornementation de la plus rare élégance. Faites ça.

— Ne faites pas ça! Nos bazars ont tué la japonaiserie net et sans miséricorde. Ce qui restera de ce fatras, ce sont les belles œuvres vraiment belles des Japonais. Des Japonais du Japon. Mais non le japon de relieurs français. Oh! l'abus des masques japonais! Du japon sur les homélies de Jean Chrysostôme ou sur un roman de Daudet (cela s'est vu), c'est retomber dans le galimatias reproché aux autres.

— Le cuir incisé est à présent, dans certains cas, un élément de variété. Faites ça.

— Ne faites pas ça! Il écorche les doigts. Oh! je vous entends : « Réactionnaire! Groliériste! Empêcheur de relier en rond! » Mais peu m'importe.

— Quoi! pas même un cuir incisé? Mais voici une précieuse ressource et bien de ce temps-ci, la flore ornementale Faites ça.



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

MARIETTE. 1893

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE)

— Ne faites pas ça! La flore ornementale tend à occuper dans la reliure une place trop considérable!

— La reliure, en tout cas, ne saurait être trop emblématique. Allez-y! Faites ça!

— Ne faites pas ça! Doucement! Doucement! Gardez-vous bien d'exagérer, soyez réservé : ne tombez pas dans la formidable erreur de surcharger le décor à la mode des Allemands. Pour fournir longue carrière, la reliure à l'emblème ne doit pas avoir de prétentions trop hautes, elle doit se limiter....

Ainsi de suite, sur chaque détail. Savez-vous bien qu'on ferait un volume rien qu'avec ce qu'on a écrit sur la couleur que nous devons appliquer à chaque genre de livre ou à chaque livre (oui, que nous *devons* : ce ne sont plus des conseils, à présent, ce sont des lois! Charles Blanc, grand formuleur de décrets, n'y a pas manqué : par exemple, il édicte que nous sommes tenus de faire relier les poètes en bleu. — *Ça dépend des poètes et des bleus!* a répondu un relieur d'esprit). Que n'a-t-on pas dit sur

la dépense qu'on nous permet de faire, sur l'obligation de proportionner la richesse de la reliure à l'importance du livre, etc., etc.

Malheureux Panurge de province et de l'étranger! ce qui lui reste de mieux à faire, c'est de décider ses reliures au sort des dés, c'est-à-dire au hasard de son inspiration du moment; sans se laisser déconcerter par les excentricités « qui excitent les simples et déroutent les naïfs ».

Loin de nous cependant la pensée de persifler les écrits sur la reliure, et pour cause! Tout a de l'intérêt, tout a son importance. Sans doute, les conseilleurs ne sont pas les payeurs; sans doute, le substantiel de la reliure est la reliure elle-même, et ceux qui la font, et ceux qui la font faire. Mais les écrits ont leur rôle : voyez avec quel intérêt, tous, nous les dégustons. C'est l'apéritif.

Oui, ces publications tiennent le bibliophile en appétit. Elles ont eu leur mission.

Divisés entre eux sur le détail, nos Français se sont serré les coudes quand il s'est agi de

tomber à bras raccourci sur l'ennemi commun, sur la copie. Dans l'action, les écrivains ont leur rôle. Ils font la musique militaire; de loin ils chantent *la Marseillaise* aux combattants qui dans la mêlée, braquant les porte-monnaie, bravement tirent à mitraille.... Tout à l'heure, ils entonneront : *la Victoire est à nous!*

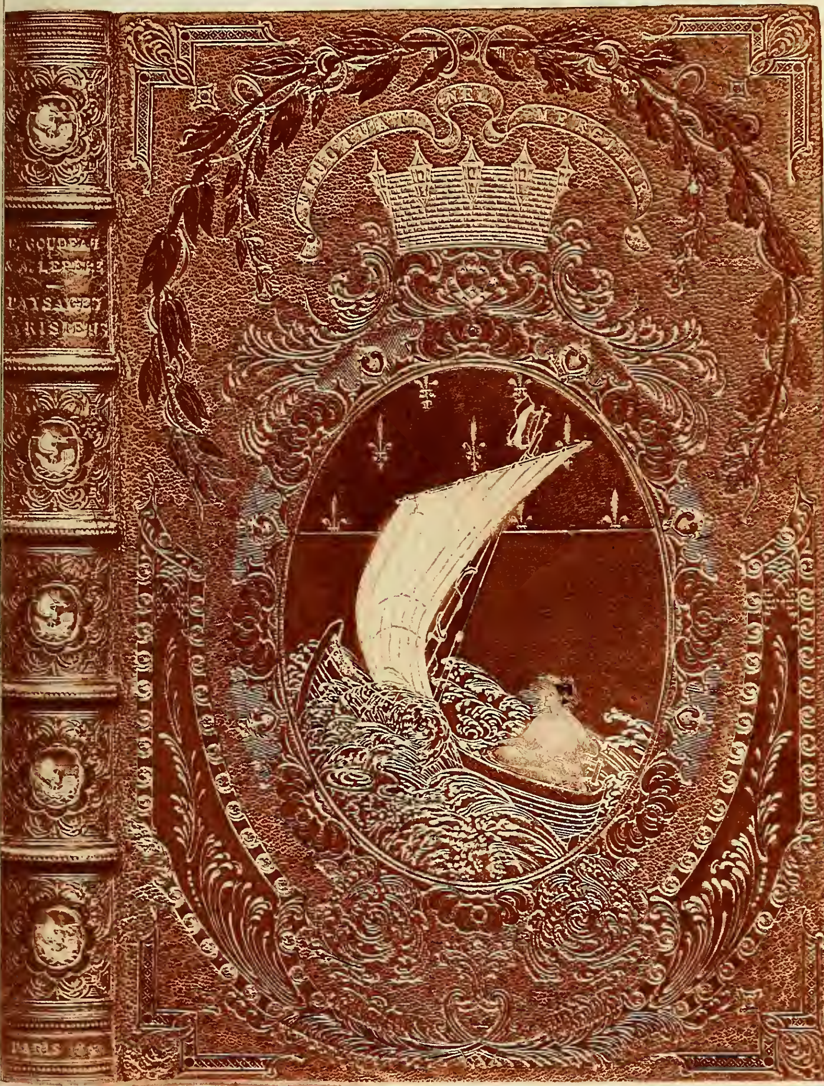
De certaines controverses, d'ailleurs, il reste toujours quelque résultat ferme. Par exemple, le goût des riches étoffes de garde. Sans les chercher anciennes pour le livre moderne, les bibliophiles raffinent actuellement à leur sujet; ils font des expéditions dans les magasins de nouveautés, chez les tapissiers, se créent un stock de coupons intéressants et curieux, qu'ils utilisent dans une occasion donnée. Tous les relieurs ont adopté l'étoffe. Elle règne actuellement sans partage. Vraisemblablement elle fera ainsi ses vingt ou vingt-cinq ans. Et après? L'étoffe est-elle le dernier mot, la vérité définitive, à l'abri de toute lassitude, de toute réaction? Le goût varie, fol qui s'y fie!

Mais ce qui a été acquis de plus net, c'est le

succès de la reliure dite emblématique, la recherche de l'appropriation de la reliure au sujet de l'ouvrage.

Succès forcé. La reliure appropriée, la reliure assortie, parlante, congruente, adéquate, appelez-la comme vous vous voudrez, n'avait été pratiquée jusqu'à nos jours qu'à l'état d'exception; pendant quatre siècles le maroquin était resté étranger au désir d'annoncer ce que va dire le livre. Donc, en adoptant une donnée dont la reliure de relieur-doreur s'était toujours passée, notre époque trouvait du coup ce qu'elle cherchait si avidement : du nouveau, nous différenciant radicalement de nos prédécesseurs. Et cet élément de nouveau, légitime, fécond, précieux, vient juste au moment de la plus forte consommation d'idées qui se soit jamais faite en reliure : au moment où nous exigeons une idée par volume : quelle ressource !

Seulement (il y a un seulement) le relieur « qui ne sait pas dessiner » se précipite dessus, prêt à tout risquer, à son habitude, même des apparences de tour de force, plutôt que d'apprendre à proportionner un ornement.



Heliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

PAYSAGES PARISIENS. 1892

RELIURE DE PAGNANT

(DESSIN DE BRACQUEMOND)



Helioǵ Charreyre

Imp Ch. Wittmann

PAYSAGES PARISIENS, 1892

RELIURE DE PAGNANT (DOUBLURE)

(DESSIN DE BRACQUEMOND)

Déjà la reliure illustrée avait été introduite par un relieur d'exécution insuffisante : Amand. Tout ce qui se serait noyé en essayant de se soutenir par le vrai moyen d'expression du rélieur se cramponna à la nouvelle planche de salut; plus d'un, incapable d'un simple entrelacs de filets, se rua en des pyrogravures effrénées; plus d'un, n'étant pas de force à établir chez lui la dorure, se jeta sur le mosaïquage-vignette; plus d'un qui ne brillait pas dans la reliure elle-même, dans le corps d'ouvrage, et se serait empêtré dans un janséniste, se lança dans les décors les plus complexes. On vit apparaître sur les plats des livres les petits bonshommes et les petites bonnes femmes, les poupées en maroquin, non pas même mosaïqué, mais coloré et décoloré, et les amours voltigeant, et les oiseaux, et les ménageries, tout un bazar, une « boutique à treize » d'objets variés. Jamais le goût français, éminemment mesuré et élégant, ne fut plus ouvertement trahi : dans les années précisément les plus brillantes pour la reliure, une certaine reliure tournait à l'abomination, au méfait, préparant parallèlement au

glorieux « musée de la reliure », un musée des horreurs! Toujours avec ce mot satisfait : *C'est du style XIX*[e].

Marius se chargea de protester; toujours prêt au combat, il essaya de mettre de l'ordre dans les idées des autres et lança, un peu avant l'Exposition de 1889, la brochure que nous citions plus haut : *l'Ornementation des reliures modernes*.

Ah! pour un succès ce n'en fut pas un! Cette publication, sur le moment, fit un mal sérieux au relieur. Les premiers qui lurent s'écrièrent : *C'est un pamphlet!* laissèrent la lecture, et empêchèrent les autres de lire. Les bibliophiles rétrospectifs trouvaient déplacé qu'un relieur se permît, lui aussi, de les plaisanter sur le goût pour la copie; les libraires trouvaient intempestif qu'un critique désossât certaines reliures du XVIII[e] pour les traiter de camelote : *C'est un pamphlet!* Les relieurs trouvaient insupportable qu'un confrère se donnât des airs de professer sur son art : qu'est-ce que ce relieur toujours armé pour la discussion et qui ne sort pas sans

avoir sur lui une brochure toute chargée? Qu'il se mêle donc de relier, ce relieur, qu'il fasse son métier, ce praticien!

Eh mais! justement parce qu'il est d'un praticien, c'est le livre de Marius qui en fin de compte pourrait bien rester. Rien d'intéressant comme l'homme du métier parlant métier. Mais formuler la technique des arts, a dit Bracquemond, c'est précisément ce que les professionnels négligent, ce qui met par suite les critiques, ceux qui exercent la profession de commentateur des arts, hors d'état de le faire à leur tour!

Si nous avions aujourd'hui *l'Ornementation des reliures modernes*, par le relieur de Henri II, 1550 (ou *l'Ornementation des reliures*, par Clovis Eve, ou par Le Gascon, ou par Padeloup) quel document précieux!

Non moins précieux sera ce document sur le XIXe par un relieur du XIXe.

Il a suffi d'ailleurs de quelques années pour lui faire perdre cette allure de premier numéro de *la Lanterne* qu'on lui trouva sur le moment. Si personnalités ou intentions agressives il y

eut, elles sont bien difficilement saisissables désormais.

Vous rappelez-vous le poème de Lesné, combien instructif pour ceux qui s'intéressent vraiment à l'histoire de la reliure? Il y a curiosité maintenant à en rapprocher l'étude de Marius. Le relieur de 1820 combat pour le travail bien fait, contre la reliure camelote (le mauvais travail de la fin du XVIII[e]); le relieur de 1889 combat pour l'ornementation selon la technique du relieur, contre le décor camelote.

Le premier attaque une hydre, le faux gothique, la reliure à la cathédrale; le second en attaque une autre, le décor-vignette, la reliure illustrée, les histoires racontées sur la couverture.

Analysons brièvement *l'Ornementation des Reliures modernes*, dont le vrai titre pourrait être : *Petit Catéchisme de la Reliure emblématique.*

Dès l'avant-propos, Marius, se ralliant au système nouveau avec un zèle de néophyte, formule son credo, sa « profession de foi du vicaire savoyard ».

« *Ce qui distinguera les reliures artistiques de*



Héli-. Dordier — Imp Ch.Wittmann

HEURES DE LA VIERGE, 1895

RELIURE DE CANAPE (DOUBLURE)

la fin du XIX[e] siècle des reliures anciennes, c'est la recherche de l'appropriation du décor au sujet de l'ouvrage; recherche qui est devenue le desideratum de tous les nouveaux amateurs de livres modernes. L'impulsion est donnée, le mouvement se dessine chaque jour davantage, et malgré la résistance routinière de quelques prétendus classiques on ne pourra plus l'arrêter. Nous avons essayé dans cette étude de montrer comment on donnera satisfaction à ces nouveaux désirs et DANS QUELLE MESURE *on peut faire concorder l'ornementation extérieure d'un livre avec le sujet qui y est traité. Depuis longues années, nous avons défendu ce principe et nous en avons poursuivi l'application sur les livres modernes, dans les reliures modestes comme dans nos riches reliures, les plus importantes qui aient été faites à notre époque* (sic).... »

Tout de suite, il fait justice de ce mot agaçant. *Créez un style!* qui se répète de toutes parts. *Mais un style ne se crée pas ainsi d'un seul coup, c'est l'ensemble des œuvres produites pendant une période sous la pression des tendances et des goûts*

de cette période qui constitue par groupement un style !

Puis, entrant dans le vif du sujet, il prend pour point de départ cette idée que, en fait, ce n'est pas le relieur, mais le bibliophile, qui fait la reliure. De là, pour celui-ci, la nécessité de certaines connaissances techniques, sans tomber dans les manies de détails. C'est au bibliophile à savoir ce qu'il veut.

D'abord choisir la couleur appropriée au sujet.

Ensuite se décider pour une des formules possibles de décor de plat ou de doublure : lesquelles se réduisent en fin de compte à six :

1. L'encadrement ou entourage ;

2. L'encadrement n'arrivant pas jusqu'aux bords du livre, et laissant, autour de lui, un champ vide ;

3. Le panneau plein, entouré d'un champ libre ;

4. Le décor central ou milieu ; — le milieu avec coins ; — les dispositions rayonnantes ;

5. Le semis et le décor à répétition ;

6. Le décor en panneau plein, couvrant tout le plat (ou toute la doublure).

Après quoi, le bibliophile devra passer au choix du mode d'exécution ; et ici il aura à choisir entre quatre données :

1. La décoration par lignes droites, par lignes courbes, ou par la combinaison de lignes droites et courbes; en d'autres termes, les entrelacs de filets : genre sévère, convenant aux ouvrages sérieux qui prêtent peu au symbolisme ; genre d'autant plus sévère qu'il y aura moins de lignes courbes et que les lignes droites se prolongeront plus longtemps.

2. La combinaison des entrelacs de filets avec les arabesques ; l'entrelacs devant toujours se détacher, se *lire*, très facilement. Les lignes générales d'une reliure doivent toujours frapper l'attention d'abord; les détails ne doivent se découvrir qu'ensuite, peu à peu. C'est le système des plus belles reliures de la grande époque.

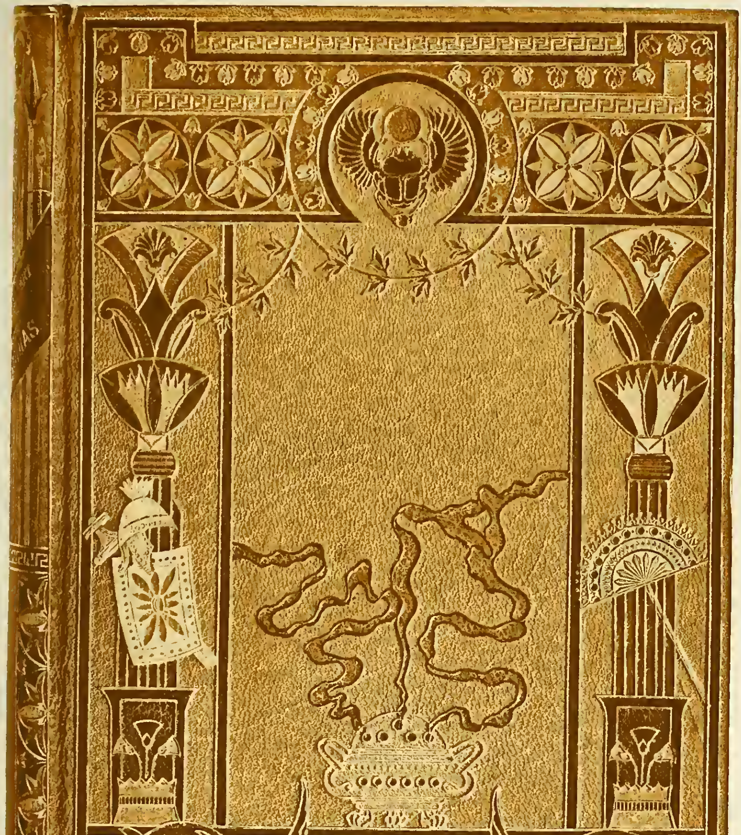
3. Le décor par arabesques, sans entrelacs. Système d'une extrême élégance; mais, toutes

les parties offrant à peu près le même intérêt, l'ensemble risque de manquer de tenue.

Les arabesques nouvelles seront demandées à la flore ornementale (la fameuse plante « stylisée »).

4. L'emploi de la plante, non plus « stylisée » mais simplement arrangée, tenue *près de nature* si elle peut servir d'emblème : par exemple le laurier pour les ouvrages de poésie, d'histoire, les livres où sont exaltés le patriotisme et les vertus militaires; les roses dans les contes, les chansons légères, les poésies anacréontiques; la violette pour *Paul et Virginie*; la bruyère, la pervenche, le muguet sur les nouvelles sylvestres d'André Theuriet; et, sur *la Petite Fadette*, une guirlande de bleuets. La plante sera tenue *très près de nature* si son nom sert de titre à l'ouvrage : *le Myosotis*, *les Vignes folles*, *les Œillets de Kerlaz*, *la Dame aux Camélias*, etc.

Ici se place un conseil capital : « Quel que soit le parti de décor adopté, *pas de résultat sans une composition : rien à espérer du hasard.* Et, dans une discussion qui devrait être lue de tous les



Helio§. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

HÉRODIAS, 1892

RELIURE DE MEUNIER

relieurs, Marius, analysant par diagrammes quelques données principales de décors du XVIe, montre que « la raison de leur beauté, sous une exécution matérielle souvent médiocre, sous une facilité apparente de dessin, est dans une science profonde de composition, d'équilibre, de proportions ».

Mais n'y a-t-il pas un cinquième mode de composition : le dessin sans symétrie, et comme jeté au hasard?

« Sans symétrie, oui; *mais au hasard*, NON. *La branche jetée négligemment en apparence sur le plat d'un livre doit former un tout complet et ne pas avoir l'air d'un fragment tombé là par hasard* ; il faut éviter le manque d'équilibre, qui est rarement d'un bon effet en reliure. Cependant rien ne doit être rejeté de parti pris, et l'on trouve dans l'art japonais, de révélation récente, des plantes, des branches tracées de la façon la plus libre et dont la donnée et l'exécution sont également charmantes. Mais l'art des Japonais est absolument différent du nôtre, et sous l'apparence du manque de composition se cache une extrême recherche de pondération et d'harmo-

nie qui n'est autre chose que la composition, le style. Ils obtiennent par l'équilibre des valeurs de ton ce que nous cherchons par la répétition, l'alternance, la symétrie. Aussi, dans cet art charmant, où nous avons beaucoup à apprendre surtout au point de vue de la couleur, il faut surtout s'attacher à saisir l'esprit et les lois, et *ne pas croire que le décor japonais est à la portée de tous*, qu'il suffit de couper un fragment de tige et de le laisser tomber n'importe où — l'exécution matérielle en serait-elle très fouillée — pour avoir fait preuve de goût. »

Après avoir indiqué ce qu'il faut faire, Marius entame donc la question du *nefas*. Nous citons textuellement : les bibliophiles en tireront profit :

« *La décoration du plat d'un livre, quelle que soit sa richesse, doit toujours être facile à comprendre dans son ensemble du premier coup d'œil*. Voyez les dorures, si couvertes d'or, de Le Gascon. Elles ont *un entrelacs géométrique servant de squelette au dessin*. Malgré leur profusion, *les détails ne sont pas en conflit avec la forme générale*. A distance, *les lignes principales s'offrent tout d'abord à la vue*.

« Impossibilité de superposer des tons nombreux, d'obtenir un fondu des couleurs par la dégradation directe de la nuance employée, — *les nuances diverses ne pouvant être qu'accolées,* ET TOUJOURS SÉPARÉES ET SERTIES *par un filet en or ou noir.* — Le champ dans lequel se meut l'ouvrier est forcément limité. Aussi, pas de paquets de motifs, même en mosaïque; *les colorations diverses doivent strictement servir d'auxiliaires pour le développement de la forme. Ne cherchez pas à sortir du domaine restreint de l'emploi du cuir et à vouloir rivaliser à l'aide de la mosaïque avec la décoration peinte.*

« *L'ornementation d'une couverture peut être allégorique, mais jamais reliure digne du nom de reliure artistique ne doit se faire la rivale de l'illustration du texte.* Donc pas de scènes, pas de portraits imprimés sur le cuir.

« *Il ne faut demander à un art que ce qu'il peut donner; c'est en sortant de leur domaine que les meilleures industries se sont souvent perdues. Une œuvre peut remplir d'étonnement les praticiens, il ne s'ensuivra pas qu'elle obtienne le suffrage des gens de goût.* Les doreurs

sur cuir qui ont tenté de s'attaquer à la figure humaine à l'aide de leurs outils ne sont arrivés qu'à des résultats puérils ou ridicules. Les moyens dont ils disposaient ne pouvaient les mener à autre chose, et le même sort attend ceux qui voudront les suivre, quel que soit leur talent d'exécution. Est-ce à dire que la figure doive être absolument proscrite? Non, mais alors il faut demander le concours d'un autre art que celui du doreur : les ivoires, les émaux, les métaux précieux donneront des résultats remarquables ; leur emploi sera toujours exceptionnel, mais dans la partie confiée au sculpteur, à l'émailleur, au bijoutier, la perfection du rendu n'aura d'autres limites que le talent de l'artiste.

« *Pas de représentation d'objets, sauf ceux qui sont purement allégoriques*, comme lyres, instruments de musique, épées, ancres, *et encore ils doivent être employés avec la plus grande réserve:* Les trophées paraîtraient d'une excessive lourdeur. L'objet même dont le nom sert de titre à l'ouvrage ne sera représenté que si ce nom est emprunté à la flore.

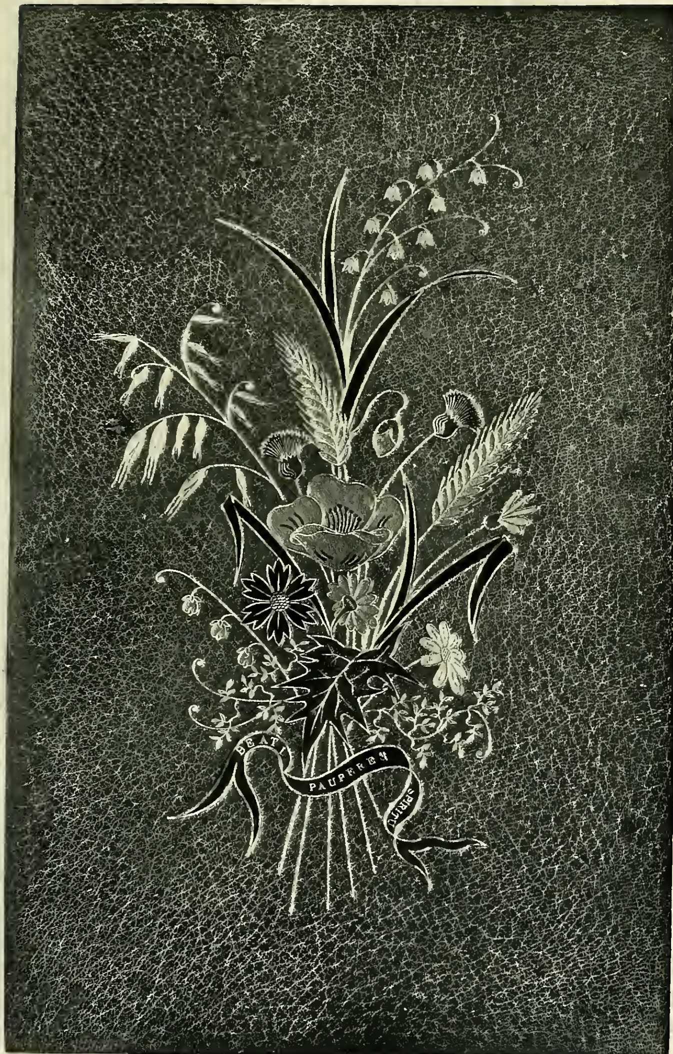


Héliog Bordier

Imp Ch Wittmann

UN CŒUR SIMPLE 1894

RELIURE DE MEUNIER



Héliog Bordier Imp. Ch. Wittmann

UN CŒUR SIMPLE, 1894

RELIURE DE MEUNIER

« *Pas de reproduction d'objets, encore une fois, car, engagé dans cette voie mauvaise, c'est une pente fatale sur laquelle on glisse rapidement vers l'absurde.* C'est d'abord sur *l'Éventail* un éventail. Puis, sur *le Violon de faïence*, vite un violon; sur *le Drapeau*, vite un drapeau. La canne de M. Michelet va danser sur le recueil de nouvelles qui porte ce titre, et pour *le Nez d'un notaire* on dorera un nez sur le plat!..... *Il ne faut pas, sous prétexte d'originalité, de reliure « fantaisiste », tomber dans l'imagerie d'Épinal.*

« *Par un choix judicieux de la couleur et du décor, on doit éveiller à l'esprit l'idée de la nature de l'ouvrage, mais il faut laisser aux cartonnages des livres d'étrennes la couverture-affiche.* »

Marius, après avoir déchaîné l'emblème, essayant de le modérer! Camille Desmoulins écrivant *le Vieux Cordelier*!

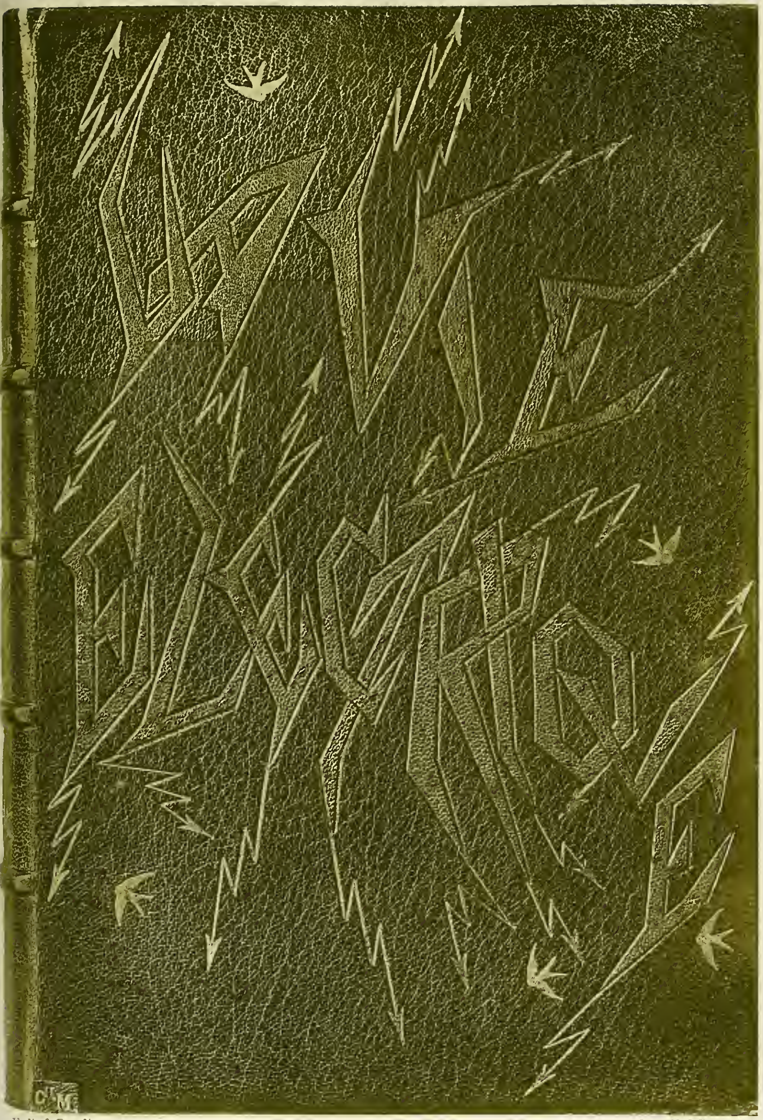
Comme si, lorsque le moment n'est pas venu, on obtenait quelque chose par des articles imprimés!

Nous pourrions citer encore un bibliophile disant à certains relieurs (dans le journal *l'Art*), à l'occasion de l'Exposition de la Reliure faite, en décembre 1892, au Cercle de la Librairie :

« *Les extravagants ne nous effarent point. Ne les conspuons pas, et sachons-leur gré de leurs efforts, même malheureux, même ridicules. Qu'ils prennent soin cependant de refréner les idées extravagantes. La reliure n'est ni de la peinture, ni de la sculpture. Un décor de filets bien agencés est plus en situation et plus méritoire, sur un plat de livre, que la figure humaine mosaïquée et des amours à la Boucher, avec ce que Diderot aurait proprement appelé des* « *culs nus* » *en maroquin rose.* »

A propos de la même exposition, un autre bibliophile, d'Eylac, écrivait :

« *Quel dommage de voir des efforts, de la bonne volonté et du talent n'aboutir, dans une course trop échevelée à la poursuite de l'inédit, qu'à des résultats.... bizarres. On se trompe en voulant, à propos de reliure, faire de la peinture, de la sculpture. Le maroquin n'est pas fait pour donner des tableaux.* Et puis il y



Héliog. Bordier — Imp. Ch Wittmann

LA VIE ÉLECTRIQUE, 1892

RELIURE DE MEUNIER

a quelque chose de bien dangereux ; le symbolisme. Que fait, par exemple, cette montre parfaitement imitée sur un livre qui n'est pas même un livre... d'*Heures*? Si la montre marchait, elle pourrait avoir son utilité; mais elle ne marche pas, sa raison d'être m'échappe.... *La pente est périlleuse, on fait d'abord des choses extraordinaires, puis on tombe dans le mauvais goût.* »

Vaines remontrances : toutes les écritures du monde n'empêchent pas de dérailler un métier qui veut dérailler. Seule, la culbute au bout du talus peut lui donner le désir de rentrer dans les rails. Voyez la gravure sur bois, rien n'a pu l'empêcher de tomber de sa vraie formule, le *trait*, dans le déraillement de la *teinte*. Elle a voulu, elle aussi, faire sa taille-douce, *interpréter*, se grandir en bœuf comme la grenouille; elle a dégénéré dans une plate imitation de teinte photographique. Aujourd'hui, pour sortir de cet opprobre, ne pas mourir, elle est prête à tenter toutes les réactions et même à un autre déraillement dans l'archaïsme de faux primitifs

et dans l'exotisme et le japonisme, l'anglo-germanisme. Que d'ismes!

Comme s'il était possible d'empêcher « le relieur qui ne sait pas dessiner » d'esquiver la difficulté par la tangente!

La reliure emblématique meurt d'envie de tomber dans la reliure-sculpture et la reliure-tableau. Elle va y tomber. La reliure d'art grille de lutter avec la reliure industrielle et d'être la reliure-frontispice. Laissez passer gaiement ce *grain*, et attendez l'abus, l'excès, l'écœurement, que vous sentez venir d'ailleurs dans les citations qui précèdent....

Soyons juste : avant d'arriver à l'abus et à l'excentricité, les données nouvelles nous auront apporté une étonnante liberté d'idées en matière de décor de reliure, l'imprévu, l'inédit, une variété infinie. *Les livres*, a-t-on pu dire, *ont maintenant une physionomie personnelle; ils n'imitent ni les classiques, ni les romantiques, ils sont de leur temps.* (Enfin!) Quelques exemples :

Lucien Magnin est un relieur de Lyon, et par

cela même intéressant, puisqu'il fait vivre la reliure dans une ville où elle eut jadis un moment de renom. Il a eu à lutter contre cette difficulté à peu près insurmontable : faire de la bonne reliure, atteindre la belle exécution, hors de Paris, c'est-à-dire loin des commandes et des conseils ; s'en est tiré relativement très bien. A obtenu une médaille à l'exposition de 1889. A été dès le début, avec Amand, un des fervents de la reliure emblématique, jusqu'à l'excès ; a abusé des figures et objets représentés en maroquin coloré.

[211] Magnin. *L'Éventail*, d'Uzanne. Panneau décoratif en mosaïque, avec quatre éventails, français, égyptien, chinois, indien. Belle composition, et audacieuse pour sa date (1883).

Sur *l'Ombrelle*, le relieur mit un élégant panneau d'arabesques, avec introduction d'ombrelles.

Les deux compositions avaient été demandées par le relieur à un professeur de dessin, Albin Cabanes[1].

1. Bibliothèque Antonin Després.

[212] Magnin. *L'Éventail, l'Ombrelle.* Très élégant encadrement en mosaïque, sur le dessin de Louis Bardey[1].

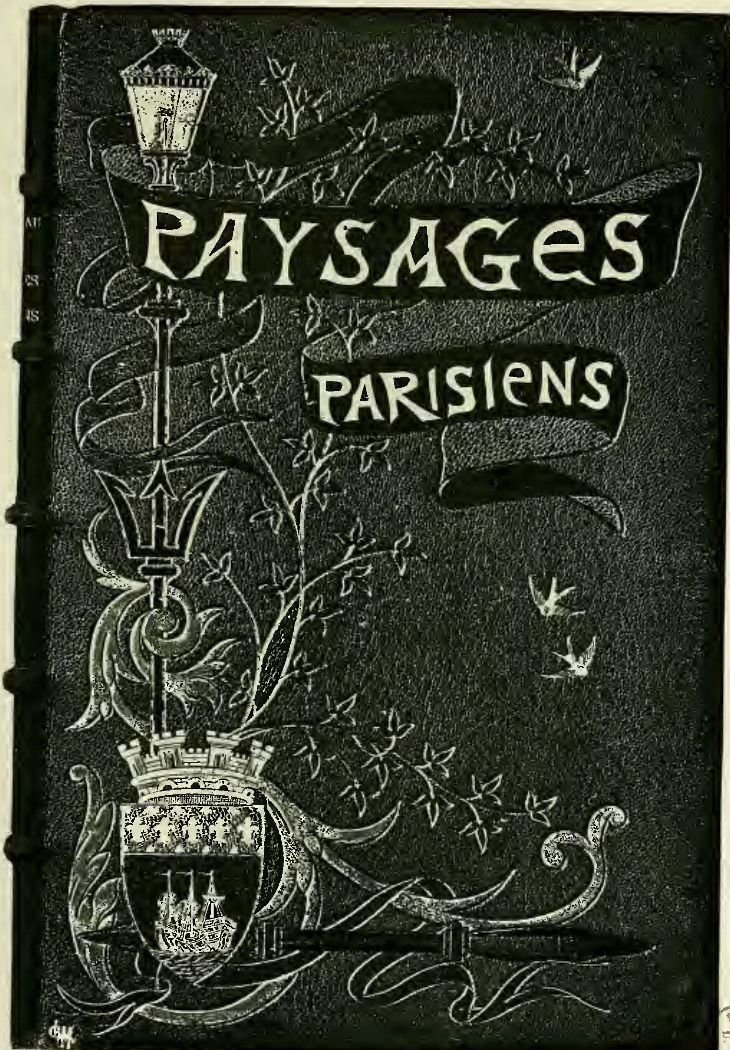
Pétrus Ruban, né à Villefranche (Rhône), en 1851, a eu du mal à percer. A hésité longtemps entre les deux voies possibles : celle de Marius, ou celle de Trautz-Cuzin-Mercier, entre la mosaïque emblématique et la dorure. S'est en fin de compte rallié à la dorure, et par quelques œuvres très belles s'est placé dans le petit groupe des relieurs en vedette.

[213] Ruban. *Mariette*, par Ludovic Halévy, édition Conquet, 1893. Doublure : maroquin bleu ; fleurs et feuilles d'oranger mosaïquées blanc et vert, et une cocotte de papier, en rose. Le tout très soigneusement doré au filet (Drees, doreur).

Nous retrouverons Ruban plus loin.

[214] Pagnant. *Paysages parisiens*, 1892.

1. Bibliothèque de Lacroix-Laval.



Hélio g. Bordier

Imp. Ch Wittmann

PAYSAGES PARISIENS 1892

RELIURE DE MEUNIER

Très riche reliure exécutée sur les dessins de Bracquemond.

L'extérieur en maroquin rose, décoré en mosaïque. Panneau ayant au centre, en médaillon, une interprétation nouvelle des armes de la ville de Paris ; encadrement, couronne murale, ornements, etc.

Une répétition du plat, habilement réduite, est sur le dos dans chaque entre-nerfs.

[215] Le même ouvrage. Doublure : sur fond bleu, décor tout particulier, *sui generis*, formé par des espèces de langues de maroquin, élégamment mosaïquées et serties au filet. Monogramme[1].

A cet exemplaire des *Paysages parisiens* était joint un album annexe, du même format, en reliure pleine, et contenant les études et dessins de Bracquemond pour la présente reliure, le détail des fers.

(Notez tout particulièrement cette incursion de Bracquemond dans la reliure. Pendant le

1. Bibliothèque Avery, à New-York.

long travail de la dorure, il étudia à son habitude la technique du relieur et du doreur. Entré indécis, il sortit absolument fixé sur ce que *doit* être le livre relié et décoré. Vienne le moment du tohu-bohu des idées, il se jettera dans la discussion avec sa netteté âpre, sa décision logique et absolue. Et dès à présent vous pouvez être sûr que ce n'est pas pour la reliure-frontispice, pour le livre-sculpture ou le livre-tableau, qu'il combattra !)

La présente reliure des *Paysages parisiens* suffit à coter Pagnant.

[216] Canape. *Heures de la Vierge*, Boussod et Valadon, 1895. Doublure : maroquin ivoire, avec dorure emblématique, mais sobre : encadrement, lis, chiffre.

Voici maintenant un jeune et intéressant relieur, qui déjà a considérablement produit et beaucoup fait parler de lui. Cependant on ne peut encore émettre à son sujet qu'une appréciation incomplète et provisoire. Comment juger définitivement un relieur qui peut-être n'aura

pas dit son dernier mot en 1920? Il n'a aujourd'hui que trente ans.

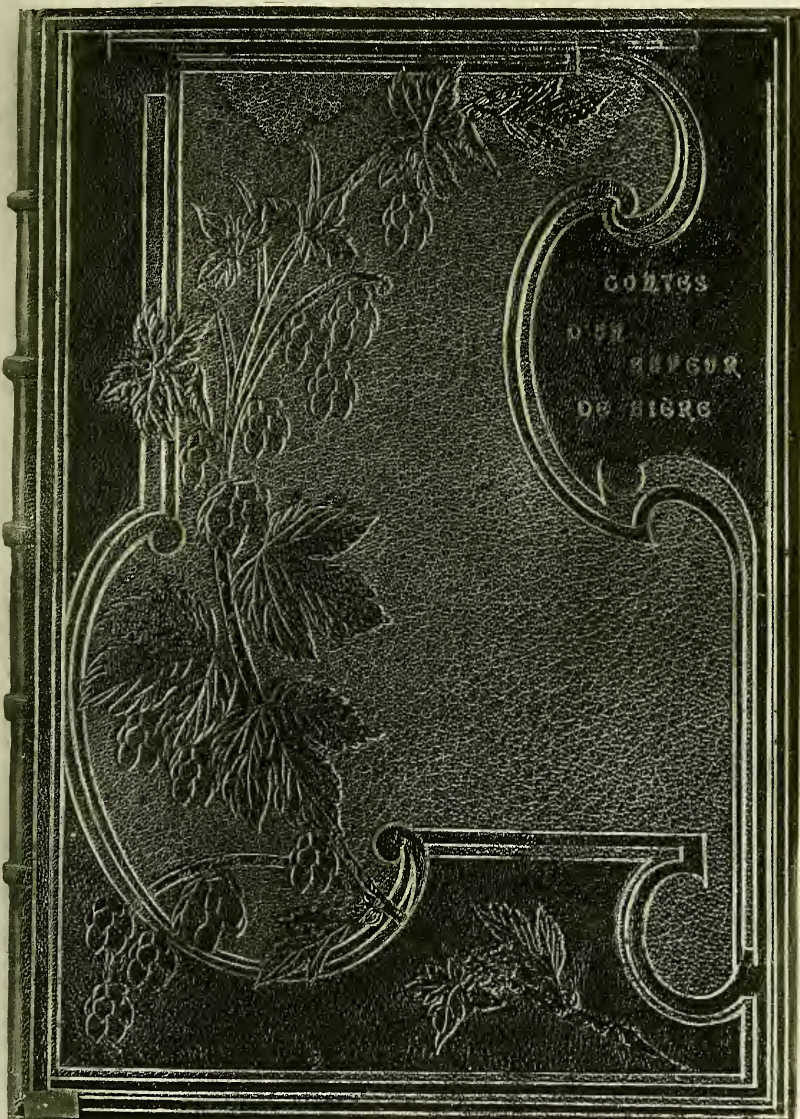
Né à Paris en 1866, Charles Meunier fit un court apprentissage, mais très actif, dans l'atelier de Marius, puis brusquement, à vingt ans, prit énergïquement le parti de s'établir. Alors ce fut un travail d'un acharnement sans exemple, et qui commande l'estime. Produire beaucoup n'eût été rien dans une époque de jansénistes ou de trois-filets. Mais dans un temps où l'on exige une idée de décor par reliure! Le débutant se jeta tête baissée dans la mêlée, servi d'ailleurs par une facilité extraordinaire et faisant flèche de tout élément.

A vingt ans on n'est guère original : on commence par être le reflet de quelqu'un. Meunier adopta les données de l'atelier d'où il sortait : flore ornementale, mosaïque emblématique, cuir incisé. Mais on l'aurait blessé au vif si on le lui avait dit à ce moment-là; même si, le traitant comme César, on eût répété pour lui le mot de Sylla : *Je vois dans ce jeune homme plusieurs Marius.* On retrouvait, notamment, le Marius susceptible, énervé par la lutte pour la vie,

exaspéré pour une critique. Il ne s'agissait pas d'être critiqué, il s'agissait de percer ou de périr. En un temps relativement restreint, Meunier, s'étant mis à la demi-reliure, imagina haut la main *cinq ou six cents* sujets de dos plats, emblématiques! Sur des reliures pleines, il fit plusieurs centaines de décors; il vient d'en publier, sous le titre : *Cent reliures d'art*, un premier album (préface d'Uzanne); d'autres suivront. Pour le cuir incisé, il l'a traité avec une extrême dextérité. Il a été capable d'inciser en cuir, pour le Grolier-Club de New-York, le tableau de François Flameng : *Grolier visitant l'imprimerie d'Alde*!

Aujourd'hui, par un effort vraiment exceptionnel, Meunier a touché le but. C'est un relieur en vue, suivi d'une clientèle nombreuse, qui lui confie déjà plus de livres qu'il n'en peut relier! Jusqu'ici cependant il ne fait pas trop attendre, et il a conservé des prix raisonnables. Considérations à côté, mais non de mince importance!

La trentaine arrivant, l'âge où l'on devient original, Meunier se dégage. Dans ces derniers temps, sûr du présent et de l'avenir, devenu



Héliog Bordier

Imp. Ch. Wittmann

CONTES D'UN BUVEUR DE BIERE

RELIURE DE MEUNIER

plus heureux et par suite plus maniable, c'est lui-même qui, spontanément et avec beaucoup de sens, manifeste la volonté de progresser sans cesse, de serrer et affiner la reliure, de ne pas compter sur la facilité hâtive, de châtier son goût et son dessin, et d'évoluer vers le simple; évolution qui d'ailleurs tend à devenir générale, par la lassitude résultant des excès de l'emblème et de la reliure-image. Ses dernières reliures le montrent en grand progrès matériel, avec des idées de décor vraiment inédites et personnelles.

Quelques spécimens caractéristiques :

[217] *Hérodias*, de Flaubert, édition Ferroud, 1892. Mosaïque de style égyptien, très bien exécutée. (Quelque maigreur de dessin encore dans certains accessoires, le casque, la cuirasse, difficiles à rendre en reliure, d'ailleurs.) Dos spécial. Le second plat, différent[1].

[218] *Un Cœur simple*, de Flaubert, édition Ferroud, 1894. Plat supérieur : décor *sui generis*.

1. Bibliothèque Eugène Paillet.

[219] La même reliure. Second plat : bouquet champêtre[1].

[220] *La Vie électrique*, par Robida, 1892. Décor formé par des lettres anguleuses, d'où s'échappent des étincelles électriques.

[221] *Paysages parisiens*, 1892. Plat supérieur : le titre se détache en blanc sur une banderole foncée ; un demi-encadrement en angle droit, à gauche et au bas, est formé par un candélabre à bec de gaz, les armes de la ville de Paris, et un porte-crayon (qui est à une échelle trop grande par rapport au bec de gaz)[2].

[222] *Contes d'un Buveur de bière*, de Daulin. Très heureux décor formé d'une branche de houblon se développant sur le plat supérieur.

Encore une fois tout ceci indique un relieur d'avenir, en réserve pour le début du xx[e] siècle.

1. Bibliothèque Eugène Paillet.
2. Bibliothèque de Lacroix-Laval.

L

Le nouveau archaïque.

Ici, un intermède : nouvelle rentrée du genre archaïque.

Nous avons déjà fait connaissance avec le *nouveau archaïque* ; non pas la copie pure et simple, mais le nouveau « s'inspirant » de l'ancien. Nous l'avons vu venir soit hors de propos, alors que les relieurs de la Restauration couvraient de plaques gothiques les œuvres de Molière (anachronisme digne d'une opérette d'Hervé), soit très à propos — à condition de n'en pas abuser — avec des cuirs incisés pour

certains livres tels que *Notre-Dame*, *le Juif-Errant*, *Faust*, les *Contes drolatiques*, etc.

Le voici encore, et bien à point.

Vers 1883, il fut fort question de renouveler l'aspect du livre, de la page imprimée, par l'introduction du coloriage, de la polychromie de l'illustration, obtenue désormais non plus à la main, mais par la chromotypographie.

L'imprimeur Lahure donna ainsi un fin volume, *le Conte de l'Archer*, dessins de Poirson.

En même temps Launette et Gillot, avec une vigueur méritoire, mettaient sur pied un livre d'une richesse d'illustration exceptionnelle : l'*Histoire des quatre fils Aymon*. Pour les dessins ils trouvèrent juste l'homme qu'il fallait, Eugène Grasset : artiste très particulier, qu'on doit prendre comme il est, non point spontané, ou moderne, ou même français, mais documenté, archaïque, puisant laborieusement à des traditions diverses. Il déversa dans ce livre une considérable érudition; combinant dans une illustration en forme d'enluminure de manuscrit et d'album japonais des ingrédients divers, les uns du Nord, les autres anglo-germains, avec une



Lithog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMON, 1883

RELIURE DE MARIUS MICHEL, CUIR INCISÉ

pointe de Japon et un assaisonnement piquant d'élément français Viollet-Leduc, il composa un mets complexe, riche, de curieux goût. Et comme effort de typographie, ce fut exceptionnel.

Illustrateur et éditeurs furent d'abord récompensés par un échec à peu près complet. Commercialement parlant, le livre avait été mal lancé, trop cher pour le public courant, ou trop tiré pour les bibliophiles. Sur deux mille, il fallut en « solder » quinze cents.

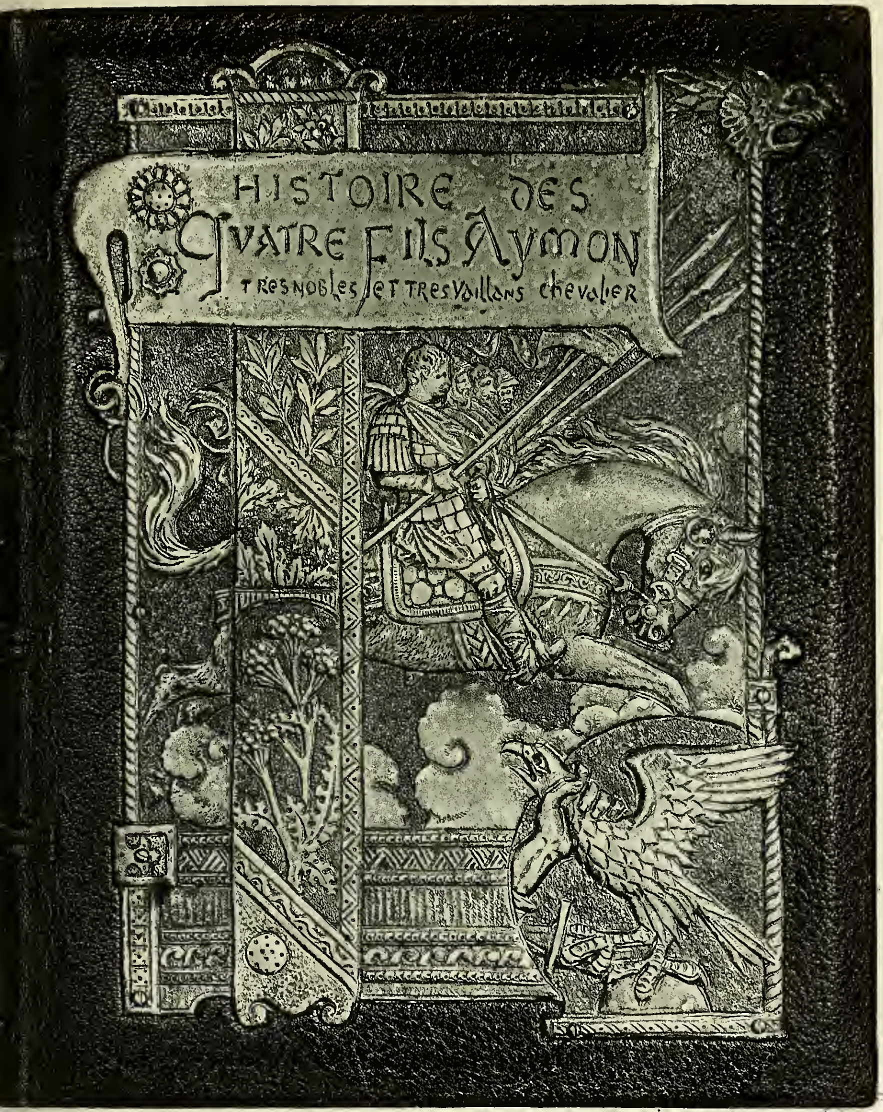
Coup de théâtre. Intervention de Marius, l'homme à idées; du Marius *ex machina*, féru de belle impression et de belle illustration, s'éprenant de certains livres et possédant le pouvoir d'aider à leur fortune, de les pousser, en les reliant. Nous lui avons connu par exemple trois passions, et justifiées : la première, *la Vie rustique*, de Theuriet, édition Launette, illustrée par Lhermitte; la seconde, *Notre-Dame de Paris* de l'édition Testard des œuvres de Victor Hugo; la troisième, *les Quatre fils Aymon*, dont il se mit à relier des exemplaires de luxe, chine ou japon, en leur appliquant des cuirs incisés suivant son procédé; pour ces cuirs incisés, Marius

à son tour se documentait, et combinait des adaptations, en prenant des motifs d'après Grasset dans l'illustration même du livre. Exemple :

[225] Marius. *Histoire des quatre fils Aymon*, Launette et Gillot, 1883. Cuir incisé.

Alors les bibliophiles se mirent sur ce livre, qui rebondit au plein succès, au pinacle! Bien mieux, il semblait que nos bibliophiles voulussent réparer, par l'excessif, le tardif de leur zèle. Tout à fait « emballés », ils ne juraient plus que par les *Fils Aymon*, « le plus beau livre du temps actuel ». Le libraire Rondeau s'étant amusé à faire plébisciter les titres des dix plus beaux ouvrages illustrés des vingt dernières années, chaque bulletin de vote arrivait invariablement avec les *Fils Aymon* en tête de liste. Rien autre n'était plus, plus n'était rien!...

De Marius nous avons eu pour ce livre une quinzaine de cuirs incisés variés ; ce ne fut pas à beaucoup près suffisant. Meunier en reçut de toutes parts des commandes; il en a exécuté aujourd'hui près de quarante. A l'exposition



éliog Bordier — Imp Ch. Wittmann

HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMON, 1883

FER REPOUSSÉ (D'APRÈS GRASSET)

RELIURE DE MARIUS MICHEL

du *Livre*, au Palais de l'Industrie, en 1894, il en exposa vingt-quatre, qu'on ne manqua pas d'appeler « les vingt-quatre fils Aymon ».

Maintenant, montrons une curiosité :

[224] *Histoire des quatre fils Aymon.* Recueil des dessins originaux de Grasset. Plaque de fer repoussé, reproduisant le titre du livre.

Détail singulier, cette plaque n'a nullement été exécutée pour une reliure. L'éditeur Launette la découvrit un jour à la devanture d'un fabricant de chenets quelconque, qui, ayant vu les illustrations de Grasset, les avait trouvées à son goût, et s'était amusé à en faire reproduire une en fer repoussé. Launette acheta cette plaque et la fit visser par Marius sur la présente reliure.

Voici donc un livre qui, par ses beaux exemplaires, s'en ira à la postérité avec la reliure de son temps — quoique archaïque; — une reliure toute particulière et bien curieuse. Les soixante cuirs des *Fils Aymon* forment dans l'histoire de la reliure actuelle un paragraphe isolé, ne ressemblant à rien. Ce paragraphe s'augmentera-t-il?

Soixante, c'est déjà beaucoup, surtout pour nous, contemporains, qui les voyons tous coup sur coup. Plus tard, les bibliophiles des temps à venir n'en verront, eux, que des spécimens plus raréfiés. Aujourd'hui, Marius déclare qu'il en a assez, et ne veut plus inciser de nouveaux cuirs pour les *Fils Aymon*. Et l'on cite cette boutade d'Eugène Paillet, s'écriant : *Mais le véritable exemplaire exceptionnel des* Fils Aymon, *c'est désormais celui qui n'aura pas de cuir incisé!* — Malgré ce mot biblio-philosophique, l'exemplaire que nous tiendrions pour le plus enviable est celui-ci :

[225] Marius. *Histoire des quatre fils Aymon.* Cuir incisé, d'après un dessin fait tout exprès par Grasset : c'est le plus beau qui ait été appliqué à la reliure de ce livre. Marius l'a traduit avec des tons d'un chaud, une facture d'un gras absolument exceptionnels; c'est du cuir devenu « belle matière » au premier chef[1].

1. Bibliothèque Gillot.



Héliog. Dujardin Imp. Ch. Wittmann

HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMON, 1883

RELIURE DE MARIUS MICHEL, CUIR INCISÉ

(DESSIN DE GRASSET)

LI

Après 1889. — L'obsession d'un « style nouveau ».
La reliure-sculpture et la reliure-tableau.
Les relieurs aux Salons. — Reliures de Nancy.
Essais de concours. — La reliure-affiche.

Après 1889, alors qu'en reliure on en est déjà à crier casse-cou, à essayer de retenir, voici que le milieu, loin de devenir calmant, se fait au contraire singulièrement excitant. Les autres arts industriels sont gagnés par les symptômes que nous constations tout à l'heure dans la reliure.

La réaction contre la rétrospectivité devient générale. Lassitude inexprimable des formes connues. On est pris d'une sorte de panique. Si nous continuons à copier indéfiniment les modèles

anciens et consacrés, nous sommes donc finis? Ce sont ces réactionnaires de collectionneurs qui nous empêchent de marcher : sus aux collectionneurs! Et on les traite comme des ci-devant : on ne les met pas précisément à la lanterne, mais par exemple le conseil d'administration de l'Union Centrale des Arts décoratifs fait une manière de révolution de palais pour les éliminer et les remplacer par des « industriels » de qui, pendant un moment, et en attendant qu'on les conspue à leur tour, on va espérer le salut, c'est-à-dire le nouveau, le nouveau que tout ce qui tient une plume demande dans toutes les publications, à tous les échos. Le cri de la situation est : *du nouveau à tout prix, quel qu'il soit; plutôt l'incohérence que la copie!*

Un fait, occasionnel mais décisif, se produit : une bisbille entre peintres, à propos des récompenses de l'exposition universelle de 1889. Querelle, scission, le Salon coupé en deux, les dissidents fondent le Salon du Champ-de-Mars; mais il y faudrait un élément d'originalité et d'attraction. Si l'on y admettait les objets d'art? Le succès passe toute attente. Non seulement les objets

d'art attirent l'attention, mais ils deviennent le « clou » du nouveau Salon, au point que les tableaux en passent au deuxième plan ! « Tout le grand art a l'air de déménager dans l'art industriel, et l'art industriel est tout l'intérêt de cette exposition », s'écrie Edmond de Goncourt en 1894.

C'est en effet une joie, et une vraie surprise pour le public, de constater avec quelle maestria, quelle nouveauté, un groupe d'artistes admirables, nous donnant l'imprévu si désiré, traitent le métal, le bois, le verre, l'émail, la céramique, le cuir. Notez que ces artistes sont loin d'être des jeunes; il y a longtemps qu'ils luttent, qu'ils sont dans la pleine maturité : connus seulement de quelques hommes spéciaux ou des industriels qui les emploient, ce qui équivaut à ne pas être connus. Être connu, c'est l'être du grand public, les snobs en tête, ces snobs ridicules mais si utiles, et derrière eux cent mille personnes passant devant votre vitrine et prononçant votre nom : le nom des Gallé, des Thesmar, des Joseph Chéret, des Alexandre Charpentier, des Chaplet, des Grandhomme, des Lalique, des Marius Michel.

Présentement donc, on n'aura d'yeux que

pour ces nouveaux révélés; le snobisme s'en mêle, on n'entendra plus parler que des arts décoratifs, des « arts mineurs », de « l'unité de l'art », et de « l'architecte chef de style », que certains appellent « le maître de l'œuvre » en prenant des airs inspirés. L'exposition des objets d'art, c'est maintenant la pièce en vogue, le coup de collier donné à la française quand on est en retard, ou qu'on croit l'être; c'est l'enseignement pour le public, et, pour ceux qui produisent, la récompense et la consécration. De ces objets que nous voyons au Champ-de-Mars, nos petits-fils en reverront certains au Louvre, dans la galerie d'Apollon. La belle salle de musée à faire, rien qu'avec ceux qui sont de purs chefs-d'œuvre! Et, vous savez, une salle de musée, c'est à peu près tout ce qu'une époque, en fin de compte, fournit. En reliure d'art, la quintessence, le net, l'extrait sec de quatre siècles tiendrait dans une vitrine! Pour que la salle de la peinture du XIXe soit possible au Louvre, il faut que les Salons nous obsèdent, nous écœurent de la vue de six mille tableaux par an, six cent mille par siècle! Pour qu'on y puisse remplir la salle des

objets d'art du XIXe, combien nous en faudra-t-il subir aux expositions? Victoire éclatante : le Champ-de-Mars a forcé le classique Salon des Champs-Élysées à capituler; celui-ci aussi s'est ouvert, en 1896, aux objets d'art. Gare l'envahissement, gare l'abus, gare la lassitude!

A côte des résultats sérieux, la note comique. A côté des artistes qui produisent, qui font sortir de leurs mains les objets d'art et le style de notre temps, voici les gens qui ne produisent rien de leurs dix doigts, mais qui s'agitent. Un type nouveau s'est créé : *le monsieur qui est malheureux parce que nous n'avons pas de style!* Depuis quelques années on ne voit que lui; sur le boulevard il arrête les passants, non pour leur demander du feu, mais pour leur poser la question : *Vous n'auriez pas un style sur vous?* Il est de toutes les commissions et de tous les rapports, cherchant à former un style en délibérant autour d'une table : comme si un style se décrétait parlementairement, à la majorité! Il motionne aux congrès d'art décoratif : comme si les congrès avaient jamais eu d'autre utilité que de permettre aux membres de province de passer

quelques soirées à Paris! Il bourdonne autour du coche des arts décoratifs, ou, comme on dit aujourd'hui au cirque, il joue les « Augustes », — vous savez bien? Auguste, ce clown qui se remue comme trente-six et ne fait jamais un liard de travail effectif; — il dépose dans des enquêtes, où non seulement il contredit ceux qui déposent parallèlement à lui, mais il se contredit lui-même à six lignes de distance. C'est le tohu-bohu des idées porté à la quatrième puissance. « *Mais tenez-vous donc tranquille!* », disent les gens calmes et de bon sens, « *il y aurait un style que nous n'en saurions rien nous-mêmes, mêlés au mouvement. — On le saura plus tard, quelques années suffisent pour s'en rendre compte. Ainsi, quand on a construit l'Opéra, tout le monde a dit : « Ça n'a pas de style. » Aujourd'hui tout le monde comprend que l'Opéra a son caractère. — C'est un tort de s'imaginer qu'on peut créer une forme de vase ou concevoir un arrangement de meuble tous les matins en prenant son chocolat. — Quand on pense au petit nombre d'œuvres originales qui restent viables au bout de cinquante ans, il*

est facile de se rendre compte qu'une école et un style nouveau ne s'affirment que par une sélection froidement faite après mûres réflexions[1]. » Rien n'y fait, « Auguste » continue à s'arracher les cheveux, à se trémousser parce que *nous n'avons pas de style!* Cela n'aurait pas grande gravité s'il était bienveillant. Mais il est féroce, rien dans la production contemporaine ne le satisfait : il demande du nouveau, et quand le nouveau se produit il ne le voit pas, ou bien le trouve atroce : *nous n'avons pas de style!* En reliure, par exemple, il n'y a pas plus dédaigneux, plus implacables, plus écrasants que ceux qui n'ont jamais fait faire une seule reliure et n'ont jamais tenu dans la main un volume bien relié. Un coup d'œil blasé, lassé, devant la vitrine d'un Mercier ou d'un Marius, un haussement d'épaules triste : *nous n'avons pas de style!*

Les traînards du collectionnisme rétrospectif ont été accusés de ne pas voir ce qui se passe

1. *Tendances nouvelles, enquête sur l'évolution des industries d'art*, par Henry Nocq, préface de Gustave Geoffroy. Paris, Floury, 1896. (Dépositions Alexandre Charpentier, Georges Auriol, Paul Gauguin.)

dans l'art, étant toujours à cinquante lieues en arrière ! Voici que les critiques d'avant-garde ne le voient pas davantage, étant tout aussi loin, toujours à cinquante lieues en avant ! Dans sa préface du *Lion amoureux*, Ludovic Halévy rappelle que Musset taxait la littérature de son époque de *productions mort-nées*, *pâture de portiers*, et qu'au plus brillant du temps de Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, Sand, Mérimée, Michelet, Balzac, etc., Balzac disait : *Nous n'avons pas de genre à nous!* Ainsi l'on voit son temps.

Maintenant, représentez-vous « l'état d'âme » du relieur se demandant : *Qu'enverrai-je au Salon, cette année?* sachant qu'il va être parlé de lui dans les feuilles, que même on l'appellera « le *maître* un tel », et n'entamant plus son travail que sur cette donnée : *Attention, je vais créer le style nouveau!* — suivie de celle-ci : *Plutôt que copiste, je veux être incohérent!*

Ajoutez que, dans cet état d'inspiration, le relieur entend des voix, qui n'ont rien de commun avec celles de Jeanne d'Arc. Ce sont les voix des critiques et des clients, demandant du



Hélio§. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

POEMES FANTASTIQUES 1883

RELIURE DE RAPARLIER

nouveau sur nouveau, le dernier nouveau, le nouveau abracadabrant, l'extra-nouveau.

Et le Malin est là qui guette, le Tentateur prêt à proposer son philtre pour procurer immédiatement la notoriété : philtre qui, sous le nom de « l'art nouveau », n'est autre que l'art mystificateur, décadent, déliquescent, ou plus brièvement, le « fumisme »!

Ajoutez le goût du public pour faire exprimer par une technique ce qui est le propre d'une autre. Souvenez-vous enfin du mot de Courbet sur le plaisir intense qu'on éprouve *à se payer une tranche de ce qu'on ne sait pas faire.*

Et avouez qu'il a bien le droit d'être affolé, le relieur, et qu'il ne faut pas s'étonner de le voir dévier de la ligne ordinaire et piquer de formidables embardées dans la reliure-sculpture et la reliure-peinture, de le voir même se donner sur sa carte la qualification de *relieur-artiste-peintre* (cela s'est vu, en province).

Reprenons notre course dans les ateliers. Le cuir *incisé et coloré*, qui est à la fois reliure-sculpture et reliure-tableau, est au pinacle,

chez Marius, chez Meunier. En somme, il est caractéristique de notre époque, à dater de 1878. Plus tard, les bibliophiles le dateront du premier coup d'œil. Il forme un genre de reliures; il a un style, et il a ses chefs-d'œuvre.

Chez Gruel, développement du cuir *ciselé*, modelé, enfoncé ou repoussé; ceci est purement de la reliure-sculpture : exécution ouvrière d'une extrême finesse : Bosquet fils *fecit*. Pour les livres de prières, le dessin de ces cuirs est tenu dans la note Renaissance. Pourquoi Renaissance et pas XIXe? Parce que la clientèle des gens du monde est réfractaire à « l'art nouveau »; elle se rejette sur l'art ancien; devenue érudite à son tour, elle retarde; elle en est où en étaient les collectionneurs il y a trente ans. Il a fallu créer pour elle *le lustre électrique Louis XIV, et la lampe à pétrole Louis XV*! La femme du monde qui vient commander le missel de mariage de sa fille a son désir arrêté d'avance; elle le demande formellement ancien, il faut que ce soit celui de Catherine de Médicis, ou d'Anne d'Autriche, ou de Marie Leczinska. Gruel a donc l'obligation d'être



Helioç. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

UN CŒUR SIMPLE 1894

RELIURE DE RUBAN, MAROQUIN MODELÉ

prêt à exécuter n'importe quel modèle ancien à première réquisition : on sait qu'il connaît à merveille le passé de son art. C'est ainsi qu'en 1893, à l'exposition universelle de Chicago, il a pu exposer un ensemble de travaux qui reconstituaient, par copies, la glorieuse histoire du décor de la reliure française. (C'est à la suite de cette brillante exposition que la croix a été donnée au très aimable et sympathique président de la Chambre syndicale de la Reliure.) Mais ceci ne l'empêche pas de faire, pour son plaisir personnel, quelque incursion dans la nouveauté : par exemple, les reliures en cuir repoussé de *la Nuit de Cléopâtre*, des *Trois Mousquetaires*, des *Quatre Fils Aymon*, et celle de *Ruth et Booz*, sur l'exemplaire offert par l'auteur de cette cantate à Mme Caron, de l'Opéra.

Signalons ici un praticien, Matthey, supérieurement habile pour ciseler le cuir demi-dur, la vachette.

Nous voici en pleine ère du cuir travaillé. Romain Raparlier, né à Paris en 1857, fils de relieur, et élève de l'école des Beaux-Arts, s'est

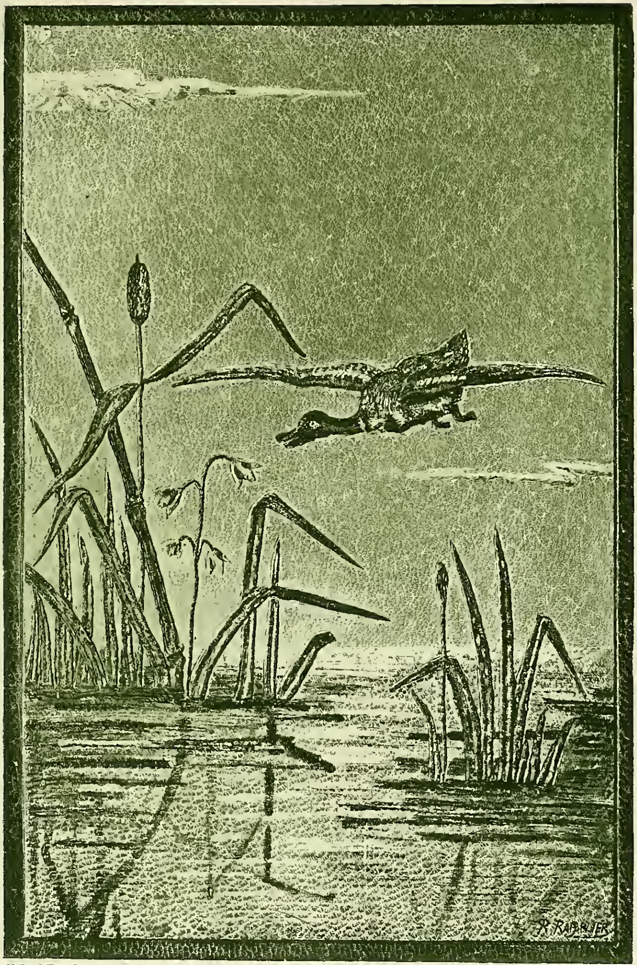
fait un genre, — qu'il lui est doux d'entendre appeler « le genre Raparlier », — et qui consiste à modeler habilement au plioir chauffé le maroquin même dont le livre est couvert; un commencement de carbonisation donne des teintes noires; le maroquin peut être, de plus, teinté de diverses couleurs.

[226] Raparlier. *Poèmes fantasques*, de Jean Rameau. Reliure[1] macabre, genre fréquent dans ces dernières années. (Sur les *Fleurs du mal*, par exemple, Meunier a mis un cuir incisé, reproduisant le frontispice de Rops : cette reliure a été acquise en 1896 par le Musée des Arts décoratifs.)

Ruban, piqué de l'ambition de *modeler*, exécuta sur deux ou trois reliures des bouquets de fleurs d'après nature, en maroquin amolli, sculpté et coloré. L'un de ces bouquets était de fuchsias. En voici un autre :

[227] Ruban. *Un Cœur simple*, de Flaubert[1],

1. Bibliothèque de Lacroix-Laval.



Héliog. Bordier

Imp Ch. Wittmann

UN DEBUT AU MARAIS 1892

RELIURE DE RAPARLIER (DOUBLURE)

édition Ferroud. Cuir à fond symbolique et modelé : fleurs des champs, coquelicot, marguerite, etc.; comme cuir tripoté, très bien fait, une curiosité [1].

Sur le moment, quand on demandait au relieur ce qu'était cette nouveauté, il répondait avec fierté : *C'est du style XIX*e.

Mais Ruban ne manque pas d'esprit, — et la preuve. Quelques mois après nous lui demandions : « Voyons, monsieur Ruban, au fond, qu'est-ce que vous en pensez, des reliures aux fuchsias et autres fleurs modelées ? »

« *Eh bien!* nous répondit-il, *quand j'y repense, je me fais l'effet d'un artiste en cheveux pour souvenirs mortuaires. Il ne manque à ces reliures qu'un verre bombé pour être accrochées au Père-Lachaise! Je n'en veux plus faire; il n'y a que la dorure de vraie en reliure, c'est là qu'il faut revenir, et désormais je m'y tiendrai.* » Et il s'y est tenu.

Passons sur maintes reliures, affectant l'aspect

1. Bibliothèque de Claye.

de boîtes de laque ou de coffrets à incrustations de nacre : sur la reliure-boîte à gants, et sur la reliure-album de photographies.

Maintenant voici bien une autre affaire.

[228] Raparlier. *Un Début au Marais*, par Fusillot, 1892. Doublure en maroquin modelé et coloré représentant un canard volant au-dessus d'un marais d'où sortent des roseaux, qui se reflètent dans l'eau. L'exécution est habile, même délicate [1].

Eh bien, nous y sommes en plein, dans la reliure-tableau ! Non pas seulement dans la reliure-frontispice, emblématique, mais dans le pur tableau, dans l'imitation d'une technique par une autre. Raparlier a ainsi modelé sur *Notre-Dame de Paris* le dessin de Merson qui représente Claude Frollo emportant Quasimodo qu'il vient d'adopter. Enfin, sur la doublure de *la Mort du duc d'Enghien*, d'Hennique, il reproduit, rien de moins, le tableau

1. Bibliothèque de Lacroix-Laval.



Heliog Bordier Imp Ch. Wittmann

HISTOIRE DE L'ART DÉCORATIF

RELIURE DE WIENER

(DESSIN DE VICTOR PROUVÉ)

de *la Mort du duc d'Enghien*, par Jean-Paul Laurens.

Ainsi les relieurs abandonnent la position retranchée, où ils sont inattaquables, c'est-à-dire leur technique spéciale, qui leur donne une persônnalité, pour se lancer sur un terrain qui les fascine avec tout l'attrait du défendu !

Mais alors, si la reliure est une sculpture ou un tableau, pourquoi la demander à des mains d'artisans, à des relieurs? pourquoi ne pas la demander carrément à des artistes, à des peintres et à des sculpteurs? La conséquence, forcée, ne s'est pas fait attendre.

Dès 1892, Marius (toujours lui!) ayant à placer un cuir incisé sur les *Paysages parisiens*, avait l'idée de ne pas l'exécuter lui-même, mais de le demander à l'illustrateur du livre, à Lepère.

Au même moment, à Nancy, deux artistes, Camille Martin et Victor Prouvé, pris de l'idée de faire du décor de reliure d'art, s'associaient pour l'exécution de la reliure avec René Wiéner, non pas relieur de profession (il a un magasin de papeterie à Nancy), mais qui s'y mit bravement. Le Champ-de-Mars leur offrait un milieu

favorable pour exposer, milieu souvent violent de formes et de couleurs, et que par instinct la reliure-dorure a fui. La « reliure de Nancy » y apparut en 1893, bruyante, voyante, provoquante, extravagante, contestable, de mauvais exemple, tout ce que vous voudrez. Mais ennuyeuse, non pas ! Et surtout pas indifférente : les opinions sur elle furent violentes comme elle. Les palais blasés sur la tranquille cuisine quotidienne se jetèrent sur ce ragoût épicé, sur ce homard à l'américaine. C'est une véritable partie fine en cabinet particulier que la commission d'achat du Musée des Arts décoratifs, très émoustillée, eut la sensation de faire en acquérant les reliures que nous donnons ici :

[229] Victor Prouvé. *Histoire de l'Art décoratif*, par Arsène Alexandre. Mosaïque dite « la Femme au paon », très voyante[1]. C'est la reliure-affiche ; et la reliure doit être tentée de verser dans l'affiche, comme répercussion de ce qui se passe à l'extérieur, dans le temps où

1. Musée des Arts décoratifs.



Phototyp. Bordier — Imp. Ch. Wittmann

L'ART IMPRESSIONNISTE, 1892

RELIURE DE WIENER

l'affiche règne en souveraine maîtresse, suivie d'une cour d'adorateurs et de collectionneurs (les *affichionados*, comme on les a appelés).

(Plus violente encore était une reliure de *Salammbô*, avec une déesse Thânit occupant tout le dos du livre et étendant le zaïmph sur les deux plats : c'était le dernier mot du tourmenté, c'était fou.)

[230] René Wiéner. *L'Art impressionniste*, par G. Lecomte, 1892. Mosaïque; japonisme pur. La reliure est encore ici l'expression d'une des préoccupations du jour[1].

[231] Camille Martin. *L'Espagne*, par Théodore Simons. Mosaïque connue sous le nom de « la reliure aux cactus ». Au fond, un mur d'Alhambra, vu à travers des cactus placés au premier plan tout contre l'œil du spectateur. Ici, répercussion du Théâtre-Libre sur la reliure. Au Théâtre-Libre, on préconise les scènes non

1. Musée des Arts décoratifs.

composées, qu'on appelle une *tranche de vie*. Sur cette reliure, la composition, non ordonnée, ne commence ni ne finit, enjambe sur le dos, se coupe sur les bords, et représente le sujet tout sec : c'est une photographie, sans modification, de ce qu'on trouve devant soi, pris au hasard; c'est une *tranche de nature*. Telle est la donnée : à l'antipode du décor normal de la reliure, mais toute proche des affiches crûment ensoleillées qui, dans les gares et les agences de voyages, nous invitent à fuir le pluvieux Paris d'hiver pour aller chercher la lumière du Midi. Et c'est précisément là le point curieux de cette reliure : elle est un extrême; elle est la conclusion excessive, mais logique, du décor non symétrique, de la recherche de l'emblème[1].

L'entrée de ces mosaïques aguichantes et paradoxales dont le musée des Arts décoratifs stupéfia les relieurs-doreurs : la « reliure aux cactus », surtout, devint pour eux le dernier terme de l'horreur, du contre-nature, de l'abomination,

1. Musée des Arts décoratifs.



Bordier

Imp. Ch. Wittmann

L'ESPAGNE

RELIURE DE WIENER

(DESSIN DE CAMILLE MARTIN)

« une chose ignoble et sans nom » (*sic*, dans le journal *le Relieur*). « Ces messieurs de l'Union centrale sont étranges, » disaient-ils. « Passe encore, si leur musée contenait une collection très complète et nombreuse de reliures, pour y infuser quelques singularités, à titre même de singularités : mais ils n'ont rien, et c'est par là qu'ils commencent! Ils se ruent sur l'excentrique et sur la reliure aux cactus pour faire les braves, parce qu'on les a accusés d'être des collectionneurs rétrogrades ; les voilà de véritables « enragés de modérés »! La reliure aux cactus! quel modèle à proposer aux jeunes! quelle voie pour y lancer les débutants!... » etc., etc.

Précisément, on se flattait alors d'obtenir des décors de reliure par la voie des concours. En 1892, une société d'encouragement à l'art avait ouvert un concours de reliure : l'exposition des projets des jeunes concurrents, élèves des écoles de dessin, eut lieu à l'école des Beaux-Arts. Résultat : rien de pratique, une ignorance absolue de la technique spéciale à la reliure et du fer à dorer; tendance à confondre le

buvard et l'album avec le livre; mais des élans vers le nouveau cherché dans la flore décorative, et aussi dans « un japonisme sans raison », figures bizarres, monts que coupent des nuées, soleils où vont passant des oiseaux et des fleurs, etc.; tendance d'un jury non-bibliophile à récompenser les projets les plus chargés et les plus inexécutables. (Article de Marius, dans le journal *la Reliure* de mai 1892.)

L'année suivante, en 1893, ce fut au tour de l'Union centrale des Arts décoratifs de mettre au concours des projets de reliure. Son but, disait-elle, était de combattre « la gaucherie et l'incohérence de composition » de certains relieurs en leur fournissant des modèles conçus *dans la technique de l'ornementation des reliures, et exécutables dans la pratique.*

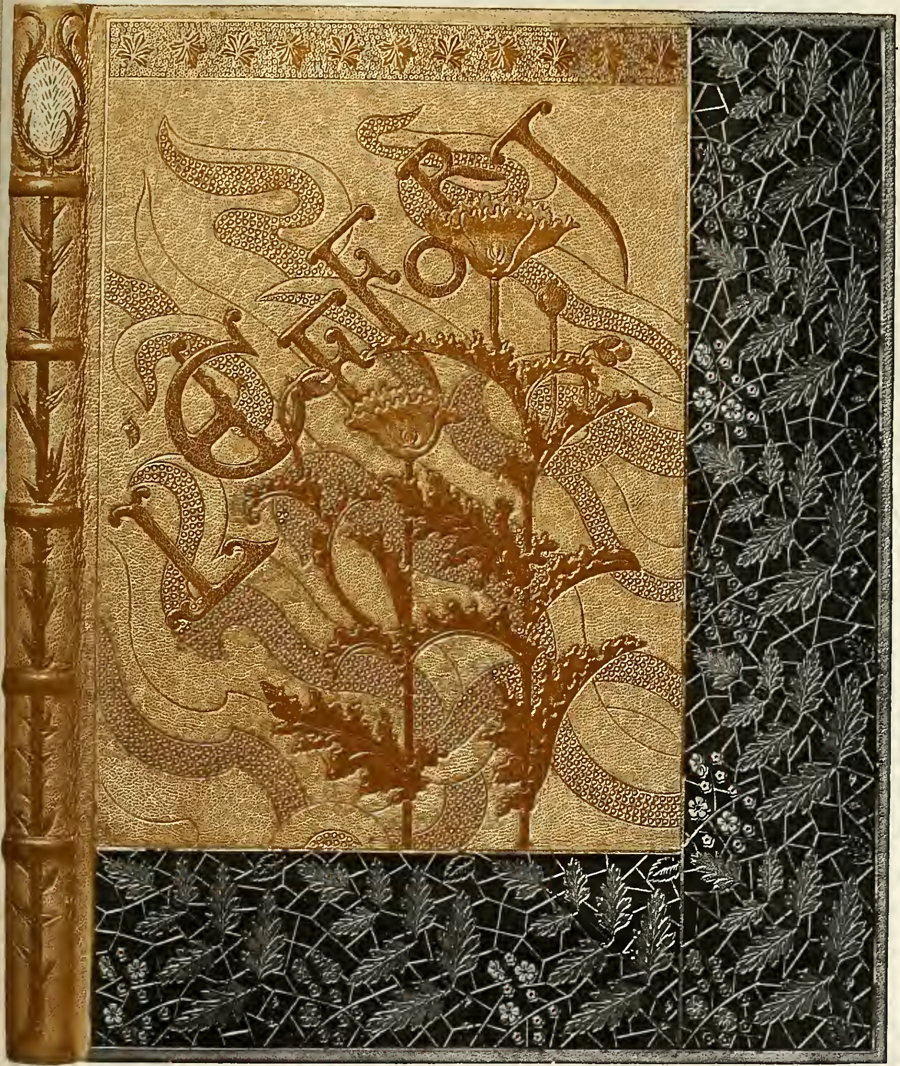
Le résultat ne fut point dans ce sens. Les relieurs, les ornemanistes professionnels s'abstinrent absolument, ne voulant pas se risquer dans cette bagarre et mettre leur réputation dans la main d'un jury qu'ils suspectaient *a priori*. Restaient les élèves des écoles de dessin; ils arrivèrent en masse, habiles dessinateurs et

aquarellistes, mais sans la première idée de ce qu'est un fer à dorer.

Pas un ne répondit à cette question si simple : si je veux relier mon Dumas, mon Augier, mon Hugo, mon Daudet, mon Maupassant, comment l'ornerai-je pratiquement? Comme réponse à tout, des masques japonais ; un concurrent en mettait sur le théâtre de *Racine*, — ce qui n'est même pas nouveau, puisque, au XVIIIe siècle le relieur Monnier, qui a tout essayé en reliure, sauf peut-être de mettre des boîtes à musique dans les cartons, avait relié *Malherbe* dans un décor chinois. — Puis, comme reliure de *Salammbô*, par exemple, des affiches : la scène des lions mis en croix en maroquin. *Par une licence bien grande*, dit le rapporteur général Falize, *les concurrents s'égarèrent dans des compositions décoratives et tapageuses dénotant un réel talent, plaisant à quelques-uns et répondant à la mode du jour, mais qui n'étaient pas dans le programme*. Bref, on avait demandé des reliures, il venait des affiches. Le jury, débonnaire, divisé en bibliophiles et en critiques d'art, deux catégories d'hommes qui ne parlent pas la même

langue, eut la faiblesse de ne pas déclarer le concours nul et de décerner les prix. Sur ce, attaques très vertes des bibliophiles et des relieurs sur le danger de faire de la reliure une sorte de frontispice, de « parade fantastique et brutale qui convient aux livres d'étrennes et aux cartonnages d'album, mais non aux livres de bibliophiles » ; sur la recherche des « excentricités », du « japonisme décadent », du « morbide » et de l'inexécutable ; sur « les serpents entrelacés, les cieux nimbés, les pélicans s'ouvrant le ventre, les paons, les canards, les poissons à demi sortis de l'eau et plantés en quinconce, d'autres nageant dans le feuillage, etc. »

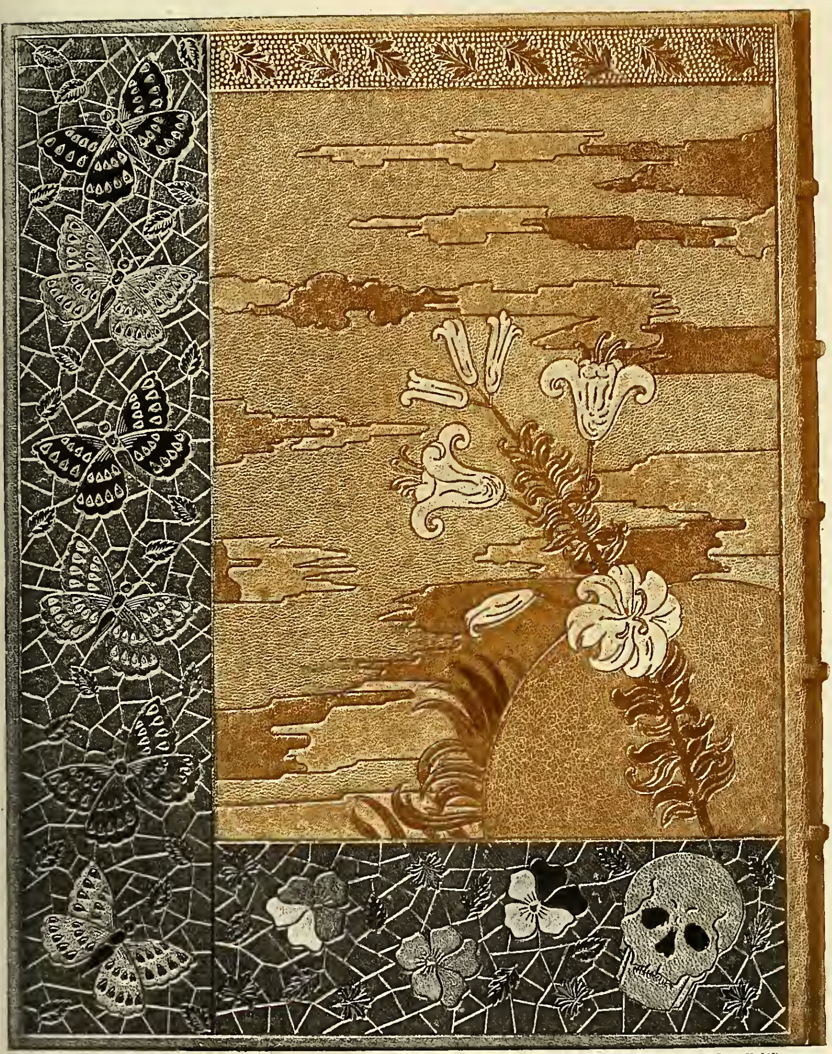
A côté du japonisme, en effet, on avait vu des concurrents proposer pour la reliure tout le matériel iconographique « symboliste », « esthète » et « décadent » : les branches d'arbres convulsées sur fond de nuages spasmodiques, les femmes asexuées sur semis d'artichauts agressifs, les masques « rosses », les animaux en bois, les plantes en champignons sur des tiges raides comme des pals, les feuilles à l'air « mauvais », les fleurs « perverses » à prétentions « trou-



Héliog. Bordier — Imp. Ch. Wittmann

L'EFFORT, 1894

RELIURE DE RUBAN



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

L'EFFORT, 1894

RELIURE DE RUBAN

blantes ». Et des lis, des lis mystiques, comme s'il en pleuvait, etc. Puis, à côté du japonisme et du décadentisme, le *grassétisme.* Grasset, nous l'avons dit, a personnellement une érudition considérable et dont il sait se servir. De jeunes élèves se figurent naïvement qu'on peut lui emprunter tout simplement « un procédé » et « faire du Grasset » à la minute : il suffit, pour cela, croient-ils, de traiter une composition en y introduisant des bandes sur les bords, et en insérant dans ces bandes une alternance de deux sujets — un long, un court — qui répond à toutes les nécessités. Pour symboliser la littérature, par exemple : alternativement une plume, un encrier ; une plume, un encrier ; une plume, un encrier ; ainsi de suite. La femme : des ciseaux, un dé ; des ciseaux, un dé ; des ciseaux, un dé.... La charcuterie : un couteau, un jambonneau ; un couteau, un jambonneau ; etc. Et ainsi pour tout.

Autres résultats du concours. Force rapports, naturellement[1]. Une distribution de prix, fort

1. Rapports de MM. Falize, Paul Colin, Henri Beraldi. Publiés dans la *Revue des Arts décoratifs*, et en brochure séparée, avec la reproduction de tous les dessins primés.

agréable pour les jeunes gens et demoiselles récompensés, entre qui l'on répartit 3 000 francs. Force discours à ladite distribution : dans les cérémonies de l'espèce, l'usage s'est établi de faire venir un ministre, pour féliciter les jeunes de « maintenir ainsi haut et ferme le drapeau du goût français ! ». Force polémiques, railleries, gorges chaudes, dans les articles des journaux de bibliophilie.

Résultat effectif : un bibliophile, M. de Lacroix-Laval, s'amusa à faire une synthèse de tout le bric-à-brac hystéro-japonais révélé par l'exposition, et le fit mettre par Ruban sur un pastiche satirique du style décadent : *les Déliquescences d'Adoré Floupette*. La reliure-affiche amenait la reliure-pamphlet !

Autre reliure :

[232] Ruban. *L'Effort*, d'Haraucourt, édition des Bibliophiles contemporains. Le relieur s'est proposé de résumer les données du concours des Arts décoratifs, et de « l'Art nouveau ». Maroquin citron à bandes Grasset de diverses couleurs.

[233] Même reliure ; second plat.

Reliures Artistiques
Pétrus Ruban
9, Rue de Savoie, 9,
Anciennement 16, Rue Dauphine,
PARIS
MÉDAILLES D'ARGENT
aux Expositions de Paris 1886-1889

Paris, le 7 Mai 1896

Monsieur

Le croquis pour Maupassant est prêt si vous voulez bien me faire l'honneur d'une visite nous l'examinerons ensemble et choisirions la peau pour le volume

Avez vous remarqué au salon arts décoratifs la broderie qui se trouve dans la vitrine de M. Falize sur laquelle est posé ce magnifique rose en or ciselé; quelle belle décoration à dorer pour une reliure si l'on pouvait en avoir la reproduction et je crois qu'il est en votre pouvoir de l'avoir

Daignez agréer Monsieur mes salutations empressées

Ruban



108 Dujardin

Imp Ch. Wittmann

LA FEMME A PARIS, 1894

COUVERTURE, SATIN BROCHÉ

(DESSIN DE RUDNICKI)

En même temps le relieur voulait montrer que bien des motifs, proclamés inexécutables, ne le sont pas. Sa reliure est d'une excellente exécution. Mais de pareilles exécutions comportent naturellement des frais considérables.

Enfin Octave Uzanne s'empressa d'accueillir le jeune concurrent récompensé en premier au concours pour le brillant de ses dessins, et lui demanda la composition suivante :

[234] Rudnicki. Encadrement de la couverture en satin de *la Femme à Paris*, 1894.

Revenons à Nancy. Un proverbe dit : dès qu'il y a deux hommes, un des deux commande.

A plus forte raison, impossible de faire de la reliure à trois sur le pied d'égalité. L'association Martin-Prouvé-Wiéner se disloqua au bout d'un an. Toujours l'affaire de la signature! Les artistes ne pouvaient se résoudre à voir leurs décors exposés et désignés sous le nom du relieur.

Martin et Prouvé envoyèrent au Champ-de-Mars, en 1894, des mosaïques de cuir, toujours

curieuses : les unes violentes, se rapprochant de l'affiche ; d'autres, plus calmes, traitées *en décor ornemental* par la plante, et remarquables.

Wiéner, de son côté, continua à relier, faisant appel, pour l'ornement, à divers artistes, Lepère, Guingot, Grasset, Giraldon, Rudnicki, etc. Ce n'est plus seulement la reliure des artistes de Nancy; c'est, d'une façon plus générale, « la reliure des peintres » : expérience très intéressante. C'est un autre sujet, et qui va provoquer encore bien des discussions !

Tant mieux ! ces discussions passionnées sont l'essence, la vie, l'amusement de la bibliophilie....

Discussions à part, du reste, le véritable intérêt de ce que nous venons de voir, reliures de Nancy, concours, est, peut-on dire, l'intérêt philosophique : l'éternel contre-coup sur la reliure des faits du dehors.

C'est *la répercussion, sur la reliure, de l'affiche triomphante.*

C'est, *appliquée à la reliure, la recherche maladive du nouveau,* curieuse quand même si elle est faite par des artistes, mais pouvant tomber dans la main des mystificateurs.



Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

ADRESSE AU ROI DE GRÈCE, 1888

ORFÈVRERIE DE FALIZE

EMAIL DE GRANDHOMME

LII

La reliure d'orfèvrerie, etc.

Si nous respirions un peu? Les trains express, les rapides les plus vertigineux ont leurs temps d'arrêt. Si, au milieu de la course au nouveau, nous stationnions quelques minutes dans un milieu calme?

Tous les esprits ne sont pas en proie au microbe de « l'art nouveau ». Nombre d'artistes aujourd'hui font simplement de l'art, et se trouvent naturellement être nouveaux. Un seul exemple, mais capital : les graveurs en médailles. A quel degré de splendeur ils sont remontés! et cela sans agitation, sans excen-

tricités, et sans polémiques. La vue de leurs œuvres est un repos!

De même c'est un milieu calme que celui des sculpteurs, émailleurs, orfèvres, joailliers, etc., qui, de loin en loin, s'appliquent à la reliure.

Montrons quelques spécimens de la reliure-orfèvrerie, etc. de la fin du XIX[e] siècle.

[235] Reliure de l'*Adresse de félicitations de la Colonie grecque de Constantinople au roi de Grèce, à l'occasion de son jubilé*, 1888. Orfèvrerie de Falize. Cadre en argent repoussé inscrit dans des moulures saillantes. Aux angles, les médailles d'Alexandre le Grand, Justinien, Constantin et George I[er]. Dans le cadre, un émail de Grandhomme, représentant la Minerve grecque, Athéna, debout, appuyée sur un bouclier, armée de la lance, et *les yeux fixés sur Constantinople*. Inscription tirée d'Euripide.

[236] Reliure de l'*Adresse des Exposants français de Moscou à l'empereur Alexandre III*, 1892. Orfèvrerie de Christofle, sur le dessin de Léon Mallet et Henri Godin. Le bas-relief qui tra-



…ardin

Imp. Ch. Wittmann

ADRESSE DES EXPOSANTS FRANÇAIS DE MOSCOU

A L'EMPEREUR ALEXANDRE III

ORFEVRERIE DE CHRISTOFLE

verse la reliure est de Jules Coutan, statuaire.

[237] Plaquette de Meissonier pour l'*Adresse des Exposants de 1889 au président Carnot.*

[238] Plaquette d'Oscar Roty, exécutée pour Mariani, qui en a placé des épreuves, grand ou petit format, dans la reliure de l'*Album Mariani* (recueil de portraits à l'eau-forte par Lalauze, 1894 : une des plus furieuses, et il faut le dire, une des plus artistiques réclames de ce temps-ci).

Avec les plaquettes sculptées on fait quelquefois aujourd'hui, par estampage sur papier-carton, des couvertures de livres gaufrées. Celles du sculpteur Alexandre Charpentier sont remarquables. A citer aussi celle de Roty pour la brochure de la *Fête du Cinquantenaire de l'usine Christofle*, 1895. Sous les traits d'un ouvrier ciseleur, en longue blouse, le célèbre graveur en médailles nous a donné là son portrait.

Autre estampage, d'une très gracieuse plaquette d'Alexandre Charpentier, sur la reliure commerciale de l'*Aphrodite* de Pierre Louÿs.

Reliure-céramique. — Une *Histoire de la Faïence*, de Deck (dans la bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, 1887), avec trois plaques de faïence, deux pour les plats, une pour le dos, exécutées spécialement par Deck pour cette reliure. Corps d'ouvrage par Meunier.

On a introduit aussi, croyons-nous, dans quelques reliures, des *flambés* de Chaplet.

Tout cela, extrêmement peu pratique.

Reliures à émaux.

Un ouvrage sur l'émail, relié pour M. Chield, de Londres, avec un triple émail de Thesmar (un de basse-taille, un cloisonné, un Limoges).

Un exemplaire de *Claudius Popelin et la renaissance des émaux peints*, par Falize; reliure de Meunier, avec cuir incisé renfermant le portrait de Popelin, émail par Granjean.

La très remarquable série des petits émaux d'Étienne Tourrette pour reliures. Le joaillier Boucheron en a fait encastrer plusieurs dans des reliures de livres de piété.

Les émaux de Mme Vallgren (qui fait aussi des plaques en relief pour reliure).



Héliog. Bordier

Imp Ch. Wittmann

ADRESSE DES EXPOSANTS DE 1889

AU PRÉSIDENT CARNOT

PLAQUETTE DE MEISSONIER

Reliure-joaillerie. — Un livre de prières, avec un semis de trèfles en diamants placé par Boucheron sur une reliure de Marius.

Enfin, nous observerons que la vraie place de la reliure à cuirs incisés serait ici, dans la catégorie des reliures qui encastrent une matière étrangère. Nous n'en montrerons qu'une, parce qu'elle rentre dans la série des adresses d'exposants, dont la reliure-orfèvrerie vient de nous offrir plusieurs spécimens :

[239] Portefeuille avec cuir incisé, par Meunier, d'après l'affiche d'Ogé, et destiné à contenir l'*Adresse des exposants du « Livre »*, 1894, au Président de la République, Casimir-Périer (l'adresse et, par suite, le portefeuille, n'ont point été envoyés au Président démissionnaire).

Pour rester dans la reliure politique, mentionnons les reliures franco-russes et la formidable reliure du *Livre d'or de la Lorraine à la Russie* : il fallait deux hommes pour soulever ce

volume immense. La reliure était de Prouvé-Martin-Wiéner. On lui a reproché, pour la décoration, une lourdeur allemande inopportune. (Il y a une intéressante contre-partie : un livre d'or envoyé par la Russie à la France, avec une reliure en velours brodé : curieux travail russe.) — Les reliures aux armes de Russie et de la ville de Paris, exécutées par Marius pour le compte rendu des fêtes offertes aux marins russes en 1893, et que le Conseil municipal a fait imprimer ; enfin d'autres reliures en cours d'exécution sur les divers albums et comptes rendus du séjour de l'empereur Nicolas II en France. La première faite est de Gruel, sur le *Souvenir de l'Escadre du Nord à la Tsarine*. Grand album, en maroquin blanc, avec large bande bleue portant des branches de roses et des ancres croisées. C'est une très belle reliure, et d'un goût élégant.

Les publications officielles franco-russes représentent, appliquées à notre temps, ce que furent pour le XVIIe les *Entrées* et pour le XVIIIe les relations des *Fêtes*.



Bordier

Imp. Ch. Wittmann

PLAQUETTE MARIANI

PAR ROTY



Heli. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

ADRESSE DES EXPOSANTS DU « LIVRE »
AU PRÉSIDENT CASIMIR PÉRIER
PORTEFEUILLE, CUIR INCISÉ, PAR MEUNIER
(DESSIN D'OGÉ)

LIII

Reliure industrielle. — La reliure-chromo.
La question des étrangers.

La reliure industrielle : autre région très tranquille, laissée en dehors des polémiques ; les critiques blasés et lassés n'y viennent point pour trouver tout mal, et les « esthètes » n'y ont point importé l'art archaïque, exotique ou convulsif. On y poursuit son chemin sur une route française. C'est une production immense, que nous ne regardons pas, parce que nous vivons au milieu d'elle. Ou plutôt nous la regardons sans la voir, négligemment, à l'époque des étrennes, un peu fatigués de son abondance, et oubliant

que c'est nous qui devrions avoir l'œil assez artiste et assez critique pour rechercher aujourd'hui avec plaisir, au milieu du médiocre, les morceaux intéressants — et qui sûrement seront remarqués par nos successeurs, lorsque le temps aura passé dans un alambic cette incalculable production, pour en distiller la quintessence. Mais ce travail de distillation, de discernement, comme il serait plus honorable de ne pas le laisser au temps, et de le faire nous-mêmes d'autorité....

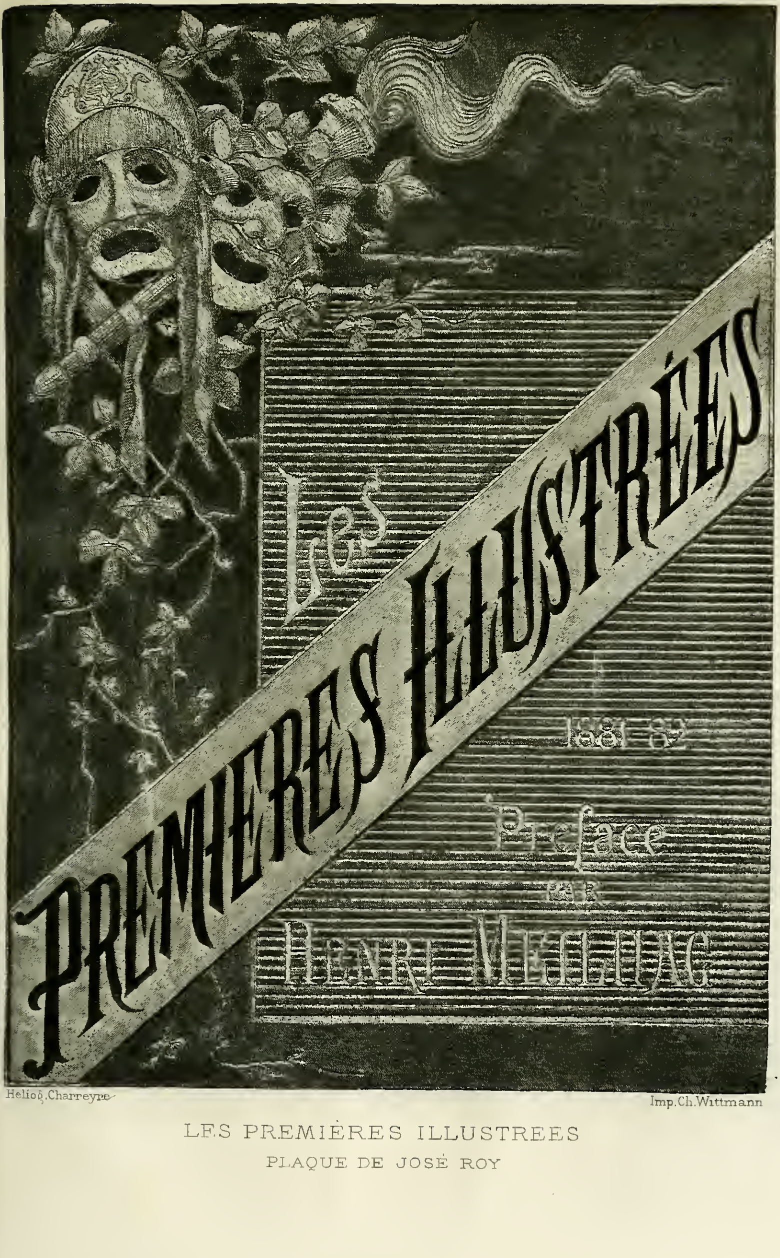
Commençons toujours, à titre d'exemples.

[240] *Les Premières illustrées*, par Raoul Toché : publication de Monnier, 1882 et suiv. Plaque de José Roy.

[241] *Revue de l'Exposition Universelle de* 1889 : chez Baschet. Plaque de Grasset.

(Livre très intéressant quoique à peu près inconnu des bibliophiles. Il contient les plus beaux bois, peut-être, qu'ait faits Lepère.)

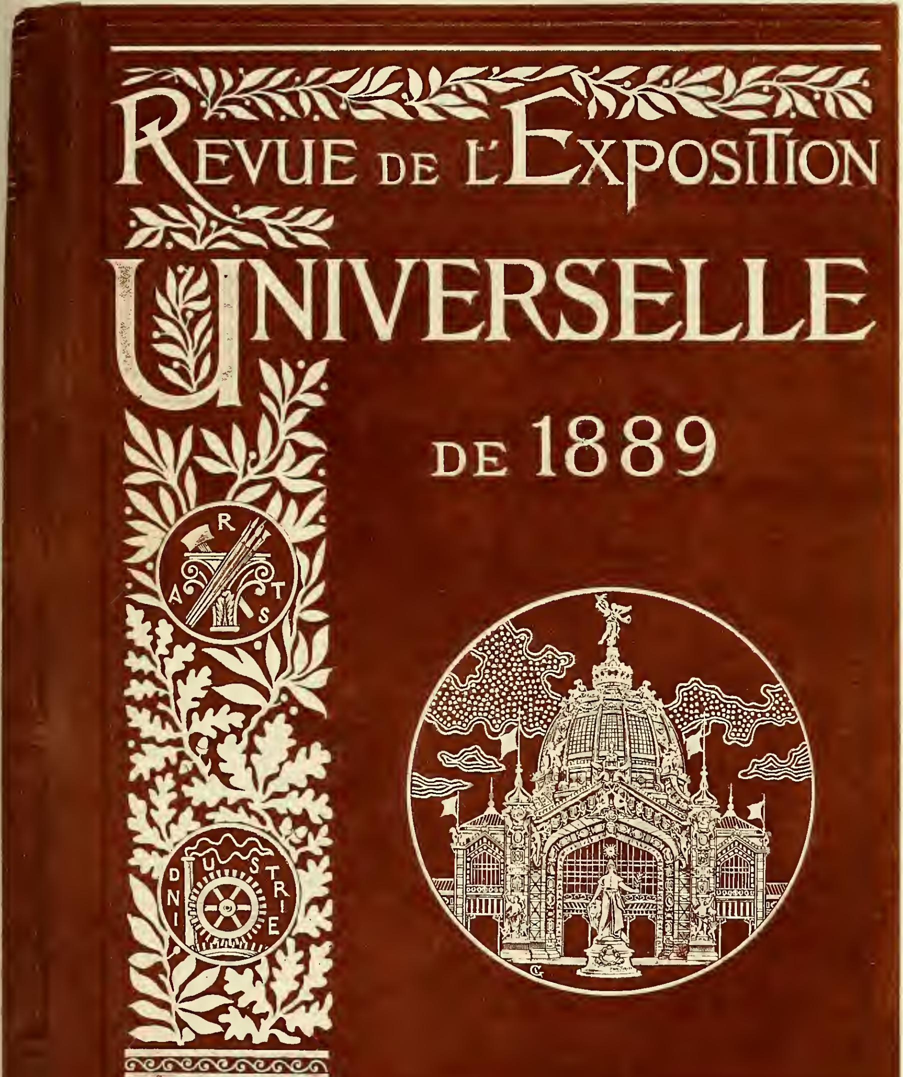
[242] Plaque de Bracquemond, pour le petit portefeuille dans lequel on remettait aux invités



Heliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LES PREMIÈRES ILLUSTREES

PLAQUE DE JOSÉ ROY



Hélog. Charreyre — Imp Ch Wittmann

REVUE DE L'EXPOSITION DE 1889

PLAQUE DE GRASSET

le *Menu du banquet offert par la Ville de Paris aux officiers de l'escadre russe*, à l'Hôtel de Ville, le 19 octobre 1893.

[243] *La Terre à vol d'oiseau*, par Reclus; Hachette, 1886. Plaque d'Habert-Dys, donnant un effet très brillant.

[244] *Guide du Cycliste en France*, Boudet et Mendel; plaque de Lebègue. Encadrement de fleurs, et tête de Mercure nimbée d'une roue de bicyclette à *pneu*.

Exemple très net d'un objet d'usage courant, ni rare, ni cher, que les contemporains manient sans y prendre garde, et auquel pourra s'attacher plus tard un intérêt de curiosité, et peut-être de prix, parce qu'il aura été typique.

[245] *Les Cahiers du capitaine Coignet*, Hachette. Plaque de Rossigneux, très belle, dans la tradition classique.

[246] *La Marine française*, Hachette, 1893. Plaque de Giraldon.

Enfin, nous citerons le fer d'Alexandre Charpentier pour la collection Guillaume.

Maintenant, sans quitter la reliure industrielle, nous passons à une autre manière : les reliures en cartonnages illustrés, genre extrêmement développé ; il en est de fort jolies. Exemples :

[247] *Nos Enfants*, par Anatole France, 1887, Hachette. Reproduction de l'original du spirituel dessin de Boutet de Monvel, pour cartonnage en couleurs.

[248] *Les Arts de reproduction vulgarisés*, par Jules Adeline ; chez Quantin. Cartonnage avec dessin d'Adeline, bien compris, net, se lisant bien, faisant de l'effet avec des moyens simples.

La simplicité et la netteté des moyens ne sont pas toujours du goût de la reliure industrielle. Elle aussi a son vice, elle aussi est piquée de la tarentule de dérailler, de donner dans un autre art, de parler une autre langue que la sienne. Elle est même piquée deux fois. La première,



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

COUVERTURE DE MENU

DU BANQUET OFFERT AUX OFFICIERS RUSSES 1893

PLAQUE DE BRACQUEMOND

d'imiter la reliure de bibliophile... les Grolier et les Henri II à la plaque! C'est atroce, nous l'avons déjà dit. La seconde, de ne pas faire du décor de reliure, mais de l'image en chromo! L'orgueil des relieurs industriels est d'avoir des presses imprimant le plus de couleurs possible. A huit couleurs, déjà ils se rengorgent; à douze, le roi n'est pas leur cousin. C'est l'idéal, faire du trompe-l'œil! Arriver à faire prendre un livre pour une chromolithographie, le *nec plus ultra*! — Mais non, c'est le danger.

[249] Enfin, montrons comme specimen d'un genre à part la couverture de *Tolla*, d'Edmond About, édition Hachette, 1889. Elle est en velours frappé, sur un élégant dessin de Giraldon.

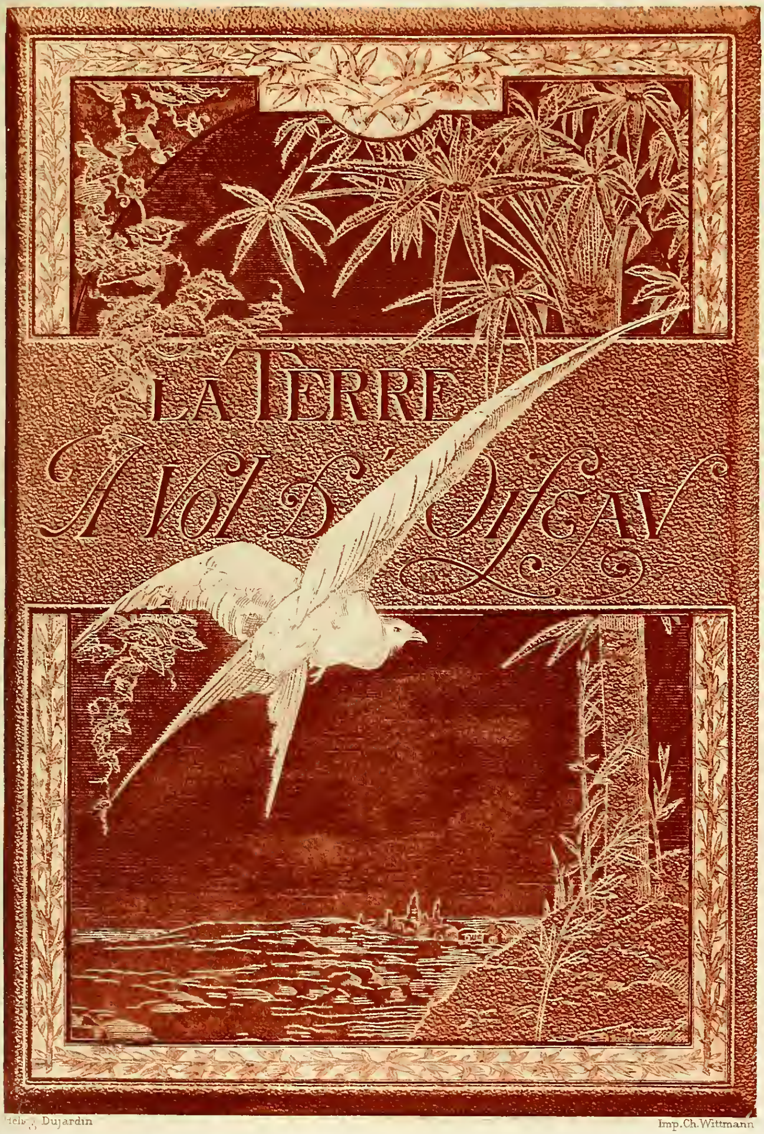
(Nous avons déjà donné plus haut sous le n° 234 une autre couverture en étoffe. Faire le rapprochement des deux, pour se rendre compte de la diversité des tendances.)

Nos grands ateliers de reliure industrielle sont toujours ceux d'Engel fils (succédant à son père, mort dans la catastrophe de Saint-Gervais-les-

Bains. Engel père avait reçu la croix de la Légion d'honneur, pour les très grands services rendus à son industrie), Lenègre et Magnier. La plupart des plaques pour reliures sont aujourd'hui gravées dans l'atelier de Paul Souze (neveu d'Auguste Souze).

Ajoutons qu'il y aura intérêt pour nos relieurs industriels à connaître, ne serait-ce qu'à titre de curiosité et de comparaison, les plaques les plus intéressantes des cartonnages anglais.

D'une façon plus générale, d'ailleurs, il est dangereux d'ignorer, il est utile de voir ce qui se fait à l'étranger. Seulement, il faut le bien voir, avec justice, mais aussi sans entraînement; et c'est là le difficile pour une certaine catégorie de Français qui, vis-à-vis de l'étranger, ne savent que passer du dédain à l'engouement et de la suffisance à la panique. « On ne relie qu'à Paris.... Art traditionnel.... Une de nos gloires.... Inimitable.... Suprématie du goût.... » Très vrai, tout cela, si on ne le pousse pas à la fatuité. Mais voici que le même homme qui parlait ainsi



Helio. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

LA TERRE À VOL D'OISEAU, 1886

PLAQUF D'HABERT-DYS



Hélio g. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

GUIDES DU CYCLISTE

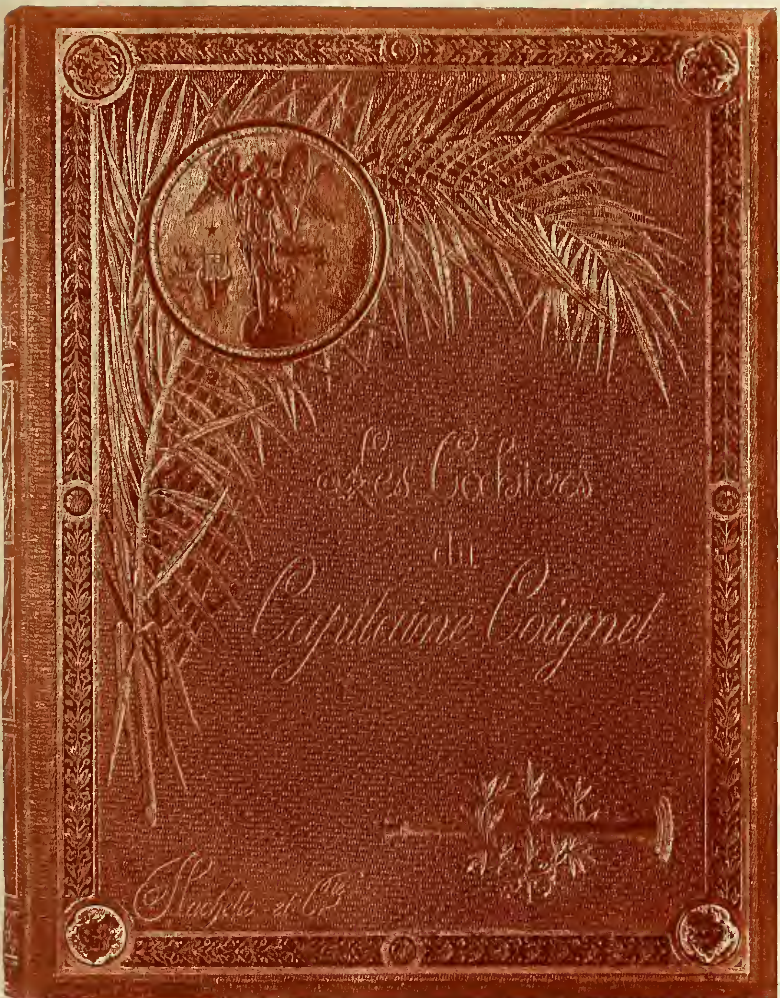
PLAQUE DE LEBÈGUE

tout à l'heure, nous arrive livide, décomposé,

> Et le visage enfin plus pâle qu'un rentier....

devant une loi qui ordonne la conversion! Cela parce qu'un Anglais envoie des reliures molles, d'une allure spéciale, à une expositionnette d'art décoratif faite à la salle Petit, ou parce que des Danois ont une vitrine à l'Exposition du Livre, et font d'agréables bouquets en application de mosaïques non serties. « Tout est perdu.... Tout au moins est menacé.... Prenons garde.... Nos rivaux.... Anglais terribles!... Danois, vont nous manger!... L'avenir aux Américains!... On ne va bientôt plus relier en France!... » — Croyez-vous? Avez-vous la prétention que la France fasse les reliures du monde entier? Nos relieurs ne peuvent même pas suffire à faire les nôtres, qu'ils nous font attendre des années! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on relie en Angleterre, et cependant la reliure française, dans l'ensemble de son histoire, ne s'en est pas portée plus mal. — Mais hier encore, en 1896, à l'Exposition du Livre, à « l'Art nouveau », des Anglais envoyaient des reliures en

vélin blanc qui paraissaient très nettement travaillées? — Eh bien! prenons cela comme une indication intéressante, et refaisons, nous aussi, dans certains cas particuliers, ce vélin blanc auquel le poète Hérédia a élevé un sonnet. Carayon, par exemple, le traitera à merveille de sa main délicate. Mais ne prenez pas peur, le vélin blanc ne supprimera ni les dorures de Mercier, ni les mosaïques de Marius! On relie, dites-vous, en Angleterre, en Danemark, en Amérique? Mais dans bien d'autres lieux. Les Autrichiens nous montraient à l'Exposition du Livre de 1894 des cuirs modelés genre Gruel, auxquels le décor allemand ancien s'adapte fort naturellement, et des petits portefeuilles très proprement frappés de plaques Grolier, de plaques Henri II et de plaques Le Gascon : ceci n'est-il pas pour chatouiller votre fibre nationale? Très malins d'ailleurs, les étrangers : quand il s'agit de récompenses, ils les sollicitent sans que rien ne les rebute : « Allons, messieurs les Français, vous qui êtes si aimables, quelques médailles de plus pour nous! Vous êtes assez hommes d'esprit pour savoir que cela n'a aucune consé-



Héliog Bordier | Imp Ch Wittmann

LES CAHIERS DU CAPITAINE COIGNET

PLAQUE DE ROSSIGNEUX



Héliog. Bordier — Imp. Ch. Wittmann

LA MARINE FRANÇAISE, 1893

PLAQUE DE GIRALDON

quence. *Cela vous coûte si peu et nous fait tant de plaisir!* » Les médailles sont accordées, le tour est joué; des annonces lancées par les candides étrangers vont apprendre à toute la terre que ce sont eux qui, désormais, tiennent le *record* ainsi qu'il appert des récompenses décernées à Paris même!... Mais poursuivons. On relie, au sens grammatical du mot, sur toute la surface du globe! En 1894, un Anglais ouvrit une sorte de concours entre des relieurs du monde entier pour la reliure du même ouvrage, *King Florus* (dans les prix doux : sans dépasser *cinquante* francs); on le relia à Paris, Alger, Bruxelles, Genève; on le relia à Londres, Liverpool, Edimbourg; on le relia à Copenhague, Berlin, Leipzig, La Haye, Rome, Venise; on le relia à New-York, Boston, Memphis, Chicago, Philadelphie; on le relia, ce qui est plus imprévu, au Caire, à Téhéran, Delhi, Madras, Rangoun, Bangkok, Colombo, Hong-Kong, Shanghaï, Batavia, Tokio; on le relia, comme dit la *Ronde du Brésilien*,

> Au nord, au midi, puis ailleurs...
> A Montmartre, en Suède,
> En Macédoine, au Kamtchatka....

On vit de tout, des pastiches et des imaginations, des raisonnables et des fous, des rétrospectifs et des exotiques; on vit, transformées en reliures, toutes les choses imaginables, la sculpture et les tapis, le filigrane et les nœuds de bambous sciés en deux. Bref, un ensemble des plus amusants, quitte à vous rendre janséniste et trautzolâtre. Et nous n'avons vu que les reproductions, l'atlas de reliure comparée! Jugez si nous avions palpé les produits eux-mêmes!

Car tant qu'on n'a point touché une reliure on ne la peut juger. Et surtout on ne la peut juger sur des reproductions réduites, très réduites, ramenées à la dimension d'un timbre-poste ou peu s'en faut, ainsi que cela se pratique couramment dans les revues françaises et étrangères. Méfiez-vous, encore une fois, méfiez-vous des reproductions de reliures; les grandes sont déjà trompeuses : si elles vous indiquent le mouvement du décor, elles ne vous font pas sentir la qualité de la reliure, et tout est là (nous n'hésitons pas à dire ceci des reproductions données ici par nous-même); mais quant aux petites, elles sont mystificatrices; il n'est pas en décor une abomi-



Helio g. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

NOS ENFANTS, 1887

DESSIN DE COUVERTURE PAR BOUTET DE MONVEL



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LES ARTS DE REPRODUCTION VULGARISÉS

CARTONNAGE

(DESSIN D'ADELINE)

nation qui, réduite infiniment, et à force d'être serrée de facture par la réduction, ne devienne un bijou....

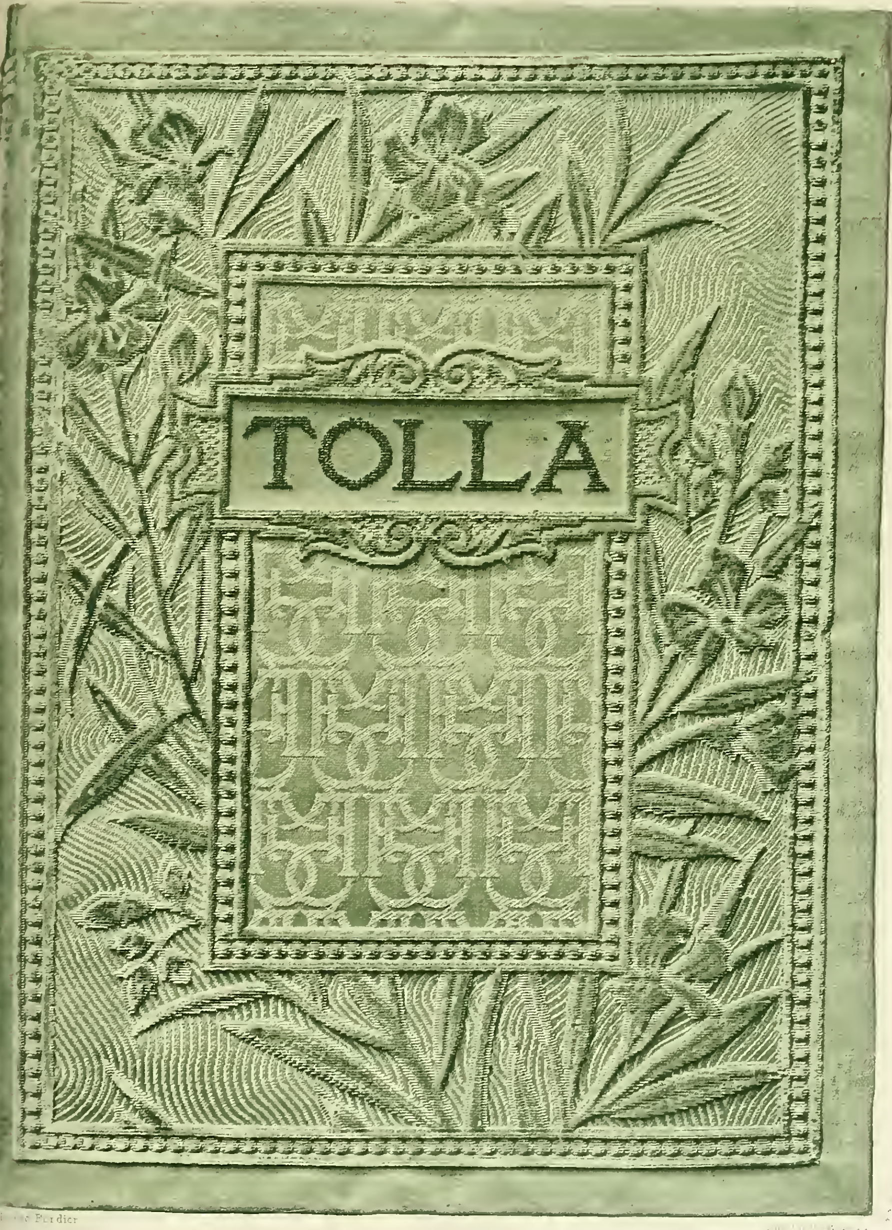
Nous parlions de revues étrangères. Ici une constatation agréable. On accuse souvent les Français de ne connaître que superficiellement les choses de l'étranger. Mais les étrangers ne connaissent pas plus à fond les choses de France. Au commencement du siècle, nous avons vu la légèreté et le parti pris, pour ne pas dire pis, du révérend Dibdin, dénigrant nos relieurs « sans en avoir vu aucun ». De nos jours, les articles sur la reliure française se sont multipliés dans les revues anglaises et américaines : ce sont des articles de bonne volonté et de bonne foi, mais des à-peu-près. Ce n'est pas étudié serré, et il n'en saurait être autrement, c'est fait de loin !

Le Français qui ignore l'étranger est blâmable, celui qui en prend des peurs subites est comique. Mais celui qui a toujours l'œil sur l'étranger, se fait chez nous son champion systématique et en arrive à ignorer la France, est insupportable, et non pas seulement insupportable, ce qui ne serait rien, mais malfaisant : par sa propa-

gande, et il en fait avec acharnement, il devient un instrument de déroute; c'est lui qui se charge de démoraliser en criant *Sauve qui peut!* « On ne peut faire blanchir ses chemises qu'à Londres. On ne saurait, en plein Paris, avoir le frisson que devant les tons blafards du morne étalage de Liberty; il n'est meubles que de Maple; il n'est suprême nouveauté en typographie et en illustration que les néo-incunables à bois néo-primitifs que fabriquent les Anglais. » L'étranger ramasse toutes ces billevesées, charge ses fusils avec et nous tire dessus.

Donc, si vous lisez quelque part que rien ne se fait bien qu'en France, haussez les épaules.

Mais si dans des livres, journaux, brochures, revues, — et il s'en fait tout exprès, — vous voyez poindre la théorie qu'on ne sait imprimer, illustrer, relier, etc., qu'à l'étranger, que rien ne se fait bien en France, inutile de pousser plus loin : jetez au panier (c'est encore bien honnête!)...



Perdier

TOLLA, 1889

COUVERTURE VELOURS FRAPPÉ

(DESSIN DE GIRALDON)

LIV

Réaction contre l'excentrique.
La reliure des peintres. — Camille Martin, Lepère, etc.

Rentrons dans la section des agités.

Quelle est cette clameur de plus en plus nourrie, générale?

N'en doutez pas, c'est la réaction contre la recherche du nouveau par l'exotique et l'excentrique, contre « l'art nouveau », symbolisto-mystico-décadent-scandinavo-belge-anglo-germano-fumisto-japonais.

Écoutez :

« *Notre dernier accès de septentriomanie touche à son terme, et nous allons pouvoir rede-*

venir des Latins, de bons Latins. » (Jules Lemaître.)

« *Ah! la clarté, la limpidité, la simplicité! Oh! pas septentrional pour deux sous, Latin dans le cœur et le cerveau, amant fou des belles architectures symétriques! Tel est mon état, je n'en connais point d'autre.* » (Zola.)

Les « esthètes » et leurs symboles, décidément, commencent à la passer extrêmement mauvaise. Écoutez encore :

« *A quel effroyable défilé nous assistons depuis quelque temps : ces vierges insexuées qui n'ont ni seins ni hanches, qui sont presque des garçons, des garçons qui sont presque des filles, ces larves de créatures sortant des limbes, s'agitant dans de confuses contrées d'aubes grises et de crépuscules couleur de suie! Ah! le vilain monde, cela tourne au dégoût et au vomissement....* »

C'est toujours Émile Zola qui parle, et il continue :

« *Heureusement je crois bien que cette mascarade commence à écœurer tout le monde, et il m'a semblé que les Salons actuels comptaient beaucoup moins de ces lis fétides, poussés dans*

les marécages du faux mysticisme contemporain. »

Le lis, le fameux lis mystique qui a fait mine un moment de pulluler sur la reliure, le voici en très fâcheuse posture. Octave Mirbeau, dans deux article fameux : *Des lis ! Des lis ! — Toujours des lis !* l'empoigne, et non seulement le lis, mais avec lui les esthètes de malheur, « qui prêchent de leur voix fausse l'horreur de la nature et de la vie, le retour de l'art aux conceptions des Papous, aux formes embryonnaires, à l'existence larveuse, et la perversion de forme qui ne donne d'illusions qu'aux imbéciles ; les sarabandes d'astres en ribotes, et les princesses avec des corps en échalas et des visages pareils à des fleurs vénéneuses, qui passent sur des escaliers de nuages, sur des terrasses de lunes malades, émaciées, longues comme des gaules à pêche ; et les peintres symbolistes qui peignent des intellectualités avec quinze jambes et dix-huit bras, et leur mettent le derrière sur la poitrine et le sexe au bout du nez ; et leurs amantes, les « âmes » sororales, lointaines, liliales, et

botticellesques, d'un angélisme volontairement ambigu et d'une incorporéité savamment troublante, rencontrées au bras de jeunes antiphysiques qui ne parlent que de Botticelli et de Burne-Jones et ne se peuvent rouler que sur des étoffes de Liberty.... Et toujours des lis, des lis, des lis ! »

Cette mémorable fessée se terminait par ce mot gaulois et cambronnien : « *Des lis!... Des lis!... De la m.... !* »

Décidément les Français ne supportent pas qu'on les fasse poser ou qu'on les ennuie. au moins plus d'un temps donné : les voici qui dégainent leur arme irrésistible, la gouaillerie. Alors, formidable explosion de huées : coup sur coup, Léon Daudet publie *les Kamtchatka* ; Goudeau, *Petite Fête intellectuelle* ; « la Vie Parisienne », *Chez les Snobs* ; Willy, *Maîtresse d'esthètes* (livre qui, par parenthèse, peut se faire couvrir, en charge, d'une reliure tout ce qu'il y a de plus « art nouveau »); en plein *Figaro*, les demoiselles « Botticelli » qui vont ibséniser en bandeaux plats au théâtre de « l'Œuvre » sont traitées de « tricoteuses de lettres ». Le

moment devient très dur aux « âmes sœurs », révélées fort suspectes. Pour les « esthètes », leur réputation est pire : quand ils passent dans la rue, on crie au mignon !

Enfin l'art incohérent et « loufoque » s'étant produits en 1895 en une exposition publique, sous le titre de « l'Art Nouveau », Arsène Alexandre écrivit, avec une trique, ceci :

« *Le Tout-Paris des gobages a défilé depuis hier soir rue Chauchat dans les galeries de M. Bing...! Il est bon de juger cette tentative avec une sympathie totalement dépourvue de bienveillance.*

« *Il n'y a pas d'art nouveau; il y a de l'art ou il n'y en a pas.... Il n'y a pas d'art sans bon métier....*

« *Le peintre, ou le sculpteur, ou le céramiste, qui ose dire ou laisse dire de lui qu'il fait de l'art nouveau, se promène avec une plume de paon au derrière.*

« *La seule manière d'apporter quelque nouveauté est de travailler avec amour, et de ne pas croire qu'on fait quoi que ce soit de nouveau.*

« *Tout cela est confus, incohérent, presque malsain. Tantôt chose mal venue d'homme qui ne sait pas son métier, tantôt caricature de l'art anglais.*

« *Tout cela sent l'Anglais vicieux, la Juive morphinomane ou le Belge roublard, ou une agréable salade de ces trois poisons....* »

La discussion générale étant montée à ce ton, vous pensez bien que les conversations spéciales sur la reliure vont se mettre au diapason. L'apparition de « l'art nouveau » dans le décor de la reliure déchaîna un mouvement violent.

« *Sous prétexte de créer un style décoratif propre à notre époque, on arrive à n'enfanter que des choses incompréhensibles et qui, à force de vouloir être originales, deviennent grotesques. La reliure, en tant que décoration de surfaces, est un art bien français qui jusqu'ici a passé à travers les siècles, laissant sur sa route des chefs-d'œuvre.... Eh bien! je crois que si l'on continue de la sorte, on n'obtiendra qu'un résultat burlesque. On oublie le principe de l'application techniqne.... Les professeurs des*

élèves qui participent aux concours ne se sont pas préoccupés de la question d'exécution matérielle et les guident mal. »

C'est ainsi que, sous la signature Alexandre Geoffroy, un petit journal, *la Curiosité universelle*, pose, dès 1893, la question de l'enseignement dans les écoles de dessin.

Sur ce, guerre de plume.

Léon Gruel publie une étude : *le Style à la fin du XIXe siècle dans les arts décoratifs appliqués à la reliure des livres*[1].

Son but, au fond, — et à travers la courtoisie de la forme, courtoisie excessive, qui finit par rendre l'attaque difficile à saisir, — son but, disons-nous, était de déclarer nettement atroces les reliures de l'art nouveau et les projets envoyés aux concours, et d'en faire retomber la responsabilité sur l'enseignement donné dans nos écoles d'art décoratif. « *Ne trouvez-vous pas que les maîtres qui ont guidé les élèves n'aient pas été un peu coupables? Assurément, leur responsabilité est grande aujourd'hui, puisque,*

1. *Bulletin du Bibliophile*, février 1896.

tablant sur ce qu'on leur a laissé faire, les artistes ont surenchéri sur des principes d'élucubration erronée et souvent exempte d'études et de savoir.... Notre enseignement fait fausse route... le japonisme est prodigué sous toutes ses formes.... Nous sommes de ceux qui veulent aller franchement en avant.... On ne fait pas sortir de terre un style nouveau... c'est en étudiant le passé qu'insensiblement la transformation nous amènera à un genre nouveau.... »

Aussitôt, contre-brochure de Marius qui dans sa *Lettre à Léon Gruel*[1] contredit vivement : « S'inspirer des anciens? mais c'est dans la pratique leur emprunter le canevas ou les détails de leur ornementation, et alors c'est la continuation de l'ère de la copie! L'insensible transformation des types? C'est aux faibles, aux impuissants, que l'on doit ces mélanges de styles dont anciens et modernes nous ont donné tant d'exemples, tandis que chacun des forts a été à son tour révolutionnaire. Il faut rompre hardiment, brutalement, la chaîne. Pour cela, deux

1. Floury, 1896.

voies différentes : ou revenir à l'étude de la nature; ou, si c'est trop difficile, refaire ce qui s'est fait aux belles époques; transposer, transcrire pour la reliure des modèles d'un art autre que la reliure (typographie, céramique, gravure d'armure, broderies, serrurerie). Demander des dessins aux dessinateurs industriels?... difficultés insurmontables. Les concours? les projets sont inexécutables, sinon en plaques. Il n'y a eu qu'une exception, l'architecte Rossigneux, arrivé à posséder parfaitement la technique de l'art du doreur sur cuir. Le japonisme est prodigué sous toutes les formes? Doucement, doucement; si la copie servile des symboles, des emblèmes de ce peuple artiste est déplacée dans notre pays, il ne s'ensuit pas que nous n'ayons rien appris. La connaissance de l'art japonais a grossi notre bagage, refait notre œil à des délicatesses de nuances dont il était déshabitué.... De tout temps on a subi les influences extérieures....

« *Vous avez trop d'expérience, mon cher confrère, pour aller grossir le nombre de ceux qui vont par la ville, une lanterne éteinte à la main, à la recherche des hommes qui doivent*

trouver le style de l'art décoratif à la fin du XIXe siècle; mais il saute aux yeux! ne gémissez pas à son attente. L'idée décorative moderne a crevé comme une grenade mûre, et ses fruits sont partout répandus.... »

Fort bien dit!

Contre-riposte de Gruel[1], qui précise ses idées : ce qu'il a voulu attaquer ce sont « ceux qui ont la prétention de prendre à notre époque la direction des jeunes artistes; lesquels jeunes, d'ailleurs, ne veulent plus mettre le temps à apprendre, et n'ont qu'une idée, abandonner les principes qu'ils auront commencé à étudier pour produire, comme les camarades, des choses imaginatives, élucubrations d'artistes mort-nés, productions incompréhensibles les plus dépourvues de conceptions d'ensemble, amalgame de souvenirs mal mis au point et d'emprunts aux contemporains. Faute de talent, ils glanent dans le champ du voisin. *Tout le monde copie Grasset, et mal!* »

Le relieur Bosquet, dans une brochure intitu-

1. *Bulletin du Bibliophile*, mai 1896.

lée *l'Art nouveau?*[1] insiste, entre autres points, sur celui-ci. « Les productions de M. Grasset doivent leur succès à la science, à l'habileté toute personnelle de leur auteur ; dans les interprétations qui en ont été faites, les dessinateurs ou copistes ne recherchent avant tout, n'ont en vue que les formules d'apparence facile dont le genre se compose. »

Réponse du journal *la Reliure* à la « violente diatribe » de Bosquet. « Quelle époque fut plus favorable à la décoration du livre? Quelles merveilles elle nous a montrées aux expositions! Il y a des choses *affreuses*, *monstrueuses*, c'est vrai. Le grand mal, parce que quelques individus tapent bien fort sur des casseroles pour arrêter la foule devant leur baraque!... »

Il me semble que nous commençons à être pas mal excités. Mais si des discussions suscitées par les concours de reliures, le grassétisme et « l'art nouveau », ce mot inoffensif et légitime en principe, mais « qui a contre lui sa

1. *L'Art nouveau? lettre ouverte adressée à l'auteur de la notice sur le Style dans les arts décoratifs appliqués à la reliure des livres,* par Émile Bosquet, Paris, chez l'auteur, 1896.

trop prétentieuse précision »[1], si de ces sujets nous passons aux reliures de Nancy, aux reliures des peintres, nous atteindrons le comble de la colère. Sans doute c'est en termes mesurés que les critiques d'art leur reprochent leur violence, leur allure d'affiches, mais voici comment s'exprime le journal ouvrier *le Relieur*, dans un compte rendu de l'exposition du Champ-de-Mars de 1896. Nous citons à titre de curiosité :

« *Il faut voir l'exposition de M. René Wiéner, rien que pour la voir, car elle est inénarrable.*

« *Oui, il faut la voir, mais bien se garder de la copier : c'est une supplique que nous vous adressons, les deux genoux dans la poussière ; ne faites pas de pareilles ignominies, ou vous ferez de la reliure un métier perdu, oui, entièrement perdu. Aucun amateur, s'il n'est pas démoniaque, ne voudra laisser un seul de ces volumes franchir le seuil de sa maison, à plus forte raison de sa bibliothèque.*

1. Victor Champier, *les Expositions de l'Art nouveau* (dans la *Revue des Arts décoratifs*, 1896).

« *Jamais, non jamais, nous n'avons vu quelque chose d'aussi laid et d'aussi atroce....*

« *Les personnes qui ont quelque tendance à l'ophtalmie feront bien, ou de ne pas regarder cette vitrine, ou bien de porter des lunettes avec des verres complètement noirs.*

« *C'est de la démence pure et simple : c'est tellement criard que cela en est hurlant : des jaunes, des bleus, des rouges absolument crus, se coudoyant, séparés par un seul trait de pyrogravure, c'est horrible à voir. Et puis des sujets comme n'importe quel homme, — pas un homme de goût sûrement — en trouverait des centaines à la seconde : le chameau du Jardin d'Acclimatation indigéré pour avoir avalé l'Obélisque! et combien d'autres!*

« *Nous ne savons pas à qu'elle sorte d'amateurs de pareilles polychromies peuvent s'adresser, mais je sais bien que si nous, à Paris, nous pondions de pareilles élucubrations, un cabanon d'aliénés à Sainte-Anne, à Ville-Évrard ou à Charenton serait sûr de voir finir nos jours*[1]. »

1. Journal *le Relieur* du 22 juin 1895, sous la signature « Dendaureure », qui désigne en effet deux doreurs.

Rien de tel que ces discussions féroces pour stimuler la production. C'est cette fièvre, c'est la lutte, c'est la contradiction qu'il faut aux créateurs pour produire.

La violence des reliures de Nancy avait exaspéré Marius au point de le rejeter pour quelques jours dans le calme et de lui inspirer l'idée de ne plus faire que des filets; la violence des attaques contre elle le reporta sur l'autre bord, elle le rendit wiénérien au moins un moment, le temps de penser à publier une brochure en réponse, où il eût dit : « Doucement, doucement ! mais avec leurs défauts et leurs outrances, ces décors ont une qualité que vous n'apercevez pas : la qualité d'art ! Ce sont souvent des erreurs, oui : *mais on sent que ceux qui les commettent se trompent en artistes !* »

Et c'est là, en effet, qu'est l'intérêt de la tentative de Nancy.

(Pour obtenir plus qu'une tentative, il faut cesser d'être novice comme corps d'ouvrage, et arriver à la perfection de l'exécution matérielle.)

La reliure des peintres n'est ni louable, ni



Heliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

LES MÉDAILLEURS ITALIENS

RELIURE DE WIENER

(DESSIN DE GUINGOT)

blamâble en soi, pas plus que la peinture des peintres. Il faut apprécier ce que vaut chaque reliure prise isolément. Elle vaut ce que vaut le peintre, et surtout vaut *à proportion du compte que ce peintre se rend de ce qu'est un livre relié, et de ce qu'est la technique du décor de reliure.*

(Il y a une question préliminaire, et qui prime tout : la reliure elle-même; les artistes, pour si artistes qu'ils soient, ne sont pas dispensés de la donner avec la perfection qui aujourd'hui est de règle absolue. Ils doivent donc, en premier lieu, SAVOIR RELIER, savoir faire un janséniste parfait, savoir exiger que le livre qu'ils vont décorer soit par lui-même une « belle matière ». C'est difficile, c'est vrai, mais il le faut!)

Comme leur peinture, la reliure des peintres peut aller d'un extrême à l'autre, de l'excellent à l'exécrable, en passant par tous les degrés intermédiaires. Elle y est allée.

Sur les reliures de Nancy, le décor des peintres, pour ses débuts, s'est en général montré d'une violence cherchée et irritante, qui ramène chez tous les critiques le mot d'*affiches*. Cette école a traité le livre non

comme un livre, mais comme un panneau ou comme une toile de six sur laquelle on peint en maroquin des jeunes filles genre « âme sœur » qui se promènent dans des parcs, ou bien des locomotives, des ballons, des bateaux à vapeur, avec la fumée en maroquin noir et l'écume des lames en maroquin blanc. D'autres fois, après s'être donné beaucoup de mal, elle est arrivée à évoquer à grands frais l'aspect d'une simple reliure commerciale à plaque; puis, tout en soulevant des protestations, elle a intéressé par sa couleur ou son étrangeté; enfin, quelquefois, abandonnant l'extravagance et l'imagerie, et rentrant *dans la décoration pure*, elle a donné des œuvres parfaitement remarquables, et de goût français.

C'est donc à Nancy même que nous demanderons les premières preuves de réaction contre l'excentrique et l'exotique.

Camille Martin. Reliure de buvard connue sous le nom de *le Buvard aux ronces* : feuilles sèches en relief. Le relief n'a pas d'inconvénient pour un buvard, si on le considère non comme



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

L'ESTAMPE ORIGINALE

PORTEFEUILLE PAR CAMILLE MARTIN

un sous-main pour écrire, mais comme un simple réceptacle de papier à lettres. — Cette pièce est un chef-d'œuvre. (Voilà ce qu'il aurait fallu mettre dans un Musée des Arts décoratifs; et de même, d'ailleurs, les morceaux qui vont suivre.)

[250] Guingot. Décor des *Médailleurs italiens*, sur une reliure de Wiéner.

Au sujet de cette reliure, le critique d'art du *Temps*, Thiébaut-Sisson, écrivait : « C'est surtout dans les motifs décoratifs empruntés à la flore de France que le goût de nos artistes modernes s'exerce avec un véritable bonheur. Dans ce genre on remarque chez les divers exposants de très intéressants spécimens. Une reliure en cuir citron ornée de feuilles mortes de marronnier par MM. Wiéner et Guingot, est satisfaisante de tout point. »

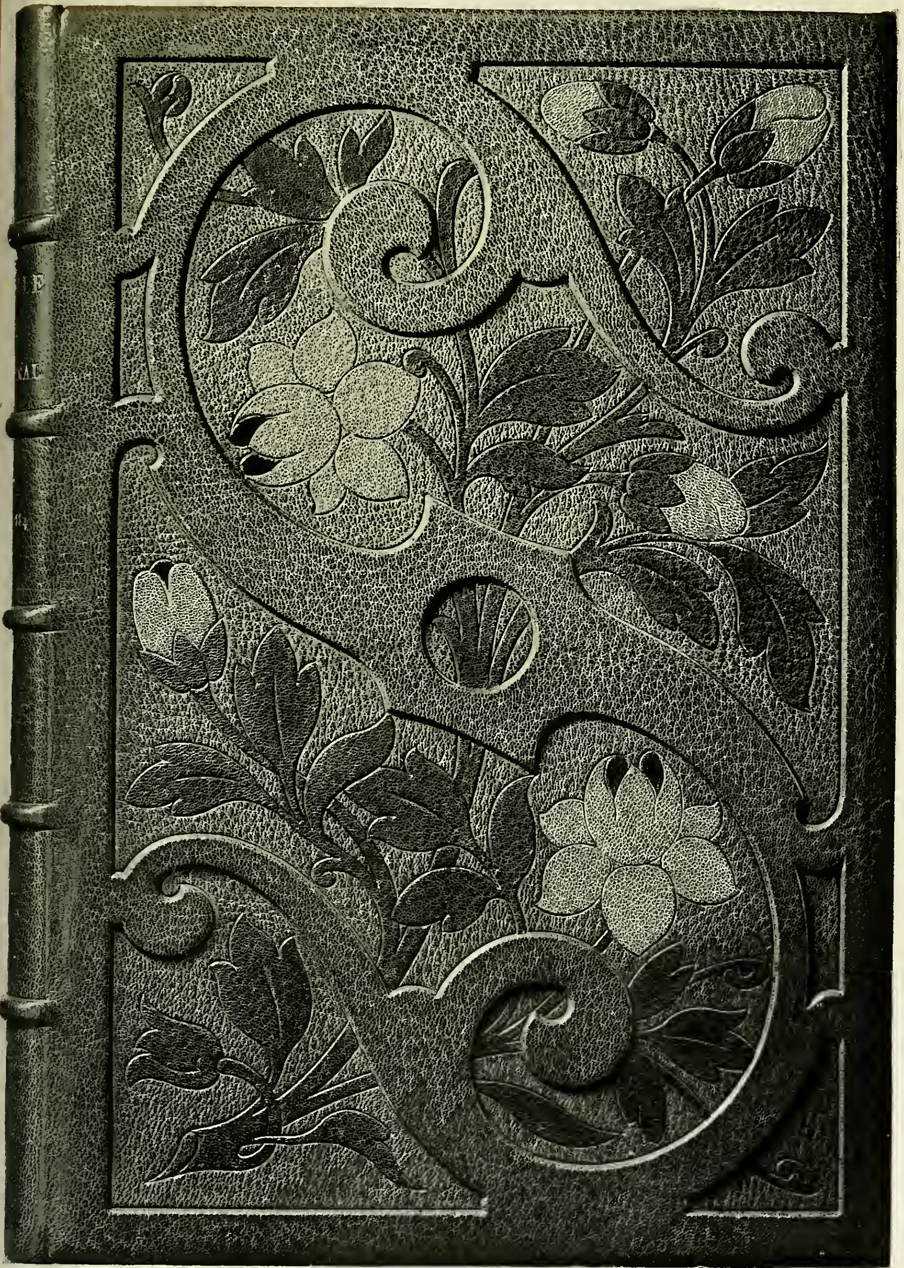
(Mentionnons comme inspirée de la présente donnée une agréable reliure en maroquin jaune à feuilles de marronnier exposée au Champ-de-Mars en 1896 par un relieur-amateur, Mme Waldeck-Rousseau.)

Autre pièce intéressante, dont le critique du *Temps* parlait ainsi : « On trouvera exquise entre toutes l'harmonie de tons fauves obtenue par MM. Camille Martin et Prouvé dans la composition qu'ils intitulent *Mélancolie d'automne.* Sur un fond brun granulé, ils ont ciselé, en cuir mat, une guirlande de feuilles de lierre, brune aussi, et la délicatesse de ce travail ton sur ton est charmante. »

[251] Camille Martin. Portefeuille pour renfermer la publication : *l'Estampe originale.* Fond de maroquin blanc, sur lequel se détachent, en mosaïque, une presse à imprimer en taille douce, des feuilles de platane, et les lettres du titre.

Ce très remarquable travail est la reproduction en maroquin de la couverture des livraisons de *l'Estampe originale.* Nous ne donnons que la moitié de la composition, qui se continue sur le second plat.

Camille Martin a donc une exceptionnelle habileté pour le décor du cuir. Il faut seulement



Héliog Bordier

Imp.Ch.Wittmann

MIREILLE, 1891

RELIURE DE MARIUS MICHEL

remarquer une propension à faire le buvard ou le portefeuille plutôt que le livre, à ne pas limiter la composition dans un seul plat, et à avoir besoin, pour s'étendre, d'aller finir sur le second plat en passant à travers le dos. Pour le livre, c'est inadmissible, on ne regarde pas les deux plats d'un livre à la fois. Notez que ces reliures visent à être des reliures de vitrine : là encore il faut bien sacrifier la vue du second plat, sur lequel pose la reliure!

Marius. Nous le considérons ici non comme relieur, mais comme décorateur, comme peintre. Il a été le triomphateur du Champ-de-Mars, en alliant aux décors d'un goût élégant et calme une exécution admirable. « Les plus belles couvertures sont discrètes et pratiques », disait Louis de Fourcaud; « celles de M. Marius Michel se conforment le plus souvent à ce programme, alors même qu'il y introduit des figures obtenues par la ciselure du cuir. Je préfère, néanmoins, les ornements et les feuillages plus ou moins stylisés, mosaïqués par ce relieur d'élite. Certaine branche de passiflore bleue sur un maro-

quin gris me demeure comme un type magistral. »

Il ne faut pas croire que Marius lui-même n'ait pas été influencé par les reliures de Nancy : après la « reliure aux cactus », il avait pensé, par réaction, se vouer toujours à la dorure et aux sévères filets. Puis il s'est remis, et s'est piqué d'une rage de perfection et d'un désir de montrer le perlé de son exécution, qui lui ont fait faire de nouveaux progrès. Il vient d'entamer, depuis trois ou quatre ans, une série de reliures qui le montrent dans la plénitude du talent.

[252] Marius. *Mireille*, in-fol. Maroquin vert, avec carcasse en S en relief; au fond, branche de pivoine stylisée. Reliure de la plus belle exécution[1].

[253] Marius. *Cantique des cantiques*, Hachette, 1886, in-fol. Reliure à carcasse en relief; dans le fond, décor de passiflore. Morceau superbe.

Ces reliures à reliefs se rapprochent encore du genre buvard, ou du coffret.

1. Bibliothèque Borderel.



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

CANTIQUE DES CANTIQUES, 1886

RELIURE DE MARIUS MICHEL

Également dans le genre buvard, ou plutôt boîte de laque, les nombreuses reliures à fleurs incisées sur cuir, colorées, vernies (trop vernies même, tombant dans la nacre, la mosaïque en coquille), qui se sont multipliées en ces derniers temps. Nous en mentionnerons une, de Meunier, remarquée au Champ-de-Mars en 1896. Louis de Fourcaud la cite dans ce passage : « A l'heure qu'il est, toute une école tend à revêtir nos volumes de prix de mosaïques à sujets voyants, plus ou moins allégoriques et symboliques, véritables affiches souvent composées de rébus. M. Wiéner, de Nancy, est l'apôtre convaincu de cette manière violente que je ne goûte point. Ses reliures ont des aspects d'énigmes et des allures de prosopopées. Celles de M. Marius Michel, extrêmement pures de procédé, mettent en œuvre les filets dorés, les ornements géométriques, la fleur naturelle ou stylisée, et, discrètement, la figure humaine. Elles sont, en général, d'un style sérieux excellent. M. Charles Meunier, pour *l'Italie d'hier* de M. de Goncourt, a disposé et ciselé sur cuir de bœuf un iris blanc, motif très agréable. Sans insister sur ce chapitre, je

dirai que la simplicité, plus peut-être que partout ailleurs, est de rigueur ici : nous voulons qu'un beau livre soit paré, non éclaboussé des fantaisies de son enveloppe. »

Puisque nous sommes sur la reliure-buvard et la reliure-boîte, voyons aussi la reliure-table. Un très habile artiste du cuir, Saint-André (de son vrai nom, Lignereux), s'est fait la spécialité de modeler en relief, sur un fond de maroquin blanc, des fleurs et des feuilles de maroquin rapporté, préalablement teinté en diverses couleurs. Il a exposé au Champ-de-Mars des meubles, petites tables, guéridons, ainsi décorés : on ne saurait trop remarquer avec quel goût il dispose ses plantes, jetées négligemment en apparence et comme au hasard, et avec quelle dextérité de main, quelle propreté d'exécution, il conserve toute leur fraîcheur à ces maroquins si délicats. Ces panneaux d'ameublement, il en a encastré dans les reliures, pour *les Fleurs du mal*, pour *Feuilles mortes et Feuilles vives*, sans oublier la branche de coca pour la réclame de Mariani.

Nous nous éloignons de plus en plus de la



Héliog. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

PAYSAGES PARISIENS, 1892
CUIR INCISÉ DE LEPÈRE
(RELIURE DE MARIUS MICHEL)

reliure proprement dite. Nous voici arrivés à la reliure-ameublement. Ce ne sera bientôt plus l'affaire du relieur; mais aucun tapissier bien informé ne pourra se dispenser de « piquer » la note reliure, entre un verre gravé et un flambé, dans l'ensemble du décor d'un boudoir, d'un salon, d'un cabinet. Les albums de photographies, laissés en permanence sur les tables : reliures d'ameublement! Et la reliure-ébénisterie de Fourdinois, ébène, poirier et buis, qui est au musée de Hambourg? Mme Belville envoie au Salon des pyrogravures pour livres : voici la reliure-ouvrage de dame.

Vous entendez d'ici l'ombre des Lacarelle, des Lignerolles et des Defresne nous crier : « Ce n'est pas de la reliure! Ce n'est pas de la reliure! » Et, dans le monde des vivants, Fourcaud dira justement : « Par malheur, les autorités qui commandent les œuvres n'ont pas plus gardé que les exécutants le sens des règles fondamentales. » A qui la faute? Quand on a été tenu un demi-siècle au régime de la copie, on ne se connaît plus! Puis les milieux changent, l'éducation de l'œil aussi; les plus modérés

d'entre nous sont intoxiqués d'un besoin de coloration vive (le Japon ! le Japon !) et de formes nouvelles. Où est la limite exacte où il faut s'arrêter? La reliure, la sellerie, le coffret, le buvard, l'album de photographies sont de même race. Où est au juste la séparation? Du panneau de cuir à fixer dans un mur au panneau de cuir à encastrer dans un livre, il n'y a que la différence de format : c'est le même art. Et comment résister à la tentation de déserter la reliure normale et de pousser une pointe dans cette fantaisie du panneau rapporté, si le signataire du morceau pouvait être, par exemple, Jules Chéret ? Comment résister, lorsqu'il s'appelle Auguste Lepère?

La série des cuirs incisés de Lepère restera comme un des plus précieux résultats de la reliure des peintres.

C'est à Marius que nous les devons. En 1892, il avait à relier l'exemplaire unique sur japon in-4 des *Paysages parisiens*, avec commande d'un cuir incisé. « Puisque ce livre, dit-il, offre cette particularité unique que le même artiste a



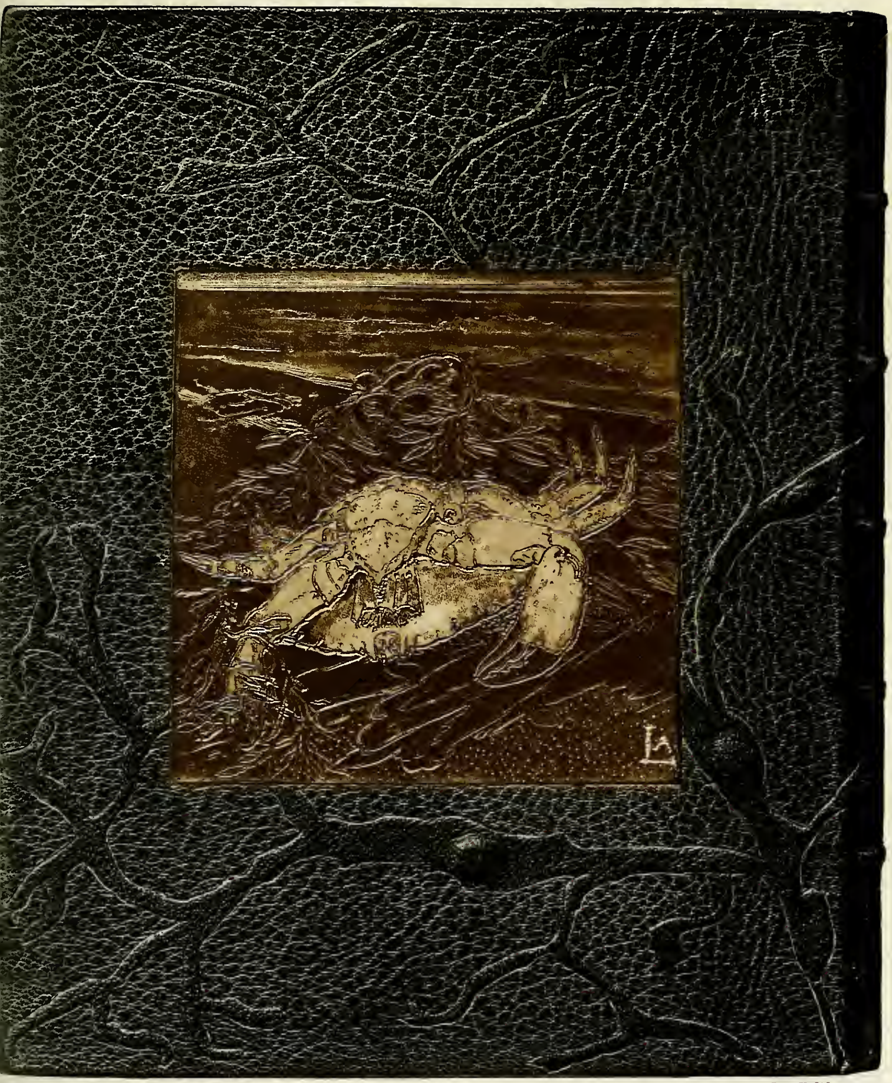
Héliog. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

LA MER, 1886

(CUIR INCISÉ DE LEPÈRE

RELIURE DE WIENER)



Hélioḡ. Dujardin — Imp Ch. Wittmann

LA MER, 1886

CUIR INCISÉ DE LEPÈRE

(RELIURE DE WIENER)

pu en dessiner les illustrations, les graver sur bois, et en graver quelques-unes à l'eau-forte, il faut pousser plus loin : il faut que l'illustrateur-graveur devienne son propre relieur. » Et il apporta à Lepère un morceau de cuir, en lui donnant le manuel opératoire.

On sait comme Lepère est l'homme des contrastes colorés ; on sait comme il est curieux des recherches de procédés. Du premier coup, il fut au fait, et en maître.

[254] Lepère. Cuir incisé pour *Paysages parisiens*, 1892, dans une reliure de Marius. Attachée à un pieu de l'Estacade, la Seine personnifiée ; ses longs cheveux dénoués passent sur ses bras, puis, remontant vers le haut de la composition, vont ingénieusement y former les lettres du titre. Au fond, vue de Paris, Pont au Change, Palais de Justice, Sainte-Chapelle et la Tour Eiffel. Les colorations du cuir (que l'héliogravure ne peut pas rendre) sont superbes.

La reliure faite, Marius en fit un bond de joie. « Les bibliophiles rétrospectifs de notre siècle en grinceront, s'exclama-t-il, mais, sans

hésiter, les gens du XVIe l'acclameraient! » Et il dit à Lepère : « Vous avez atteint la perfection du premier coup. Vous ferez probablement aussi bien, jamais mieux! »

C'est par ce morceau précieux que débuta, comme nous l'avons dit, la reliure des peintres.

[255] Lepère. Cuir incisé pour *la Mer*, de Richepin; dans une reliure de Wiéner. Exposé au Champ de Mars en 1894, avec un plein succès.

Voici le jugement que portait à ce sujet le critique du *Temps* :

« Tout n'est pas irréprochable, tant s'en faut, dans les vingt-cinq ou trente reliures en cuir mosaïqué exposées au Champ-de-Mars : on voit sur les plats de certains livres des compositions qui seraient charmantes en affiches, mais dont le pittoresque outré n'a ni le calme ni la belle tenue qu'on exige impérieusement d'une reliure ; souvent les assemblages de tons sont criards, et je ne vois de véritablement supérieure, dans les compositions à figures, qu'une seule pièce, *la Mer*, exécutée en cuir incisé par M. Lepère. La figure de femme qui symbolise la vague est



Héliog Bordier Imp. Ch. Wittmann

PARIS VIVANT: LE JOURNAL, 1890

CUIR INCISÉ DE LEPÈRE

(RELIURE DE MARIUS MICHEL)

d'une exquise souplesse, et le ton, d'un brun mat, de son corps, forme avec le vert foncé de l'encadrement une belle et sévère harmonie. »

[256] Second plat du même livre. Cuir incisé représentant un crabe d'une très belle couleur.

Où est, disions-nous, la limite entre le cuir incisé du livre et le cuir incisé mural? Un morceau capital de Lepère est un grand panneau décoratif de cuir incisé : « l'Enfant au crabe ». C'est un chef-d'œuvre. (Voilà encore une pièce digne du Musée des Arts décoratifs!) Mais il passe le format possible du livre.

Autres cuirs incisés de Lepère :

Le Cantique des cantiques, édition Hachette, in-folio. La Sulamite, sur fond de paysage, d'un ton roux et chaud. Reliure de Marius.

Hérodias. Salomé dansant.

Les Trophées. Centaure enlevant une femme.

Les Gueux. Un gueux des champs, se chauffant à un maigre feu.

Bois et Eaux-fortes d'Auguste Lepère, album

in-folio constitué pour un bibliophile et relié par Marius. Deux femmes qui gravent, et symbolisent le bois et l'eau-forte.

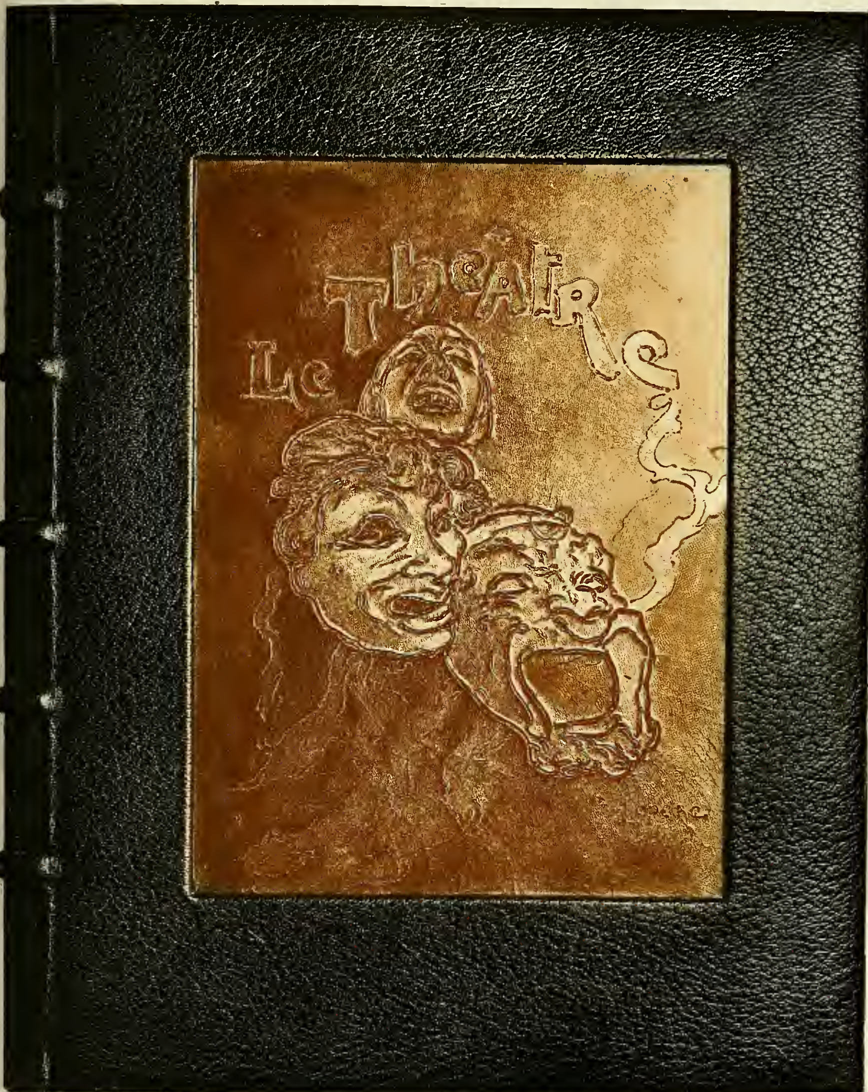
Porte-cartes. Petit cuir représentant deux femmes en toilette de 1896. Le porte-cartes est exécuté par Marius[1].

Paris au hasard. Jeune Parisienne traversant le pont des Arts pendant une giboulée.

[257] Lepère. *Paris vivant : le Journal*, par Clovis Hughes, publication de la Société du Livre illustré, 1890; exemplaire manuscrit, in-4, contenant les croquis, les dessins originaux définitifs et les fumés. La Presse a été représentée par Lepère sous les traits peu flatteurs d'une vendeuse du journal *la Révolte* : au-dessus, plane une furie incendiaire. Reliure de Marius.

[258] Lepère. *Paris vivant : le Théâtre*, par Francisque Sarcey. Seconde publication du Livre illustré, 1893, exemplaire manuscrit, in-4, avec croquis, dessins et fumés. Le cuir repré-

1. Colleclion de Mme Henri Beraldi.



Hélio. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

PARIS. VIVANT : LE THÉÂTRE, 1893

CUIR INCISÉ DE LEPÈRE

(RELIURE DE MARIUS MICHEL)

sente trois masques, se détachant sur un fond très sombre : le premier est rouge brun, le second jaune foncé à reflets d'or, le plus éloigné est vert. Ce morceau est un chef-d'œuvre, les colorations en sont admirables. Voilà un exemple saisissant de la transformation d'une matière vulgaire en « belle matière » par la main de l'artiste. La matière première est ici, sauf votre respect, du vulgaire cuir de semelle ; et la matière obtenue est une sorte d'émail translucide ! Reliure de Marius.

En préparation, trois autres cuirs : deux pour *la Légende dorée* ; un pour la collection des fumés de *Paris au hasard*.

De tels objets sont de hautes curiosités, des raretés. Avec les cuirs incisés de Lepère, comme avec ceux de Marius, nous connaissons ce que la reliure des peintres a donné jusqu'ici de plus précieux.

Citons cependant deux volumes des *Affiches*, édition Boudet : *les Affiches françaises* ont un cuir incisé de Pierrre Vidal, *les Affiches*

étrangères un cuir de *Thiriet*. Reliure de Marius.

Mais qui ne sent que le genre est exceptionnel et limité? Marius lui-même, en ce qui le concerne, est aujourd'hui près d'en être excédé. Vous représentez-vous une bibliothèque de mille, deux mille, dix mille cuirs incisés..., ou seulement de cent? A qui demander le dessin? Les artistes de la valeur de Lepère sont rares : il faudrait descendre à des hommes de bonne volonté, mais de second ordre... ou de dixième!

Encore une fois, si j'ai à relier mon Corneille, mon Molière, mon Racine, mon La Fontaine, ou mon Voltaire, ou mon Dumas, mon Augier, mon Maupassant, en un mot, ma bibliothèque, à qui m'adresserai-je? au relieur-illustrateur, sculpteur, au dessinateur d'affiches, à l'orfèvre, au bronzier, au joaillier, au pyrograveur sur cuir, etc., etc.? Non.

A qui donc? Au décorateur normal de la reliure, au relieur-doreur.

LV

Mercier.

Mercier, âgé de trente-six ans quand il prit la succession de Cuzin, — il est né à Paris en 1855, — avait tout ce qu'il faut pour réussir : doreur admirable; pour les différents détails de la reliure, très au courant (heureusement ! car pour lui comme pour tout autre c'est le point capital); comme artiste, désireux du nouveau, capable d'en trouver, et sachant dessiner un ornement; comme chef d'atelier, calme, méthodique, ordonné, assidu; lui-même travailleur infatigable, passant ses journées à pousser les fers; de plus, par ses ressources personnelles,

à l'abri de l'inquiétude du lendemain; enfin, facile et agréable de relations.

Nous avons peu parlé de lui jusqu'ici; cependant le rôle qu'il jouait chez Cuzin était considérable. C'est lui qui traduisait en dessin les ornements demandés et arrêtés pour les reliures, lui qui les décomposait en fers et en rectifiait la gravure, lui qui exécutait ensuite les dorures et les mosaïques. C'est de sa main que sont sortis les décors du « genre Cuzin », dont nous avons montré quelques riches spécimens, et les dorures nouvelles à filets et guirlandes sur les livres du XIXe. A première vue, Mercier semble être tout, et pourtant nous l'avons à peine nommé!

Nous ne l'avons pas nommé parce qu'il n'était pas tout, et parce que lui-même n'avait pas le désir qu'on le nommât. Il n'a point l'orgueil du doreur.

Un fait pourtant est notoire dans la reliure : la rivalité entre doreurs et relieurs proprement dits. Au contact de l'or, l'ouvrier se croit d'une autre essence que celui qui ne touche que le carton, la colle, le fil et la peau; dès qu'il appuie sur un fer, il croit entrer dans une



JEANNE D'ARC 1875

RELIURE DE MERCIER

besogne d'élite, être quelque chose comme la cavalerie de la reliure, très au-dessus des simples « biffins » du corps d'ouvrage — lesquels naturellement regimbent, exaspérés contre ce qu'ils appellent « l'orgueil du *pousse-clou* ». Nous disions cavalerie, dire l'arme savante serait mieux : *l'ouvrier d'art*, puis tout de suite la question de ne pas être *masqué* par l'*industriel* (par le patron) dont on est le *collaborateur*, puis la question de la *signature*....

Notons-le en passant : cette question de la signature des « collaborateurs », des « ouvriers d'art », loin de se résoudre, provoque déjà une réaction contre « la tendance des ouvriers à s'exagérer l'importance des connaissances techniques ». Qu'est-ce qu'un ouvrier d'art? a-t-on demandé au « comité d'initiative de la Fédération des ouvriers d'Art ». — *C'est, avant tout, un créateur, un professionnel dont la maîtrise s'établit sans conteste par la production d'une œuvre conçue et exécutée par lui-même.* Créateur? Une œuvre conçue par lui-même? Très bien, alors c'est réglé, et il n'y a plus matière à « fédération d'ouvriers » : ils ne sont pas en tout,

en Europe, une vingtaine d'hommes rentrant dans ces conditions, et ce sont des artistes!...[1]

Nous voici en pleine et extrême revanche du cerveau sur la main! Ne nous arrive-t-il cependant jamais de désirer savoir le nom de certaines « mains » extraordinaires, le nom des exécutants? Les signatures ne sont-elles pas quelquefois précieuses, quand ce ne serait que comme documents? N'est-ce point faute de quelques signatures que nous sommes à tout jamais condamnés à ne pas savoir le plus intéressant de l'histoire de la reliure (qui fut le grand doreur de Henri II? etc.)? Avouez qu'il serait fâcheux d'ignorer dans l'avenir, faute de signature, que les dorures de Mercier sont de Mercier?

Tout ceci, encore un coup, est affaire de mesure. Il y aura abus, évidemment, le jour où les reliures porteront en lettres d'or, à côté du nom de la couseuse, celui de la maison qui a fourni le fil. Ne riez pas, nous en sommes déjà là pour les livres, avec les exaspérantes mentions du nom du fabricant de papier et autres; aujour-

1. *Tendances nouvelles : enquête sur l'évolution des industries d'art*, par Henri Nocq.



Heliog Dujardin Imp. Ch. Wittmann

LES ORIENTALES 182[illegible]

RELIURE [illegible]

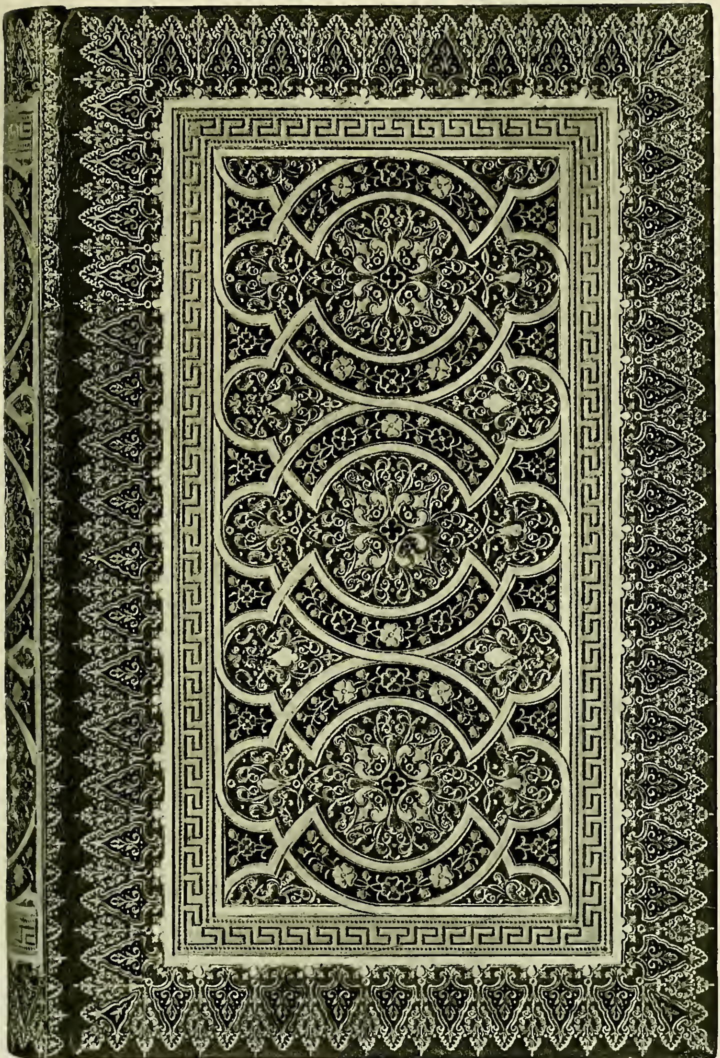
d'hui que *le Misanthrope* est de Molière et de Lorilleux : Molière qui fournit *le Misanthrope*, et Lorilleux qui fournit l'encre. Usage et abus de la signature : voici un volume de cinq cents pages; l'éditeur, l'imprimeur, le signent une fois, et non à chaque page; mais si ce volume contient cent planches, l'héliograveur et l'imprimeur en taille-douce nous imposent cent fois leur signature; les graveurs par procédés mécaniques sont, sur ce chapitre, implacables : un graveur sur bois, par exemple, nous fera grâce et se contentera parfois d'une initiale; un photograveur, jamais. Puis voilà que certains éditeurs ajoutent leur nom, gravé en grosses lettres sur chaque planche. C'est à arracher ces gravures du volume!

Nous voilà rentrés bien avant dans l'affaire de la signature, et à propos d'un homme qui ne se souciait pas de signer! Mercier, lui, fut comme doreur, comme exécutant, comme collaborateur, un soliste modeste, essentiellement discipliné et subordonné, ayant conscience de ce qu'est le chef d'orchestre, la volonté dirigeante, la cause première; reconnaissant à Cuzin qui l'avait formé, créé; appréciant aussi

l'importance capitale que, sous l'ornement et la dorure, conserve la reliure, le corps d'ouvrage. Puis enfin, c'est un tranquille, c'est sa nature! Même quand l'atelier passa dans les mains d'un jeune homme, il ne prétendit à rien, qu'à dorer merveilleusement.

Ce but, on sait s'il l'a atteint! Dans l'ère des grands doreurs il s'est encore mis hors de pair : doreur merveilleux, patient quoique singulièrement prompt et délié de mouvements : doreur au poignet d'acier, retombant dans la trace de son fer avec un coup d'œil infaillible, tenant pour la dorure « mâle » et brillante, repassant et repassant encore avec la rapidité de l'éclair, sans jamais empâter; au besoin restant un mois à dix heures par jour sur le même petit volume; sachant proportionner les ornements; imaginant avec goût les entrelacs de filets, les dentelles, les mosaïques ton sur ton, les guirlandes de fleurs polychromes qu'il sertit comme des émaux cloisonnés. Occupé présentement à créer une série de dentelles intérieures franchement nouvelles : les « dentelles Mercier ».

A son tour il forme des doreurs exceptionnels:



Héliog. Dujardin | Imp. Ch. Wittmann

LE ROI CANDAULE 1893

RELIURE DE MERCIER

Maylaender, Ghyssens. Maylaender a déjà ce qu'on appelle « une main de tous les diables » ; il est absolument extraordinaire pour les filets !

Dans ces derniers temps, Mercier a encore progressé, combinant avec le *nourri*, tradition de Trautz, la désinvolture, l'élégance de la dorure, si l'on peut dire, où Marius Michel père était incomparable. Il est telle dorure, sur un volume récemment relié par lui[1], qui épanouirait Le Gascon, si celui-ci la pouvait voir. A moins que, secrètement piqué, ledit Le Gascon ne se mît à déblatérer et à démontrer qu'elle ne vaut rien : car on accuse les relieurs d'être parfois peu cléments et de mordre volontiers sur les camarades, ainsi qu'il est d'usage entre gens qui travaillent dans la même partie.

Il y a quelque vrai là dedans, et beaucoup de faux. Trautz, puis Cuzin, furent les confrères les plus excellents et bienveillants. Mercier n'a eu aucun effort sur lui-même à faire pour suivre cette heureuse tradition. D'ailleurs qui pourrait-il envier? De quoi pourrait-il être

1. Une *Eschole de Salerne*, bibliothèque de Claye.

mécontent? Dès son début comme relieur, il tint le succès complet, et fut considéré comme un nouvel anneau prolongeant la célèbre chaîne Purgold-Bauzonnet-Trautz-Cuzin ; les plus passionnés et les plus payants des bibliophiles l'ont accueilli avec toute confiance et sympathie; il se partage avec Marius la première des clientèles : on se dispute ses reliures, il est débordé, il refuse l'ouvrage, il est obligé de faire attendre, et des années : encore la tradition de Trautz! Mais elle s'arrête là. Mercier n'a point de dévots, de fanatiques, de partisans agressifs et nuisibles par l'excès d'enthousiasme: il n'y aura point à réagir contre lui. Toute justice d'ailleurs lui est universellement rendue : il est sûr que dès maintenant son nom est entré comme l'un des plus importants dans l'histoire de la reliure. Il est, il restera célèbre.

Mais comme les circonstances l'ont servi! Il est venu à point. *Si Marius Michel*, s'écrie-t-on souvent, *si Trautz, étaient venus trente ans plus tard, ils n'eussent pas été absorbés par la copie, et alors, que de nouveau!* Mercier, lui, est venu trente ans plus tard. Plus de livres anciens à



PAYSAGES PARISIENS 18[illegible]

[illegible]

relier pour les bibliophiles rétrospectifs, mais des livres du XIX[e] pour une nouvelle génération de bibliophiles demandant du neuf à cor et à cri. Il a donc pu être plus qu'un doreur passif, il a pu prendre une part active au renouvellement du décor.

— Mais est-il à « l'avant-garde » ?

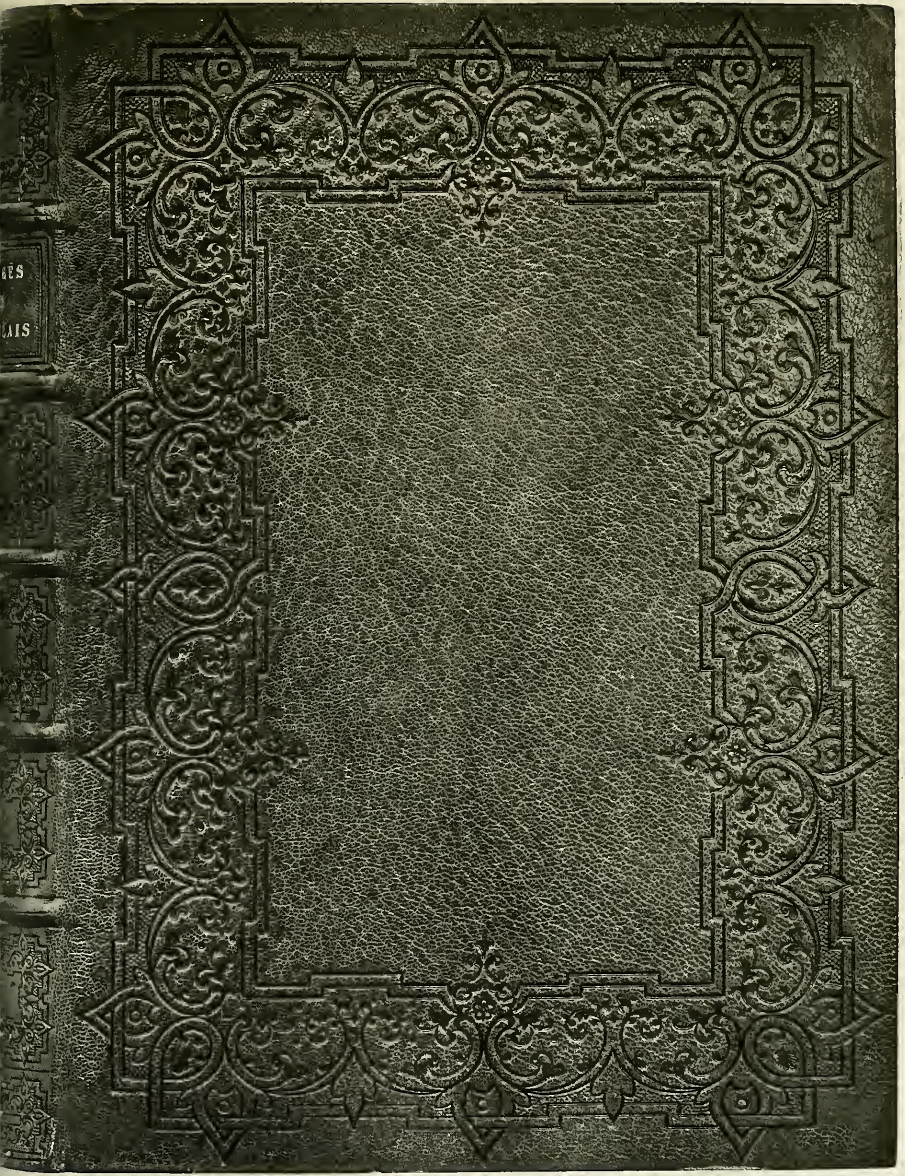
— Il n'est pas besoin qu'il y soit : il y en a d'autres. Si tout le monde y était, à l'avant-garde, ce ne serait plus l'avant-garde. Une armée ne se compose pas que de hussards. Quel est, d'ailleurs, en reliure comme en autre chose, le service d'avant-garde? Battre la campagne de droite et de gauche pour tâcher d'avoir du neuf; à ce jeu-là, trouver sa subsistance comme on peut et la prendre comme elle vient : en l'espèce, se réconforter exceptionnellement d'une reliure à décor heureux, et subir couramment des cuisines abominables. Ce n'est pas là le tempérament de Mercier, qui n'a jamais posé pour le Lassalle. Mercier, c'est la belle et solide infanterie, le morceau de résistance des batailles : c'est le régiment de Royal-Doreur qui depuis trois siècles nous a donné la victoire.

Parfaitement capable d'aller de l'avant, de ne pas regarder en arrière et de faire feu de mille fers (gravés par le très habile Delisle).

— Il semble marcher prudemment, formé en carré, comme s'il y avait danger... ?

— Il n'y a pas danger immédiat.... Mais nous sommes dans une région tourmentée, et la fièvre du nouveau, la frénésie de la « marche en avant », risquent de mettre la reliure dans un désordre où pourrait se perdre ce qu'il est essentiel de conserver. Sans empêcher aucune tentative nouvelle, sans gêner l'avant-garde dans ses recherches, il importe de conserver la reliure de bonne exécution contre la reliure d'exécution insuffisante, il importe de conserver le décor-ornement menacé par le décor-illustration, le décor-vignette ; il importe enfin par-dessus tout de maintenir le décor demandé au moyen d'expression normal du relieur-doreur, et dont l'abandon serait irréparable, contre les moyens exceptionnels.

En d'autres termes, il importe de maintenir la reliure-reliure contre la reliure-sculpture et la reliure-tableau.



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

RABELAIS, 1885

RELIURE DE MERCIER



Héliog Charreyre — Imp Ch Wittmann

RABELAIS, 1885

RELIURE DE MERCIER (DOUBLURE)

(DESSIN DE ROBIDA)

LVI

Réaction contre la reliure-sculpture, la reliure-tableau et la reliure emblématique.

Chez la plupart des bibliophiles, la résistance à la reliure-sculpture et à la reliure-tableau est absolue. Résistance passive, mais invincible. Point de cris, point de théories formulées dans les librairies, point d'injures, comme dans le beau temps des grands bibliophiles et de Lortic; on ne jette rien par la fenêtre, non; mais la porte des bibliothèques est rigoureusement fermée à toute autre reliure que celle du relieur-doreur.

Si la reliure-sculpture, la reliure-tableau, la reliure-affiche, la reliure-vignette, n'avaient

contre elles que les bibliophiles, on pourrait encore accuser ceux-ci d'être des retardataires. Nous vous connaissons, leur dirait-on, c'est encore vous, avec votre éternel *Ce n'est pas de la reliure!*

Mais voici le point curieux : les adversaires les plus agissants du livre-sculpture et du livre-tableau sont aujourd'hui les critiques et les artistes. Ce sont eux dont on sollicite les regards et les jugements dans les expositions ; ce sont eux qui combattent activement, qui attaquent, et disent : « *Ce n'est pas de la reliure!* Ce ne serait pas la peine d'avoir mené des campagnes contre le vase-tableau de Sèvres et la tapisserie-tableau des Gobelins pour donner dans le livre-tableau. » Demandez, par exemple, à un artiste comme Roty à quel point d'exaspération finissent par le porter les reliures-affiches du Champ-de-Mars!

Nous avons dit que Bracquemond, après avoir vu décorer de la reliure sous ses yeux chez un relieur-doreur, était sorti de là son opinion faite. Bracquemond a ce qu'il faut pour pouvoir tout dire en critique : il n'est pas, il ne sera jamais suspect d'être un réactionnaire et un attardé.



Hélio§ Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

PARIS QUI CONSOMME. 1893

RELIURE DE MERCIER (DOUBLURE)

Mais de là à lui faire prendre « l'art nouveau » pour des lanternes, il y a loin. On sait avec quelle rigueur de logique le célèbre graveur s'est lancé récemment dans la bataille pour la gravure sur bois, démolissant le faux bois dit d'interprétation pour prôner le vrai bois, le bois de trait, et formulant en inattaquables principes : *Un objet d'art doit porter la marque non dissimulée du métier qui a servi à le mettre au jour. Qu'une lithographie soit bien une lithographie, qu'un bois soit bien un bois* (qu'une reliure soit une reliure). *L'artiste, lorsqu'il va faire appel à un métier, lui doit de discerner le dessin que ce métier est capable d'exprimer et de ne lui demander que ce qu'il est capable d'exprimer, et non pas faire d'incroyables dépenses d'adresse, de patience, de tours de force dans l'exécution, pour arriver à produire des œuvres contre nature. Il ne faut point chercher à jouer du violon sur la contrebasse....*

Demandons maintenant à Bracquemond son opinion sur la reliure.

— Le Champ-de-Mars — nous répond-il — a une tendance de plus en plus marquée à couper

la reliure en deux, laissant absolument de côté la reliure de bibliophile pour ne montrer uniquement que de la « reliure de critique d'art »; c'est-à-dire que le livre y est tout, excepté un livre : il y est dossier de chaise, panneau peint, simple tache, n'importe quoi : il est fait pour être accroché au mur. Mais mis dans la main d'un bibliophile, point. Au Champ-de-Mars, on considère le livre comme le premier « dessous » venu ; on ignore absolument ce qu'est le livre relié.

— Mais vous, comment le définiriez-vous, le livre relié?

— C'est une belle-matière spéciale.

— Et une belle-matière? Pourquoi ne définiriez-vous pas vous-même ce mot d'un emploi aujourd'hui généralisé et que vous avez tant contribué à mettre en circulation?

— Voici. En analysant le plaisir que j'éprouve à contempler une œuvre d'art, je m'aperçois que la qualité de la matière entre pour une grande part dans l'impression que je ressens. Mais d'où provient cette qualité? Est-elle inhérente aux matières, ou leur a-t-elle été donnée par l'art? Il y a évidemment des matières qui portent en



Helioḡ Bordier

Imp Ch.Wittmann

RABELAIS. 1854

RELIURE DE MERCIER (DOUBLURE

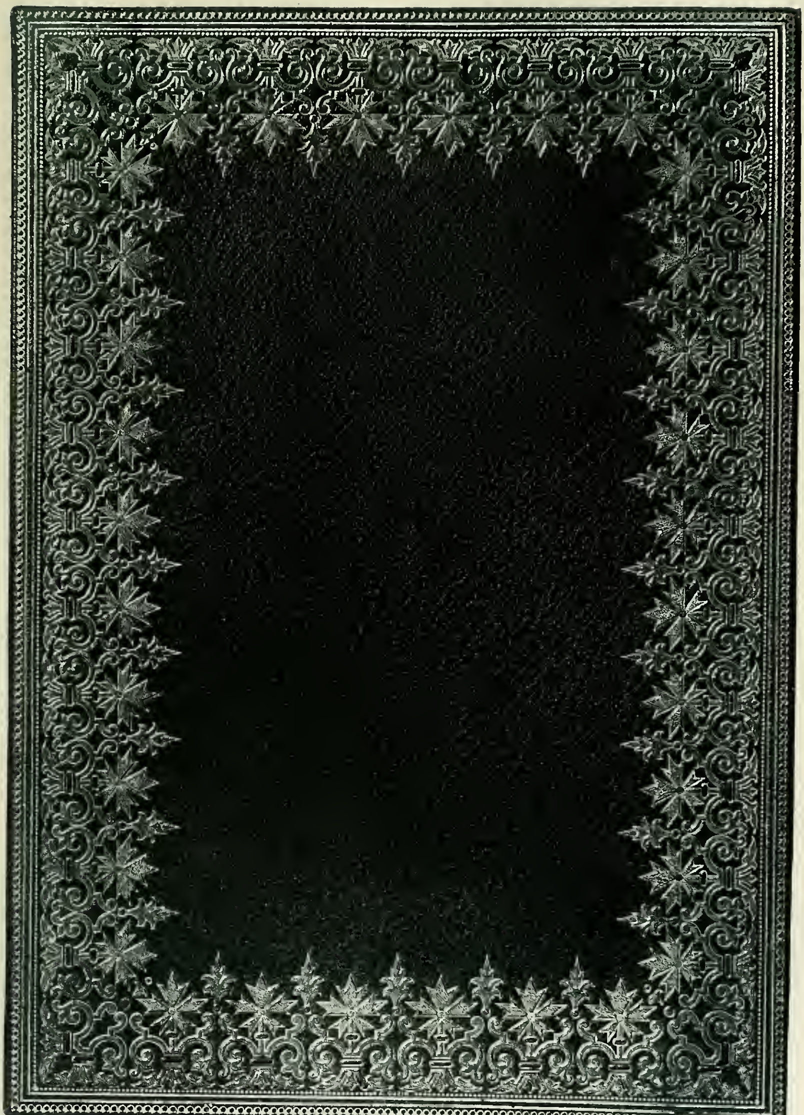
elles-mêmes leur beauté, des belles-matières natives, qui n'ont besoin d'aucun apprêt : carnation humaine, fourrures et plumages des animaux, nacre des coquilles, épiderme des fruits, coloration des fleurs. D'autres matières ne dégagent leur beauté latente que grâce à l'industrie humaine : l'effort ouvrier est nécessaire pour dégager la beauté des métaux, du bois, des marbres. Mais il est des matières dépourvues de toute beauté intrinsèque, et qui passant sous l'action des arts se transforment et s'illuminent : l'art décuple, centuple la vibration lumineuse spéciale aux matières. Un seul exemple, mais concluant : la couleur à l'huile contenue dans des tubes. Par elle-même, matière vulgaire s'il en fut, et qui reste matière terne, plate, triste, dans la main des peintres *non peignants*, même de premier ordre. Dans la main des *peintres peignants*, cette matière devient un admirable émail. Ainsi la main de l'exécutant crée la belle-matière. Voici par exemple votre relieur, avec ses feuillets imprimés, son carton, son morceau de peau....

— Entendu. Vous allez donner de la reliure

digne de ce nom cette définition mathématique : *La reliure est une opération qui a pour but, étant donnés trois facteurs matières vulgaires, papier imprimé, carton et peau, d'en obtenir un produit d'ensemble qui soit une « belle-matière » spéciale. Le résultat de l'opération, l'objet nouveau créé, s'appelle « le livre relié »*.

— Parfaitement. Eh bien! maintenant, se pénétrer de cette vérité fondamentale : LE LIVRE RELIÉ EST FAIT POUR ÊTRE CARESSÉ; CARESSÉ DE LA MAIN ET CARESSÉ DE L'ŒIL. *Tout ce qui fait obstacle à cette caresse est contre nature et blâmable.* Le livre relié est beau par lui-même, exquis par lui-même, avant tout ornement. S'agira-t-il de l'orner, l'ornementation s'y prélassera d'autant mieux sur les méplats du livre, qu'elle sera *plate* et que le *modelé* en sera absent. Le *modelé* est contraire à la mosaïque des maroquins composant la peau si aimable dont le livre est enveloppé, peau dont le charme est si complet que la question de savoir si la chaleur du modelé lui ajouterait un agrément quelconque n'existe pas. Telle qu'elle est, la peau du livre est parfaite.

— Et si l'on persiste à vouloir la modeler?



Hélioᵹ Bordier

Imp. Ch Wittmann

PARIS QUI CRIE. 1890

RELIURE DE MERCIER (DOUBLURE)

— On dénature la *forme* et la *matière* de ce merveilleux objet, le livre relié. Le modelé apporte avec lui des *bosses effectives*, sur la reliure-sculpture, sur le *livre-statue*, et des *bosses factices*, insidieuses, équivoques, sur le *livre-tableau*. Dans le premier cas, la gaffe est colossale, la sculpture blesse ou gêne la main qui tient le livre, qui passe dessus et le caresse. Dans le second cas, il y a un piège tendu au goût du bibliophile, qui, logiquement, ne doit plus ranger son livre dans sa bibliothèque, mais doit l'étaler en surface, l'accrocher au mur....

— Quel est l'obstacle opposé par le modelé à la caresse de l'œil ?

— C'est, encore une fois, de faire perdre à l'œil la notion de la forme exquise du livre relié. Les *proportions* et la *couleur*, voilà les éléments de l'ornementation de la reliure; or, en introduisant sur la reliure le modelé des valeurs, vous supprimez sur ce livre le *contraste des proportions* et le *constraste des couleurs* et vous les remplacez par des *oppositions de lumière et d'ombre* ! Oppositions complexes, étrangères, tout à fait en dehors de la faculté du relieur-

doreur, ainsi que de son outil spécifique, le filet. Les incidents pittoresques : contresens, aberration ! Encore une fois, le modelé, sous quelque forme qu'il apparaisse, doit être banni de la reliure.

— Oui ; mais la reliure-sculpture et la reliure-tableau, en fait qui veut, bien ou mal. Un simple bibliophile est capable de griffonner sur cuir avec un de ces thermocautères que des camelots vendent maintenant dans les carrefours, et qui ont fait tomber la pyrogravure dans la dernière banalité. Mais proportionner un ornement, mais l'exprimer par la mosaïque *à plat*, et par l'usage du filet, ceci, c'est l'oiseau rare.

— Et pourtant le *filet* est tellement l'essence de l'ornementation de la reliure, de la manifestation naturelle du savoir, il est tellement l'agent de l'expression du goût, la matière-art du doreur-relieur, il montre tellement toute l'habileté, tout l'art de cet ouvrier qui par degré devient artisan puis artiste par la compréhension ou l'invention de la forme des contours qu'il exprime par son filet, que le *fer à dorer* lui-même (le fameux « petit fer » que certains



Hélioḡ Bordier

Imp. Ch Wittmann

ZADIG, 1893

RELIURE DE LORTIC FILS (DOUBLURE)

bibliophiles ont toujours à la bouche), que le *fer à dorer*, ce timbre à répétitions sans nombre de la même forme, *accuse déjà un commencement de dégénérescence dans le goût du relieur et de l'amateur de livres qui en abusent.* La répétition identique de la même forme est monotone, elle crée une matière déjà vue, quelque chose de raide, d'anglais, je veux dire mécanique.... Je n'oublie pas, certes, les semis, qui font des reliures admirables, mais enfin sur lesquelles l'invention est à l'état de repos. Je n'oublie pas non plus qu'avec le fer à dorer la reliure du XVIIIe a fait des merveilles, que par son moyen elle a jonglé avec les proportions, avec la grâce que donne la désinvolture d'exécution....

— Marius a dit : *Le fer est outil d'ouvrier, le filet est outil d'artiste....*

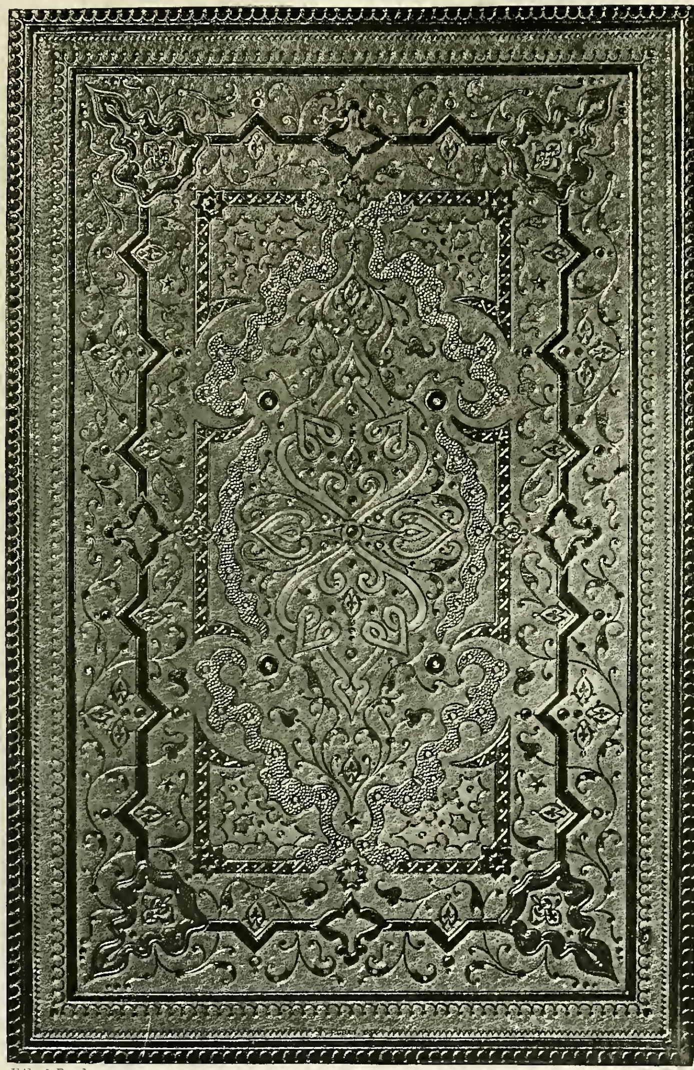
— Il va sans dire que les *proportions* ne sont pas contenues toutes trouvées dans les outils que le doreur-relieur appelle « un jeu de filets ». L'outil n'est pas une proportion. Mais rien n'empêche que cet outil la fournisse, et après celle-ci une autre qui fera valoir la première. Tandis que le fer à dorer fournit toujours la même. Je suis

loin, encore une fois, de dédaigner le fer à dorer, mais il faut ici le remettre à sa place et lui dire son fait; sauf à l'employer — avec discernement.

Si les artistes s'expriment ainsi, vous étonnerez-vous maintenant de voir les bibliophiles fermer leurs portes à la reliure-modelée — *ce n'est pas de la reliure!* — pour n'accepter que le livre décoré logiquement — *c'est de la reliure!* (ceci est, transporté dans la région bibliophile, le fameux *Ça, ce n'est pas du théâtre! Ça, c'est du théâtre!* de Sarcey)?

Vous étonnerez-vous de la fatigue, de la lassitude, causées par les données excentriques?

« Pourvu que tout cela ne nous ramène point à la copie des Grolier! » écrit Marius Vachon. Non, nous ne revenons pas à la copie : mais des hommes comme Bracquemond, comme Alexandre Charpentier, comme Thesmar, en arrivent à soupeser et palper un Boyet, un Padeloup, un Bauzonnet, un Trautz janséniste, avec la même joie que faisaient un Lacarelle ou un Bauchart. Et revoici Trautz au pinacle, et avec lui les relieurs sachant relier. C'est le livre belle-



Hélioĝ. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

HERODIAS, 1892

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE)

matière! Quant aux bibliophiles, ce n'est point seulement de la sculpture, du tableau et de l'affiche qu'ils sont las, c'est du simple emblème.

La couleur d'abord : on a écrit, depuis Jules Janin, depuis Charles Blanc, des volumes sur la couleur que l'on doit choisir pour un livre. On nous recommande les couleurs pleines d'intentions et de sous-entendus : mauves troublants, violets déliquescents, jaunes narquois, bleus mourants, rouges insidieux, tons de chair suggestifs, etc., etc. Tout ça, des mots. Quand vous allez choisir des peaux chez le relieur, il commence par vous apprendre que la plupart des tons déliquescents, insidieux, troublants et mourants, n'ont aucune solidité, et s'en iront après quelques mois d'exposition à la lumière, — ce qui est la pire manière de déliquescer. Et vous retombez sur un certain nombre de couleurs, très connues, mais sûres. Retour aux idées simples. Il y a une vague indication d'ensemble qui consiste à ne pas mettre les maroquins foncés sur les livres gais, et les maroquins clairs sur les livres graves. Et encore où est la

sanction? Les gens du XVIe étaient insensibles à cette donnée : ils auraient mis une oraison funèbre dans du maroquin citron, et aujourd'hui cela se vendrait dix mille! Mettez aujourd'hui une polissonnerie dans du maroquin noir, doré aux « fleurs du mal »! Six mille!

Les étoffes de garde? Depuis plusieurs années, cela a été une passion. On les a recherchées variées, curieuses, au besoin appropriées au sujet du livre, et emblématiques, autant qu'une étoffe peut l'être. Puis tout à coup, on leur a découvert un défaut capital, aujourd'hui que presque toutes les reliures sont doublées et richement décorées sur la doublure. Les étoffes à dessins tuent le décor de la doublure, et plus le ramage de l'étoffe est considérable, plus il est incompatible avec la dorure de la doublure qui lui fait face : il y a deux décors en antagonisme, c'est celui de l'étoffe qui tue net celui du doreur, obtenu à tant de frais! L'étoffe riche convient sur les reliures doublées jansénistes; c'est alors le décor de l'étoffe qui devient le décor du livre relié! Voilà pourquoi il se produit en matière d'étoffes un retour aux idées simples.



Hélio§. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

LA RUSSIE, 1891

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE)

État major de la Réserve
1re Division
1er Bureau

Le Capitaine M. Michel
au Colonel Boraldi à Dieppe

Mon colonel,

Quelques semaines avant votre départ, en me remettant le service, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous me laissiez en votre absence la plus grande initiative ; puis, au moment de prendre le train vous avez ajouté : Surtout ne faites rien sans me consulter !

En présence d'instructions aussi formelles et aussi concordantes, j'ai pris l'initiative de ne rien faire, attendant les consultations que je ne puis vous demander que de vive voix.

Voilà la lettre que j'aurais dû vous écrire ! mais vous auriez alors trouvé que j'

étais toujours le moins qui,
le moins que, le moins
dont, été, enfin celui qui
trouve le moyen de faire
de l'opposition même en ne
faisant rien. Ainsi j'
ai le plaisir de vous annoncer
que ~~[illegible]~~ jusque tous
lors dans leurs cartons vous attend.
Il vous restera la joie de
causer, couleur, décor, étoffe,
et nous tâcherons pour les
garder d'être plus dominés de
ne pas ~~[illegible]~~ toute efficacité davantage.
Du reste j'en suis arrivé à
penser sérieusement à renoncer
à l'étoffe par l'abus que
l'on en fait, les horreurs
que je vois chez les autres,
(C'est peut être l'éternelle histoire
de la paille dans l'œil du
voisin) mais je rêve d'un
papier personnel

Votre bien dévoué

Marius voudrait même, aujourd'hui, imaginer un papier de garde original!...

Quant au décor de la reliure, ne nous étonnons plus de voir maints bibliophiles revenir au simple, et dire à leur relieur : « Ne vous tourmentez pas l'imagination pour être emblématique à tout prix. Mettez des fleurs de lis sur l'Histoire de *Jeanne d'Arc*, soit! Soyez oriental sur *les Orientales*, *le Roi Candaule*, *Hérodias*, ou *Zadig*, soit; mettez une roulette gothique sur *la Légende de Saint Julien*, soit; enfin il vous plaît de losanger blanc et noir, jaune et noir, la doublure des *Odes funambulesques*, soit encore! Mais point de dive bouteille sur *Rabelais*, s'il vous plaît, ni de paire de cornes; sur *Paris qui consomme*, point de bocks ou de bouteilles d'absinthe, pas même de houblon et d'absinthe *stylisés*; sur *Paysages parisiens*, pas de bureau d'omnibus, ou de vespasienne, ou de bateau-mouche, ou de bec de gaz; sur *Paris qui crie*, point de camelot en maroquin; sur *le Bibliomane*, point de semis de livres ouverts ou fermés, et point de sac d'écus sur *Eugénie Grandet*; sur *Mon Oncle Barbassou*, point de

ses quatre femmes ; et surtout sur *la Mort du duc d'Enghien* point de tableau de la mort du duc d'Enghien. Ne soyez même pas gothique, si cela vous plaît, sur *le Conte de l'Archer*, ni liturgique sur un *Livre d'Offices*. Et puis, s'il vous plaît, encore, de ne pas être oriental sur *Hérodias*, eh bien! cela nous changera.... »

Nous obtiendrons ainsi une série de reliures ainsi traitées :

[259] Mercier. *Jeanne d'Arc*, de Wallon. 1875. Très belle dentelle extérieure à fleurs de lis[1].

[260] Mercier. *Les Orientales*, 1829. Doublure maroquin jaune mosaïqué de blanc. Décor arabe.

[261] Mercier. *Le Roi Candaule*, édition Ferroud ; exemplaire renfermant les dessins originaux d'Avril. Reliure en mosaïque, genre oriental, de la plus belle et précieuse exécution[2].

1. Bibliothèque V. Mercier.
2. Bibliothèque Paillet.



Héliog. Bordier — Imp. Ch. Wittmann.

LE BIBLIOMANE, 1894

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE

[262] Mercier. *Paysages parisiens*, 1892. Exemplaire contenant les croquis de Lepère. Doublure. Guirlande de fleurs, symétrique. (Tout ce qu'il y a de plus simple !)

[263] Mercier. *Rabelais*, 1885, édition illustrée par Robida. Encadrement à froid, avec pointillé : sur maroquin La Vallière.

[264] Doublure du même. Maroquin citron. Dentelle spéciale, gravée pour cette reliure sur le dessin de Robida. (C'est donc un décor de peintre, sans être une reliure-tableau.)

[265] Mercier. *Paris qui consomme*, 1893. exemplaire renfermant les dessins originaux de Pierre Vidal. Doublure. Bande avec champ, formée par entrelacs de doubles filets sertissant des étoiles mosaïquées en jaune.

[266] Mercier. *Rabelais*, 1854, illustré par Doré. Doublure. Sur le maroquin jaune-brun du fond, dentelle Mercier, mosaïquée sur ton et sans or.

[267] Mercier. *Paris qui crie*, 1890. Exemplaire contenant les dessins originaux de Pierre Vidal. Doublure. Dentelle Mercier, mosaïquée bleu clair, citron et rouge. (Voilà, par exemple, une très belle dentelle qui n'est ni XVIe, ni XVIIe, ni XVIIIe. Elle est très nettement XIXe. Elle a un style caractérisé.)

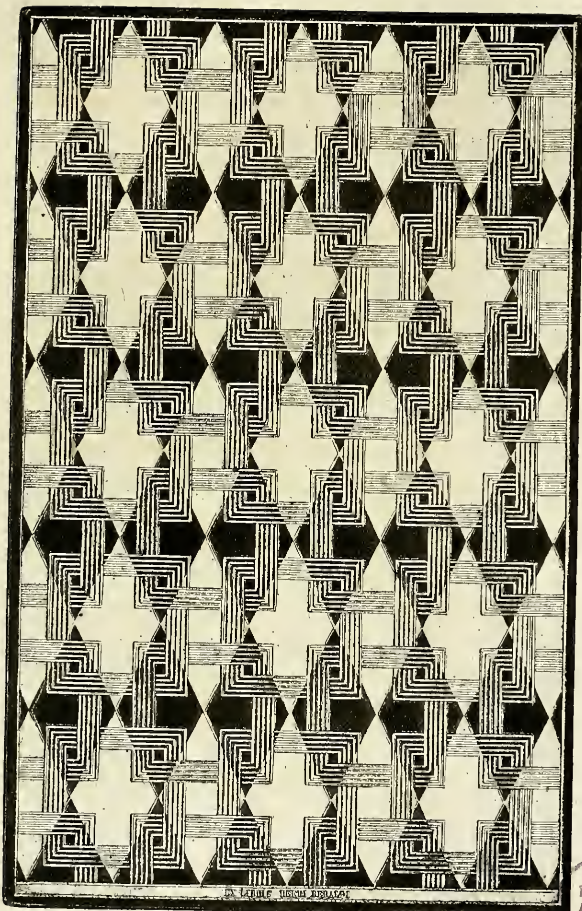
[268] Marcellin Lortic. *Zadig*, édition des Amis des Livres, 1893. Doublure. Maroquin blanc, bordure orientale [1].

[269] Ruban. *Hérodias*, édition Ferroud, 1892. Doublure. Mosaïque orientale [2].

[270] Ruban. *La Russie*, 1891. Doublure. Bande mosaïquée [3].

[271] Ruban. *Le Bibliomane*, de Nodier, édition Conquet, 1894. Doublure (Ad. Cuzin, doreur).

1. Bibliothèque Delafosse.
2. Bibliothèque du relieur.
3. Bibliothèque de Lacroix-Laval.



Heliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

ODES FUNAMBULESQUES, 1857

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE)

[272] Ruban. *Odes funambulesques*, 1857. Doublure. Fond losangé blanc et noir (l'autre plat de doublure est arlequiné jaune et noir) : sur ce fond, entrelacs de carrés de cinq filets (Drees, doreur).

[273] Ruban. *Zadig*, édition des Amis des Livres, 1893. Très remarquable dorure orientale à répétition, exécutée à trois tons, or vert, or jaune, et platine (Ad. Cuzin, doreur). Le motif de cette dorure est pris sur un modèle de rideaux couramment vendu aujourd'hui dans les magasins de nouveautés. C'est par ces emprunts à d'autres arts que la reliure s'est toujours renouvelée.

[274] Même reliure. Doublure.

Et toujours les *filets* XIXe vont se montrer comme l'élément principal du style de notre siècle :

[275] Ruban. *Mon oncle Barbassou*, 1884[1].

1. Bibliothèque Paillet.

Encadrement de filets, angles saillants; remplissage de pointillé entre les filets et l'extérieur du livre.

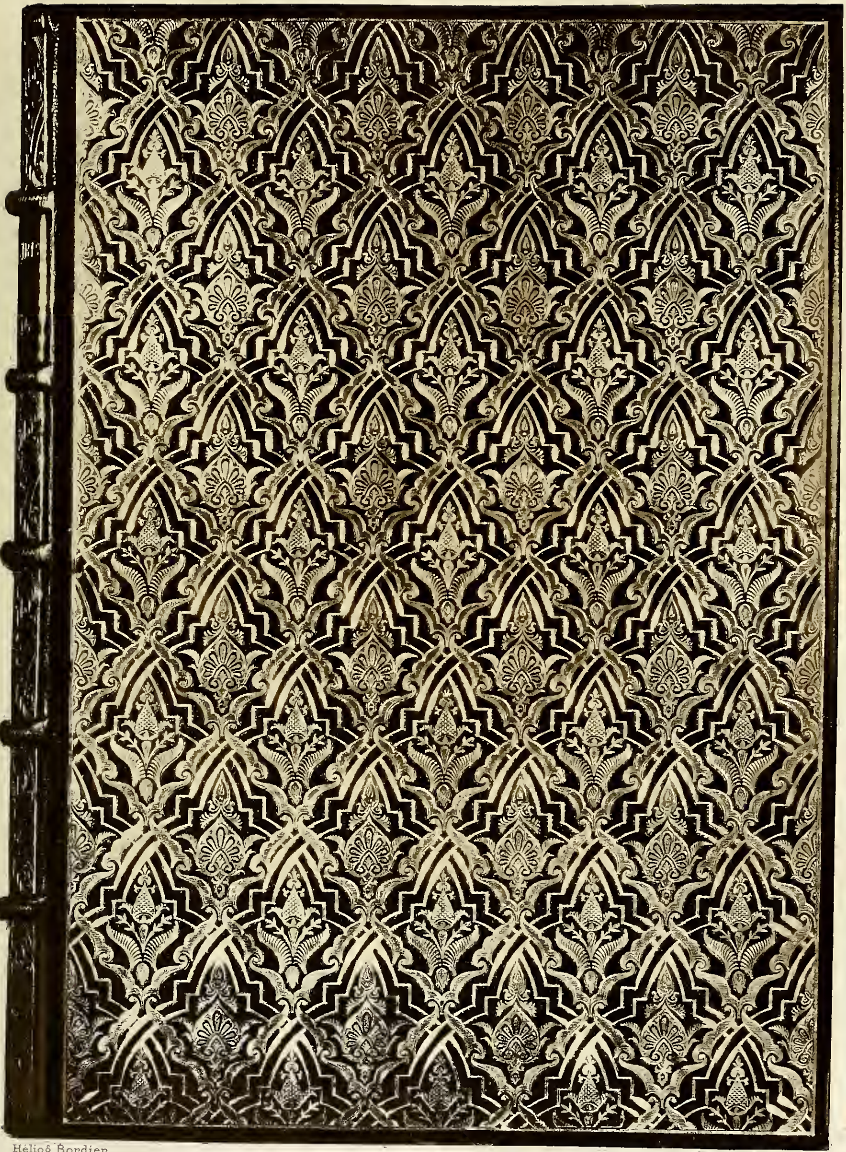
[276] Ruban. *Le Bibliomane*, 1894. Reliure à caissons de quatre filets[1].

[277] Ruban. *La Reliure française*, par Marius Michel, 1881. Encadrement par entrelacs de cinq filets droits et courbes[2].

[278] Chambolle. *Nouvelles d'Alfred de Musset*, édition Conquet, 1887. Le plat presque entièrement couvert d'un riche entrelacs de cinq filets, formant cinq losanges les uns dans les autres et coins[3].

[279] Noulhac. *La Mort du duc d'Enghien*, d'Hennique, édition de 1886. Doublure. Cadre avec entrelacs classique formé par quatre séries de trois filets (Domont, doreur).

1. Bibliothèque de Lacroix-Laval.
2. Bibliothèque du relieur.
3. Bibliothèque du relieur.



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

ZADIG 1893

RELIURE DE RUBAN



Hélio. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

ZADIG, 1893

RELIURE DE RUBAN (DOUBLURE)

[280] Marius. *Le Conte de l'Archer*, 1883. Encadrement simple, par entrelacs et compartiments de doubles filets droits.

[281] Marius. *Livre d'Offices*, 1885. Encadrement par entrelacs de deux séries de six filets. Combinaison très simple et très élégante[1].

[282] Marius. *Hérodias*, 1892. Curieuse combinaison de deux séries de sept filets droits formant des compartiments, puis s'entrelaçant en courbe circulaire. Ce décor, relativement sévère, mais vigoureux, donne un bel effet de miroitement.

[283] Marius. *Paris qui consomme*, 1893. Riche encadrement de filets, extrêmement brillant, et d'une exécution très puissante (Maillard fils, doreur).

Il faudrait citer une dorure du même genre, par filets XIXe, et des plus belles, sur *les Contes*

1. Musée des Arts décoratifs.

de Perrault, édition Boussod-Valadon, avec fac-similés d'aquarelles d'Édouard de Beaumont. (Livre exquis, par parenthèse, et digne des bibliothèques de bibliophiles : et cependant les illustrations y sont gravées *par un procédé*! Ce qui prouve qu'en fait d'illustrations il ne faut pas édicter des règles trop formelles et fulminer des excommunications absolues. De même en reliure.)

Quand nous disons de ces reliures qu'elles répondent au « retour au simple » dont le besoin semble actuellement devenir très vif et presque général, nous parlons d'un simple dans la donnée; mais l'exécution en est fort laborieuse, et partant fort dispendieuse. Rien de plus simple comme idée qu'une mosaïque à répétition : en voilà pour deux mille francs!

Mais peut-être serons-nous ramenés au simple, — mais au tout à fait simple, plus simple que nous ne voudrions! — par la question du prix.



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

MON ONCLE BARBASSOU, 1884

RELIURE DE RUBAN

LVII

La question d'argent.

— Combien se fait-il à Paris, année moyenne, de reliure de bibliophile?

— Deux cent mille francs environ. Soit, pour trente ans, six millions.

— Combien relie-t-on de volumes pour cette somme?

— De moins en moins; mais de plus en plus précieux. La reliure courante disparaît, la reliure exceptionnelle domine. Thouvenin reliait trois mille volumes par an, Trautz trois cents. Marius ou Mercier ne vont pas à deux cents. Mettons que dans l'ensemble des ateliers il

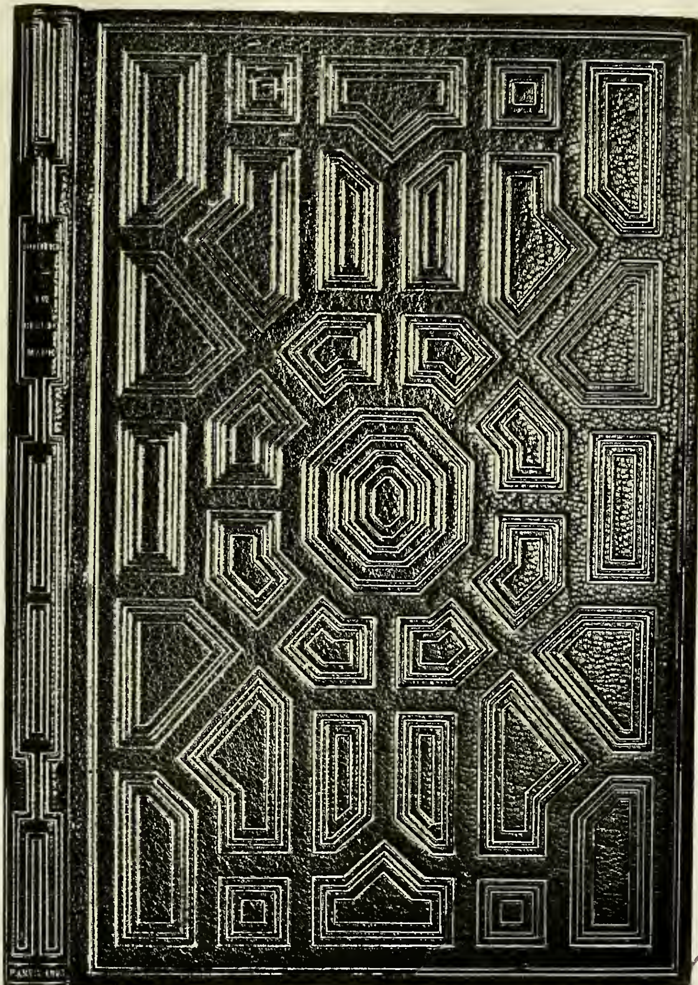
s'exécute pour les bibliophiles quinze cents à deux mille reliures pleines par an. Soit, pour trente ans, quarante-cinq à soixante mille.

— Combien les bibliophiles de 1900 paient-ils leurs reliures?

— Le prix de la vie augmente : les relieurs de 1900 paient plus cher leur loyer, leur existence. Les matières premières augmentent (300 à 350 francs la douzaine de peaux). La main-d'œuvre augmente (10 à 15 francs la journée de doreur). Le reste à proportion. Vingt francs de travail pour faire *parer* une peau, d'une parure suprême!).

Résultat : le prix de la reliure, du corps d'ouvrage, de l'indispensable, au moins QUINTUPLÉ depuis Thouvenin! Tarif du premier relieur de la Restauration : 50 francs l'in-folio, 25 l'in-4, 12 l'in-8, 5 l'in-12; et il y avait de l'ornement. Tarif des jansénistes des premiers relieurs à la fin du siècle, multipliez par cinq : 40 francs l'in-12; l'in-8, 60; l'in-4, 125 à 150; l'in-folio, 300.

Mais, aujourd'hui, les premiers relieurs ont presque exclusivement à faire de la reliure dou-



Heliog. Bordier — Imp. Ch. Wittmann

LE BIBLIOMANE, 1894

RELIURE DE RUBAN

blée (dépense idem) et alors il faut mettre : l'in-12 — un volume de Charpentier par exemple — 100 francs. L'in-8, comme l'*Hérodias* de Ferroud ou *les Zouaves et Chasseurs à pied* des Amis des Livres, 150. Le grand in-8, comme le *Napoléon* de Norvins, 200 à 250. L'in-4, comme *Notre-Dame* de l'édition Testard, 200 à 300. L'in-folio... on n'ose même plus s'y risquer!

En 1887, dans les cadeaux envoyés par la France à Léon XIII, figurait un *Saint Thomas d'Aquin*, Venise, 1593, 16 volumes in-fol.. en reliure de Cuzin, rouge doublé de rouge, dos orné, dentelle intérieure. Prix : 500 francs par volume, 8 000 francs pour l'ouvrage.

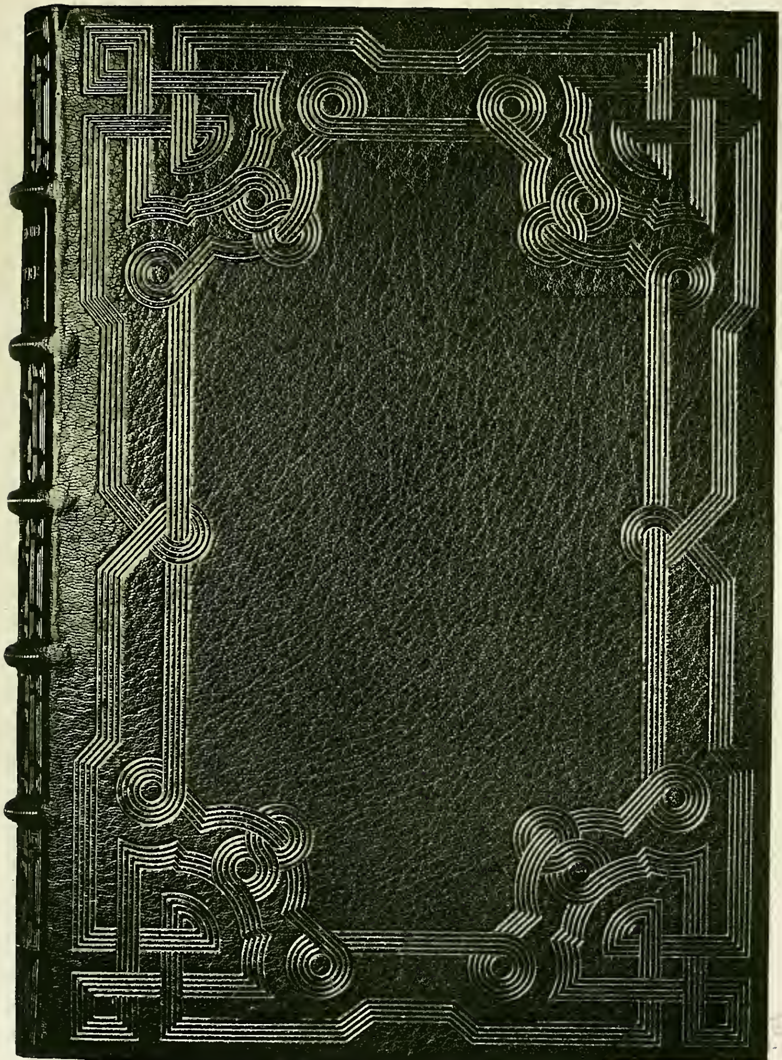
Désormais, honorer d'une reliure pleine les œuvres en plusieurs volumes, un Augier, un Dumas (dix mille francs pour relier un *Voltaire* in-8 ou un *Hugo* in-4), on n'y saurait penser. On ne fait plus relier que le volume isolé....

Eh bien! tout ceci n'est encore rien. C'est avec le décor que commencent les prix hors de tout barême, la pure fantaisie. Ah! nous voulons sur chaque volume de l'inédit, de l'imprévu (*Qu'est-ce que vous allez me mettre là-dessus?*)

des journées entières de recherches d'un relieur artiste? Des fers nouveaux, d'une gravure parfaite? Des dorures flamboyantes, repassées trois ou quatre fois? De la mosaïque partout? Même ce n'est plus de la reliure, c'est de la bijouterie, de la sertissure, de la ciselure; nos livres ne sont plus des livres, mais des joailleries que l'on ne nous livre plus que dans des écrins, dans des étuis! Payons!

Aujourd'hui, au-dessous de cinq cents francs les prix ne comptent pas. De cinq cents à quinze cents est un prix pour ainsi dire courant; de quinze à deux mille cinq cents un prix fréquent, et qui n'étonne personne. Exemples :

Les Sœurs Rondoli (planche 180) non doublé.	200 fr.
Contes de La Fontaine (187).	230
Le Bibliomane (271).	250
La Double Méprise (181), non doublé . .	275
Hérodias (217), non doublé.	300
Pastels (205), non doublé	320
La Pléiade (185).	350
La Danse (204), non doublé	350
Un Cœur simple (218-219), non doublé. .	350
Cours de danse fin de siècle (210), id. .	380
Eugénie Grandet (120).	400



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

LA RELIURE FRANÇAISE, 1881

RELIURE DE RUBAN

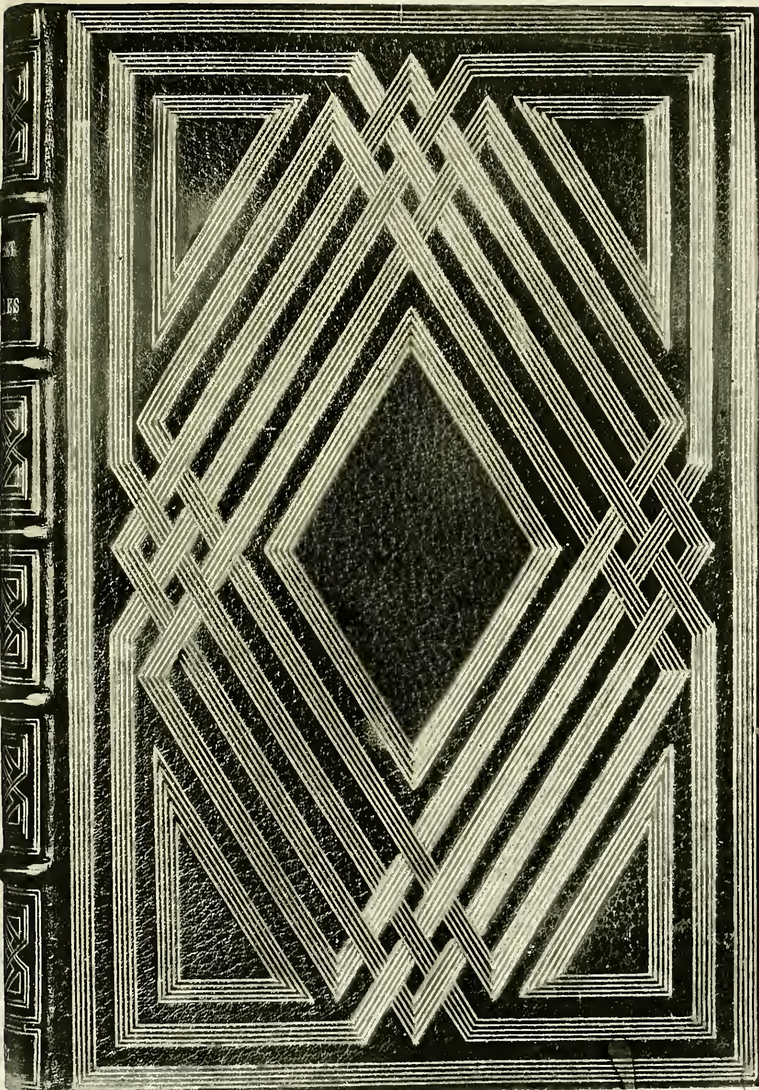
Adonis (138-139). 400
Sylvie (186) 400
Les Fleurs du Mal (207), cuir incisé. . . 400
L'Origine des Grâces (134). 500
Mariette (213) 500
Quatre Fils Aymon (223 ou 225), cuir incisé. 500
Paris qui crie (267). 500
Paris qui consomme (265). 600
Paris qui consomme (283). 600
Bibliothèque d'un Bibliophile (126) . . . 700
Contes du temps passé (190). 700
Contes rémois (192-193) 800
Monsieur, Madame et Bébé (206). . . . 800
L'Effort (232-233), non doublé. 800
Historiettes d'Imbert (135). 900
Chronique de Charles IX (194-195). . . . 900
Paysages parisiens (254), cuir incisé. . . 900
Le Jugement de Pâris (137). 1000
Faust (148), cuir incisé 1000
Coppée (183-184) 1000
Manon Lescaut (198) 1000
Rabelais (263-264). 1000
Le Temple de Gnide (143). 1200
Zadig (273-274). 1200
Sonnets et Eaux-Fortes (200). 1500
Mireille (252) 1500
Monsieur, Madame et Bébé (188-189). . . 1800
La Bible (citée tome III, p. 84). . . . 2000
Monstrelet (cité tome III, p. 85) 2000
La Pucelle (141-142). 2000

L'Ombrelle et l'Éventail (196-197). . . . 2000
Paysages Parisiens (214-215) 2000
Cantique des Cantiques, cuir inc. (Lepère). 2000
Le Roi Candaule (261), non doublé. . . 2000
Les Caquets de l'accouchée (115) 2500
Anacréon (136). 2500

Deux mille cinq cents francs de reliure, vous avez bien lu! (trois mille francs même, sur une *Bible* d'Anvers reliée par Lortic pour M. Truelle). Et c'est le moment où les survivants de l'ancienne bibliophilie rétrospective croient devoir soupirer ce que Balzac appelle « le solo de corbillard » ! Vous entendez cela d'ici : « *De profundis! les reliures de Boyet, de Padeloup, de Derome, ont cédé le pas à un élément essentiellement moderne et qui suffit à caractériser cette fin de siècle : la génération nouvelle borne son ambition à la couverture de l'éditeur*[1] *!* »

Nous voici couramment dans la reliure à trente mille francs la douzaine, et c'est le moment où, dans le journal *le Relieur*, on lit : « *Ce qu'il faudrait, c'est trouver des amateurs*

1. *A travers les Livres, souvenirs d'outre-tombe*, par Ernest Quentin-Bauchart, 1895.



Hélio g. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

NOUVELLES D'ALFRED DE MUSSET

RELIURE DE CHAMBOLLE

payant largement, et, dans certains cas, ne limitant pas le prix. Alors, sans doute, arrivera-t-on à des reliures remarquables.... » Ah ! grâce ! Mais il existe, le client aux œufs d'or ! Toute la question est, au contraire, de ne pas le tuer. L'inquiétant, c'est précisément la tendance de ce client à faire faire des reliures de plus en plus chères, mais de moins en moins nombreuses....

L'exceptionnel est la tendance de la reliure, parce que l'exceptionnel est la tendance actuelle de la bibliophilie. Les livres ordinaires sont tombés au néant : ils n'ont même plus de cote. Les livres exceptionnels montent à des hauteurs vertigineuses. « *On ne fait plus que le bibelot !* » clament dédaigneusement les survivants de la bibliophilie accumulatrice ! Bibelot, entendez le livre objet d'art, les beaux spécimens de reliure ancienne, les provenances émouvantes, l'objet de curiosité. Eh ! ce n'est déjà point mal ! « *Il n'y a plus de bibliothèques, il n'y a plus que des étagères !* » Mais l'étagère coûte autant et plus que ce que coûtèrent maintes bibliothèques d'autrefois, et contient souvent plus de morceaux précieux que telle collection célèbre en 1860 ou

en 1870! « *Le bibliophile actuel ignore trop souvent le livre ancien!* » Cela est vrai et regrettable. Chaque amateur de livres modernes devrait avoir au moins une vitrine de livres anciens reliés : quand ce ne serait que pour se raccorder lui-même à la glorieuse chaîne des bibliophiles du passé, et acquérir plus d'autorité pour faire de la reliure moderne. « *Il se spécialise trop dans le livre illustré!* » Il a tort, il devrait s'appliquer à relier les éditions originales des livres marquants, des livres de littérature. C'est là le devoir du bibliophile, c'est là la vérité. Leconte de Lisle, ou Daudet, ou Maupassant, reliés par les relieurs de leur temps, c'est cela qui deviendra, plus tard, le livre de haute curiosité. C'est par là d'ailleurs que le bibliophile jouit de la plénitude de sa puissance : les écrivains deviennent ses justiciables; c'est lui qui dispense la gloire, et qui la dose : dieu, table ou cuvette. Toi, couvert d'or; toi, janséniste; toi, deux mille francs de mosaïque; toi, condamné au bradel à perpétuité, ou à la relégation dans la « demi-toile » ! Oh! le jugement dernier! Flaubert, Goncourt, Zola, passez au tribunal du bibliophile!



Hélio g. Bordier · Imp. Ch. Wittmann

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN, 1886

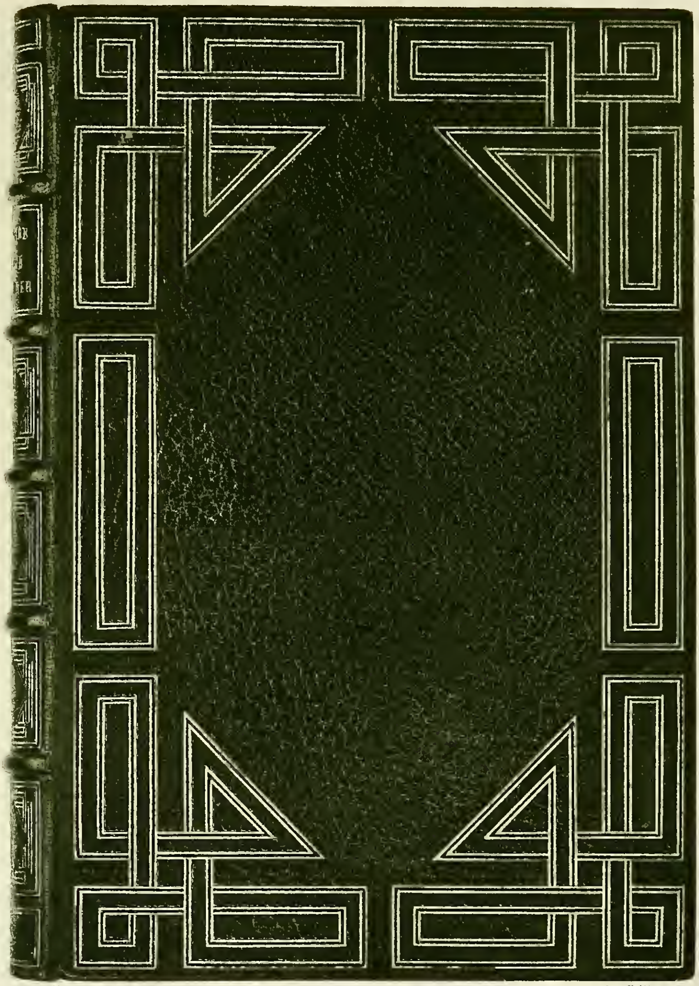
RELIURE DE NOULHAC (DOUBLURE)

Le bibliophile de 1900 a donc des progrès à faire. Mais de ce qu'il prend la bibliophilie avec désinvolture, qui le peut blâmer? Avec cela qu'il était enviable, le sort de certains acharnés de l'ancien jeu, complètement matés par cette maîtresse, la pire de toutes si l'on cède à son envahissement et à ses exigences : la bibliothèque! Pour l'entretenir, rompre avec tout, lui donner toute leur existence, toutes leurs pensées, rabâcher d'elle douze heures par jour, confiner à la monomanie, poursuivre la chimère de « se compléter »; plus de vie courante, de relations avec le monde, plus de plaisir, plus de fortune : de durs comptes à régler éternellement; s'habiller d'habits râpés, rester meublé de fauteuils troués; être les barons Hulot du livre... quel métier!

Le type, heureusement, s'est perdu. Pour demoiselle Bibliothèque, le bibliophile actuel est un « seigneur et maître » passionné, généreux, très payant, mais point un esclave, et l'on sent que le jour où l'on forcera la note, il lâchera. Rien n'indique encore qu'il soit las : Marius a la commande de plus de reliures qu'il n'en peut faire, sans limite de prix! Mercier a devant lui

cent mille francs de reliure à exécuter, sur des livres tous plus extraordinaires les uns que les autres! Meunier est débordé. Allez chez Ruban, Chambolle, Lortic, etc., toujours vous trouverez sur le chantier quelque morceau exceptionnel. La reliure est dans les années des vaches grasses : c'est une raison pour prévoir les vaches maigres. Les relieurs s'en inquiètent : plus ils font des reliures extraordinaires, moins ils gagnent : tout juste de quoi vivre! Ce qui manque, c'est un fonds de travail courant, simple, rémunérateur, et assuré contre le caprice. Qu'un vent de lassitude souffle sur la formidable clientèle d'aujourd'hui, quel écroulement! Il faudrait sentir derrière elle une clientèle de demain, en train de se former modestement. « Ah! la reliure à deux cents francs, le courant, voilà ce qu'il faudrait retrouver! » dit Marius. « Estimons, cultivons le client qui ne peut pas aller à plus de deux cent cinquante francs! » dit Meunier....

Très bien. Allons plus loin encore : encourageons hautement le bibliophile débutant qui fait cartonner. Qui sait où cela pourra l'entraîner...?



[illegible] Imp Ch Wittmann

LE CONTE DE L'ARCHER 1883

RELIURE DE MARIUS MICHEL

LVIII

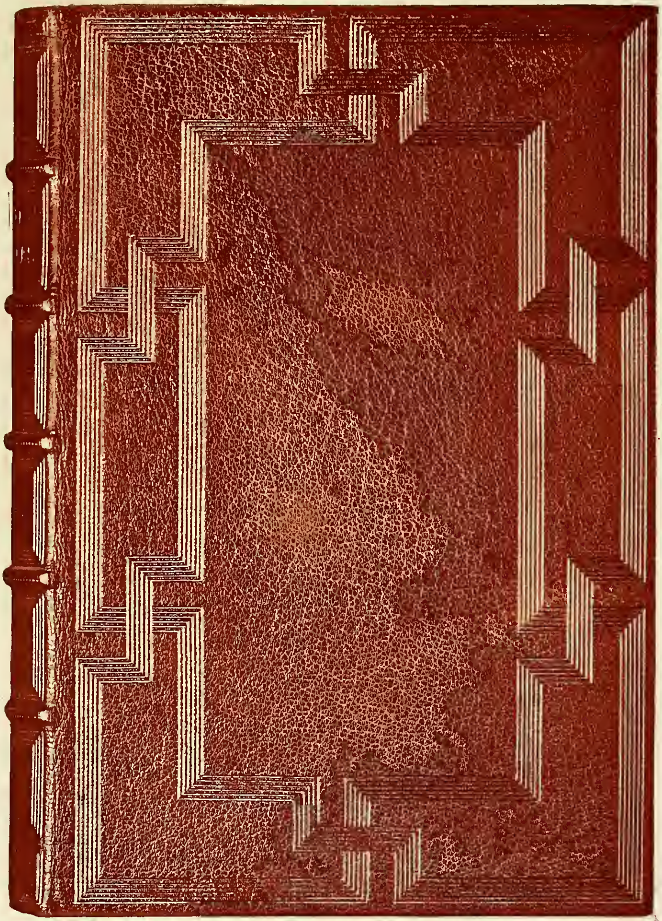
Suite de la question d'argent.
Cartonnages. — Carayon.
Demi-reliures. — Reliures jansénistes.

Le cartonnage n'est pas seulement ressource économique de bibliophile débutant. Par sa propriété de préserver sans rien compromettre ni préjuger (le *cartonnage-conservateur* de Lesné !), il fait aussi l'affaire des bibliophiles les plus qualifiés. Qui le mit à la mode, il y a vingt ans ? Les trautzolâtres, qui ne voyaient plus de reliure possible après le dieu. Rappelez-vous leur *on fera cartonner* ! Après Trautz, Lemardeley !

Présentement, le cartonnage a cette fortune d'être pratiqué par un homme extraordinaire en

son genre : Carayon, né à Paris en 1843. Jadis il eut la velléité d'être soldat; engagé au 2e de ligne en 1860, il renonça vite. Puis il fut peintre décorateur. Une occasion le fit relieur. Il devint un passionné de livre et de reliure, le travail est son plaisir et sa consolation : le malheureux souffre, perclus, cassé en deux par les rhumatismes; il s'intitule modestement « le plus gondolé des relieurs ». A nous de compléter et de dire : un des premiers relieurs actuels, par la netteté exquise et l'élégance de son travail, par la fraîcheur qu'il conserve aux matières employées, par le goût qu'il apporte au choix des étoffes et des papiers. Il pratique avec une délicatesse extrême le maroquin plein à la Bradel, le veau fauve plein ou demi; il est sans rival pour toucher au vélin blanc. C'est un artiste, qui du papier même fait une « belle matière » : sa vitrine de cartonnages à l'exposition du Livre en 1894 était la chose la plus pimpante qui se puisse imaginer : le livre-fleur!

Carayon est vraiment un relieur. Et quel est le vrai signe, le critérium où vous le reconnaissez? Eh bien! un relieur, c'est l'homme à qui vous



Héliog. Bordier

Imp. Ch. Wittmann

LIVRE D'OFFICES, 1885

RELIURE DE MARIUS MICHEL

confieriez sans crainte, *sans une seconde d'appréhension*, un livre de vingt mille francs.

Souvent les cartonnages sont transformés en « reliures peintes » : sur leur vélin, leur toile ou leur papier, on fait mettre des dessins à la plume, ou des aquarelles : Jules Adeline, Robaudi, en ont ainsi illustré beaucoup. Sur vingt-neuf volumes cartonnés par Pierson, Edmond de Goncourt avait fait peindre à l'huile ou à l'aquarelle, par des peintres de ses amis (Rodin, Carrière, Bracquemond, Raffaelli, etc.) les portraits des auteurs desdits volumes. Il est entendu que la peinture sur reliure n'est pas de la reliure, et qu'on aura peut-être du mal à la conserver. Mais c'est ici de la haute curiosité, surtout tant que la collection était réunie. Une fois « éparpillée », suivant le vœu d'Edmond de Goncourt, ce n'est plus la même chose ! Ledit éparpillement a produit 11 500 francs. (3 000 francs, notamment, *Germinie Lacerteux*, imprimée pour Paul Gallimard, avec portrait d'Edmond de Goncourt peint par Carrière).

La cherté de la reliure a donné un grand essor à la demi-reliure, très soignée, coûtant vingt

francs le volume in-8 (le prix de la reliure pleine sous Thouvenin).

Champs s'est fait de la demi-reliure une spécialité. Il l'exécute parfaitement.

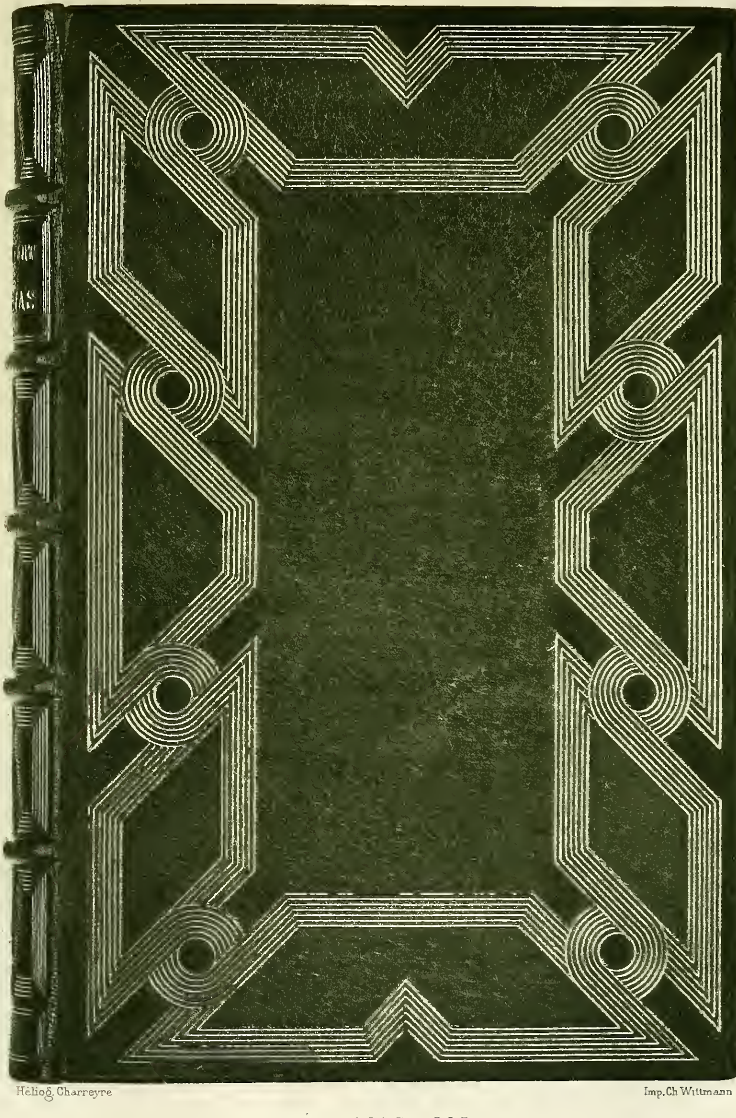
Meunier, avons-nous dit, sans en faire une spécialité, en a exécuté un nombre considérable, à dos plat, avec une incroyable variété de décors emblématiques (cinq ou six cents !)

La demi-reliure est le plus souvent aujourd'hui *à dos plat*, style 1830. Elle a été ramenée à cette forme, agréable et pratique, par deux grands travaux d'ensemble qu'elle a dû exécuter depuis un quart de siècle. La demi-reliure a eu, en effet, à couvrir en genre 1830 :

1° La masse des livres illustrés de la période 1830-1840, collectionnés et mis en état par les bibliophiles de la fin du XIXe siècle ;

2° La masse des romantiques, dont les bibliophiles de 1830-1870 ne s'étaient pas occupés et qui étaient arrivés dans leur brochure (et leur piqûre) aux bibliophiles de 1870-1900.

Les très raffinés font exécuter leurs demi-reliures par Mercier. Même travail méticuleux que pour une reliure pleine. Mais alors, cin-



Héliog. Charreyre

Imp. Ch Wittmann

HÉRODIAS. 1892

RELIURE DE MARIUS MICHEL

quante francs pour un in-8, soixante-cinq pour un grand in-8, *cent vingt francs pour une demi-reliure mosaïquée* !

Mais pour le prix, on aurait de la reliure pleine janséniste, si l'on trouvait des relieurs pas trop exigeants? Et, en effet, voici le jansénisme qui renaît.

Meunier exécute les reliures jansénistes *doublées*, dans de très avantageuses conditions : soixante-quinze francs un grand in-8 (format du présent volume de *la Reliure du XIXe siècle*).

Un jeune relieur, qui sait très bien relier, Noulhac, a eu l'excellente idée de ne pas se lancer dans la dorure, si dispendieuse, et de se faire une spécialité des *jansénistes doublés*, que le faible chiffre des frais généraux de son modeste atelier lui permet d'établir à très bon compte : (environ quarante francs l'in-12, cinquante l'in-8, soixante-dix le grand in-8). Noulhac agit comme jadis Conquet : il ouvre un lieu d'asile. Il réussira.

C'est là une ressource précieuse. Il faudrait souhaiter de voir l'usage de la reliure pleine redevenir courant, comme jadis. La demi-reliure

n'est qu'un expédient. Reliez, reliez en plein!

Surtout, ne cherchez pas à vouloir *proportionner la dépense de reliure au prix du livre*. Vous serez paralysé et n'arriverez à rien. Ayez le courage de mettre quarante francs de reliure sur un livre de trois francs soixante-quinze, c'est le seul moyen d'avoir une bibliothèque non banale. Puis vous arriverez à mettre des mille francs de reliure sur des livres rares et précieux, mais qui ne vous auront pas coûté plus de cent francs. N'écoutez pas les Charles Blanc qui veulent vous tracer des règles, je ne sais quelles lois somptuaires appliquées au livre! *Pas de dorures sur un Bossuet, sur un Pascal, etc., que diraient-ils? Mais du maroquin raisin de Corinthe, avec une tranchefile unie et sombre* (sic). Où est la sanction? Et s'il me plaît de mettre trente filets sur Bossuet, de le *legasconiser*, de le *lorticiser*? Bossuet lui-même trouverait cela très bien! Et si Diane de Poitiers avait pu avoir un Pascal, elle lui aurait fait mettre dessus des croissants, des arcs et des carquois! et vous le paieriez trente mille aujourd'hui!

Reliez, reliez somptueusement, sans compter!



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

PARIS QUI CONSOMME, 1893

RELIURE DE MARIUS MICHEL

LIX

Conclusion?

Notre revue de la reliure du siècle terminée, conclurons-nous?

Conclure pourquoi? sur quoi?

On conclut sur ce qui est fini.

On conclurait sur la reliure si elle était morte. Ah! si elle avait dit son dernier mot, on trancherait du Montesquieu en émettant des considérations sur les causes de sa grandeur et de sa décadence!

Mais non seulement elle n'est pas morte, mais elle est en pleine vitalité, en pleine gloire, en pleines recherches....

A quoi aboutiront ces recherches? On n'en sait rien. Qui l'emportera, du simple ou du complexe? On ne peut point prédire. La reliure actuelle soutient vaillamment ses prix aux enchères : les soutiendra-t-elle toujours? Ceci nous est complètement égal, et les prix ne prouvent rien d'ailleurs, au point de vue de l'art. Avec le temps, l'élément rareté, curiosité, entre en jeu et perturbe tous les jugements. Les mosaïques du XVIIIe, même les reliures de Monnier, lequel ne passera jamais pour un artiste, mais est au contraire jugé comme le modèle à éviter, se vendent aujourd'hui plus cher que les plus belles reliures de Henri II : la *Fête à Chilly*, le modèle de l'art aux abois, mais une précieuse provenance et une belle patine : QUARANTE MILLE francs! (1897). Bien loin de dédaigner, actuellement, nous recherchons comme curiosités les reliures d'almanachs du XVIIIe, à paillons de clinquant sous lames de mica (!!!).

Vraisemblablement, nos livres n'échapperont pas, après nous, à cette fatalité inéluctable : d'abord un déclassement général des prix, puis un lent reclassement raisonné.

Tout ce qui est, dans lesdits livres, simple côté maniaquerie, ou mise en scène d'éditeur s'ingéniant à rentrer dans de formidables dépenses, perdra toute importance.

Croyez-vous qu'elle se maintiendra, cette hiérarchie arbitraire du prix des papiers : l'exemplaire sur japon ancien valant plus que le whatman, qui vaut plus que le chine, qui vaut plus que le japon impérial, qui vaut plus que le vélin, qui vaut plus que le vergé : à moins que ce ne soit l'inverse?

La rareté est de fait : on ne la fabrique pas.

Parce qu'il a été constitué des exemplaires très précieux, et vraiment uniques, des livres du XVIII[e], *Chansons de La Borde* ou *Fables de Dorat* avec les eaux-fortes ou les fleurons tirés hors texte, voici que la rage vous prend de dénaturer les livres en les bondant de tirages annexes, en double épreuve, triple épreuve, quadruple épreuve (double prix, triple prix, quadruple prix) qui ne sont que des tirages commerciaux! L'exemplaire unique tiré à trois cents? Ah non! Les suites de dessins originaux écartelées et réparties, un dessin par exemplaire? Anéantisse-

ment! Que voulez-vous que cela vaille, plus tard, le dessin isolé?

Croyez-vous qu'on se laissera envahir par les productions de la bibliophilie créatrice et que bientôt la sélection ne s'imposera pas?

Quant aux reliures, rappelez-vous la façon dont Mérimée conclut sa *Chronique de Charles IX* en ne concluant pas : « *Mergy se consola-t-il? Diane prit-elle un autre amant? Je le laisse à décider au lecteur, qui, de la sorte, terminera toujours le roman à son gré...* »

Que valent au juste nos reliures? Comment seront-elles ultérieurement jugées, et payées? C'est à vous que je le laisse à décider, chers confrères, bibliophiles de l'an 2000, de 2200, de 2500. C'est pour vous, pour qu'elles vous arrivent en meilleur état, que nous les faisons mettre dans des étuis! Vous les verrez cependant avec la patine, qui est fort prestigieuse. Mais rappelez-vous que, tout de même, dans leur fraîcheur et leur brillant elles furent bien séduisantes!

Nous vous serrons affectueusement la main, chers futurs possesseurs de nos livres!

LX

Résumé.

S'il est impossible de conclure, il est nécessaire de résumer, puisque aussi bien voici le XIXe siècle fini. Parti à la découverte, sans savoir *a priori*, nous l'avons dit, ce que nous trouverions, nous avons été amené à consacrer quatre volumes à l'histoire de la reliure du XIXe siècle.

Il le fallait. *L'histoire de la reliure dans notre siècle n'est ni pauvre ni simple; elle est riche et extrêmement compliquée, parce que la reliure y est le reflet constant d'événements extérieurs. La reliure, sans s'en douter, est constamment*

« *fonction* » *d'idées surgissant en dehors d'elle.*

C'est le point essentiel et très curieux que ne devra pas perdre de vue celui qui voudra écrire l'histoire générale des arts industriels au XIXe siècle. Et s'il n'a pas plus de cent lignes pour résumer cet art si intéressant et si précieux de la reliure française, il dira :

La reliure de bibliophile a eu, pendant le XIXe siècle, quatre périodes.

La première, subdivisée en deux époques, Empire et Restauration, a été exclusivement originale.

La seconde, 1830-1870, est caractérisée par l'écrasement de plus en plus complet de l'idée originale par la copie des anciens décors, par la reliure archéologique.

La troisième, 1870-1885, est marquée par la lutte entre le principe archéologique et le principe du décor original.

La quatrième, 1885-1900, montre le triomphe absolu de la reliure originale.

Sous le premier Empire, nécessité de réagir

contre le mauvais métier où était tombée la reliure à la fin du XVIII[e] siècle. Les relieurs du commencement du siècle, les frères Bozérian, s'y emploient avec plein succès. Leurs reliures sont d'une propreté, d'un soin parfaits. Les avoir cassées, comme l'habitude s'en prit au milieu du siècle, est donc simplement inepte. D'autant plus que si ces reliures n'ont pas un décor d'art, elles ont un décor *sui generis*, à l'aspect des plus tranchés. Grain long, dos plat, fers caractéristiques. En reliure, *il y a un style Empire.*

Sous la Restauration, Thouvenin régnant (et Purgold, et Simier), reliure de premier ordre, malgré l'habitude de *grecquer* et l'intrusion du balancier et de la plaque dans la reliure de bibliophile. Reliure carrée, massive, ferme ; c'est une des plus belles époques que, pour le corps d'ouvrage, présente l'histoire de ce métier. Superbe exécution ouvrière. Décor lourd, sans grâce, mais encore *sui generis* et à l'aspect des plus tranchés. *Il y a un style Restauration.* Une variante bizarre de ce style : l'amour de cette époque pour le gothique, fût-il de pendule,

amène sur les livres « la reliure à la cathédrale ». (C'est un style atroce, mais c'en est un!)

Il y a un style 1830 : dos plat, fers gras ou rocaille, entrelacs faux-Grolier (hélas!).

Puis un relieur admirable, Bauzonnet, a *son style* : comme décor ce relieur popularise les filets multiples et parallèles : les filets Bauzonnet. Idée simple, mais qui depuis s'est compliquée, et finalement a prévalu non seulement en 1830, mais jusqu'à la fin du XIXe siècle, pendant soixante-dix ans, si bien que les FILETS XIXe sont devenus *un des styles les plus tranchés du décor de la reliure*, après les dentelles XVIIIe, les filigranes XVIIe et les entrelacs XVIe.

Mais voici que notre siècle est envahi par la passion archéologique et rétrospective, par le goût des objets anciens; il est désormais le siècle des collectionneurs. Le livre ancien devient de la haute « curiosité ». La reliure se fait de plus en plus uniquement rétrospective et copiste. A cela, on gagne une main-d'œuvre exceptionnelle, inouïe, les corps d'ouvrage des Kœhler,

des Duru, des Fixon, des Bauzonnet, et L'ÈRE DES GRANDS DOREURS commence : Trautz, Niedrée, Marius Michel. Tous les décors anciens sont de nouveau exécutés, avec une virtuosité sans égale.

En 1840, le livre reprend le dos rond avec nerfs. Filets gras et maigres, c'est tout le décor original.

Quelques voix timides s'élèvent : ne pourrait-on plus faire du nouveau? Rossigneux l'essaie, trente ans trop tôt. Il n'est pas suivi, mais n'en conserve pas moins un rôle décisif dans la reliure du siècle, puisque c'est pour ainsi dire sous son impulsion que se forme un jeune apprenti qui sera Henri Marius Michel.

Laissons de côté quelques tentatives originales, mais qui ne sont point précisément de la reliure : bois sculpté de Liénard et Riester, orfèvrerie, émail.

Sous le second Empire, du temps de Capé (corps d'ouvrage mou) et Trautz (corps d'ouvrage ferme), la bibliophilie rétrospective est tout. L'anéantissement de l'idée originale est donc complet. S'il paraît un livre contemporain, on

ne sait même plus comment le relier! Cependant, en cherchant bien on trouve quelque trace de *style* nouveau visant au *néo-grec* : en fait, très *Napoléon III*.

L'idée originale? c'est dans les plaques de la reliure industrielle qu'il faut la chercher. Il y a là, depuis 1845 jusqu'à la fin du siècle, un art particulier, très à l'aise, ne ressemblant à rien, et qui a son style et ses chefs-d'œuvre.

De 1870 à 1885, les bibliophiles rétrospectifs croient leur victoire définitive : ils exultent, ils triomphent arrogamment par la déification du Trautz, le grand relieur. Il y a là quinze ans d'une bibliophilie frénétique, inouïs dans l'histoire du livre. Les « grands bibliophiles » comptent que nul ne saurait les remplacer, et qu'ils emporteront avec eux la bibliophilie et la reliure!

Mais la raréfaction du livre ancien et la folie du prix jettent toute une nouvelle et ardente génération sur le livre de son temps. *La première peut-être dans les arts industriels*, la reliure secoue le joug de la copie; la reliure ori-



MARIUS MICHEL



ROSSIGNEUX



LORTIC



TRAUTZ



CUZIN



HENRI MARIUS MICHEL



MERCIER



RUBAN

ginale rebondit d'autant plus haut qu'elle a été plus comprimée; servie d'ailleurs par des mains incomparables; toujours l'ère des grands doreurs. Une période de grand éclat commence. Trautz lui-même se fait un style, à compartiments remplis; Lortic invente un style XIX[e] à caissons; Cuzin, les dorures extraordinaires XVIII[e]-XIX[e] qui portent son nom, le « style Cuzin »; Marius applique à la reliure la flore ornementale, se fait un style caractérisé; il ressuscite le cuir incisé. La reliure emblématique apparaît.

Vers 1885, il n'y a plus de livres anciens à relier. Rien que du livre moderne. Triomphe absolu de l'idée originale : continuation de la période de grand éclat; une clientèle exceptionnellement généreuse et passionnée demande à la reliure ce qu'on ne lui demanda dans aucun temps : une idée nouvelle sur chaque volume. Tout doublé! tout en mosaïque! Rénovation du matériel des fers. Filets XIX[e], guirlandes XIX[e] symétriques ou dissymétriques, dentelles Mercier, mosaïques à répétition, flore décorative, emblèmes heureux et discrets, cuirs incisés ou

ciselés, maroquins modelés. Au total, dix styles différents, mais qui, dans leur ensemble, aboutissent à un *style* fin-dix-neuvième, extrêmement tranché. Et quelle main-d'œuvre! la plus belle qu'on ait vue! Aussi que de reliures merveilleuses! que d'inventions délicates, charmantes, subtiles, éclatantes!

L'admirable artiste que Marius! le miraculeux doreur que Mercier! Jamais on ne vit tant d'ateliers de reliure à la fois! La reliure pénètre au Salon, aux deux Salons; on parle d'elle dans le monde. Elle le sait; elle commence à chercher à tirer l'œil, elle fait ressource de tout : la reliure-emblème devient la reliure illustrée; la reliure illustrée devient la reliure-tableau; les reliures incisées et ciselées deviennent la reliure-sculpture; du dehors viennent retentir sur la reliure l'inquiétude de trouver « un style », puis le japonisme, l'*affichisme*, le symbolisme, le *modern style* anglais, « l'art nouveau », tout enfin! C'est une fureur : les relieurs veulent faire, en maroquin, de la peinture; les peintres se mettent à faire de la reliure : œuvres bizarres, intéressantes dans leurs erreurs, et, parfois,

remarquables. Conflits d'idées et d'opinions; agitations, contradictions, polémiques... la vie! Le prospère et amusant moment, pour ceux qui savent en jouir! Cependant trop est trop; beaucoup d'esprits sages demandent que la reliure, ayant jeté sa gourme, revienne à la technique qui lui est propre.... En attendant, les livres à relier s'accumulent chez nos relieurs, qui ne peuvent suffire au travail; la « bibliophilie créatrice » en produit d'ailleurs toujours de nouveaux, et pour des exemplaires vraiment exceptionnels, réellement uniques, les bibliophiles provoquent l'imagination des relieurs à la création d'œuvres de plus en plus précieuses; des reliures admirables sont sur le chantier quand sonne la dernière heure du XIXe siècle; limite de convention, heure qui en réalité ne finit rien! Tout continue. *Les fers chauffent.*

(*La suite au XXe Siècle.*)

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

LISTE

DES

RELIURES REPRODUITES

---

196. L'Ombrelle et l'Éventail, 1883 . *Cuzin.*
197. Le même (doublure) . . . . . . *Cuzin.*
198. Manon Lescaut, 1885. . . . . . *Marius.*
199. La Dot de Suzette, 1892 . . . . *Marius.*
200. Sonnets et Eaux-Fortes, 1869. . *Marius.*
201. L'Oiseau, 1867. . . . . *Marius.*
202. Nouveaux Contes a Ninon, 1886. . *Marius.*
203. Zadig, 1893. . . . . *Marius.*
204. La Danse, 1892 . . . . *Marius*
205. Pastels, 1895. . . . . *Marius.*
206. Monsieur, Madame et Bébé, 1878. *Marius.*
207. Les Fleurs du Mal, 1857 . . . . *Marius.*
208. La Vie rustique, 1888 . . . . . *Marius.*
209. Émaux et Camées, 1887. . . . . *Marius.*
210. Cours de Danse fin de siècle, 1892. *Marius.*
211. L'Éventail, 1882 . . . . . . (*Cabanes*), *Magnin.*
212. L'Éventail, l'Ombrelle, 1882-83. (*Bardey*), *Magnin.*
213. Mariette, 1893 . . . . *Ruban.*
214. Paysages parisiens, 1892. (*Bracquemond*), *Pagnant.*
215. Le même (doublure). . (*Bracquemond*), *Pagnant.*
216. Heures de la Vierge, 1895 . . . *Canape.*
217. Hérodias, 1892.. . . . . *Meunier.*
218. Un Cœur simple, 1894 . . . . . *Meunier.*
219. Le même (second plat) . . . . . *Meunier.*
220. La Vie électrique, 1892. . . . . *Meunier.*
221. Paysages parisiens, 1892. . . . . *Meunier.*
222. Contes d'un buveur de bière, 18. . . *Meunier.*

223. Les Quatre Fils Aymon, 1883. . . *Marius.*
224. Les Quatre Fils Aymon, 1883. . (*Grasset*), *Marius.*
225. Les Quatre Fils Aymon, 1883. . (*Grasset*), *Marius.*
226. Poèmes fantasques. . . . . . . *Raparlier.*
227. Un Cœur simple, 1894 . . . . . *Ruban.*
228. Un Début au Marais, 1892. . . . *Raparlier.*
229. Histoire de l'Art décoratif. (*V. Prouvé*), *Wiéner.*
230. L'Art impressionniste, 1892 . . . *Wiéner.*
231. L'Espagne. . . . . . (*Camille Martin*), *Wiéner.*
232. L'Effort. . . . . *Ruban.*
233. Le même (doublure) . . . . . . *Ruban.*
234. La Femme a Paris, 1894. . . . . (*Rudnicki*).
235. Adresse des Grecs, etc., 1888. (*Falize, Grandhomme*).
236. Ad. des Exposants de Moscou. (*Christophle, Coutan*).
237. Adresse des Exposants de 1889. (*Meissonier*).
238. Plaquette de Mariani. . . . . . (*Roty*).
239. Adresse des Exposants du Livre. (*Ogé*), *Meunier.*
240. Les Premières illustrées, 1882. . (*José Roy*).
241. Revue de l'Exposition de 1889. . (*Grasset*).
242. Menu des Officiers russes, 1893. (*Bracquemond*).
243. La Terre a vol d'oiseau, 1886. . (*Habert-Dys*).
244. Guide du Cycliste. . . . . . . (*Lebègue*).
245. Cahiers du Capitaine Coignet. . . (*Rossigneux*).
246. La Marine française, 1893. . . . (*Giraldon*).
247. Nos Enfants. . . . . (*Boutet de Monvel*).
248. Les Arts de Reproduction. . . . (*Adeline*).
249. Tolla, 1889. . . . . (*Giraldon*).

250. Les Médailleurs italiens. . . (*Guingot*), *Wiéner*.
251. L'Estampe originale. . (*Camille Martin*), *Wiéner*.
252. Mireille, 1884. . . . . *Marius*.
253. Cantique des Cantiques, 1886. . . *Marius*.
254. Paysages parisiens, 1892 . . . .(*Lepère*), *Marius*.
255. La Mer, 1886. . . . . (*Lepère*), *Wiéner*.
256. Le même (second plat). . . . .(*Lepère*), *Wiéner*.
257. Paris vivant, le Journal, 1890. (*Lepère*), *Marius*.
258. Paris vivant, le Théatre, 1893. (*Lepère*), *Marius*.
259. Jeanne d'Arc, 1875. . . . . . . *Mercier*.
260. Les Orientales, 1829 (doublure) . *Mercier*.
261. Le Roi Candaule, 1893. . . . . *Mercier*.
262. Paysages parisiens, 1892 (doublure). *Mercier*.
263. Rabelais, 1885 . . . . *Mercier*.
264. Le même (doublure) . . . . . (*Robida*), *Mercier*.
265. Paris qui consomme, 1893 (doublure). *Mercier*.
266. Rabelais, 1854 (doublure). . . . *Mercier*.
267. Paris qui crie, 1890 (doublure). . *Mercier*.
268. Zadig, 1893 (doublure) . . . . . *Lortic fils*.
269. Hérodias, 1892 (doublure). . . . *Ruban*.
270. La Russie, 1891 (doublure) . . . *Ruban*.
271. Le Bibliomane, 1894 (doublure). . *Ruban*.
272. Odes funambulesques (doublure) . *Ruban*.
273. Zadig, 1893. . . . . *Ruban*.
274. Le même (doublure) . . . . . . *Ruban*.
275. Mon Oncle Barbassou, 1884 . . . *Ruban*.
276. Le Bibliomane, 1894 . . . . . . *Ruban*.

277. LA RELIURE FRANÇAISE, 1881 . . . *Ruban.*
278. NOUVELLES DE MUSSET, 1887 . . . *Chambolle.*
279. LA MORT DU DUC D'ENGHIEN, 1886. *Noulhac.*
280. LE CONTE DE L'ARCHER, 1883. . . *Marius.*
281. LIVRE D'OFFICES, 1885. . . . . . *Marius.*
282. HÉRODIAS, 1892.. . . . . *Marius.*
283. PARIS QUI CONSOMME, 1893 . . . . *Marius.*

PORTRAITS

284. MARIUS MICHEL, ROSSIGNEUX, LORTIC, TRAUTZ.
285. CUZIN, HENRI MARIUS MICHEL, MERCIER, RUBAN.

FAC-SIMILÉS D'AUTOGRAPHES

1. Thouvenin. — 2. Lesné.
3. Bauzonnet. — 4. Niedrée. — 5. Rossigneux.
6. Trautz. — 7. Cuzin.
8. Mercier. — 9. Ruban — 10. Marius.

Album du relieur-doreur, quatre fac-similés (T. II).
Six tracés de dorures, genre Cuzin (T. III).

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9